



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



✓

19204





OEUVRES POÉTIQUES

DE

MARCELINE

Desbordes-Valmore

1833 — 1859

*Élégies. — Romances. — Mélanges. — Fragments.
Poésies posthumes.*

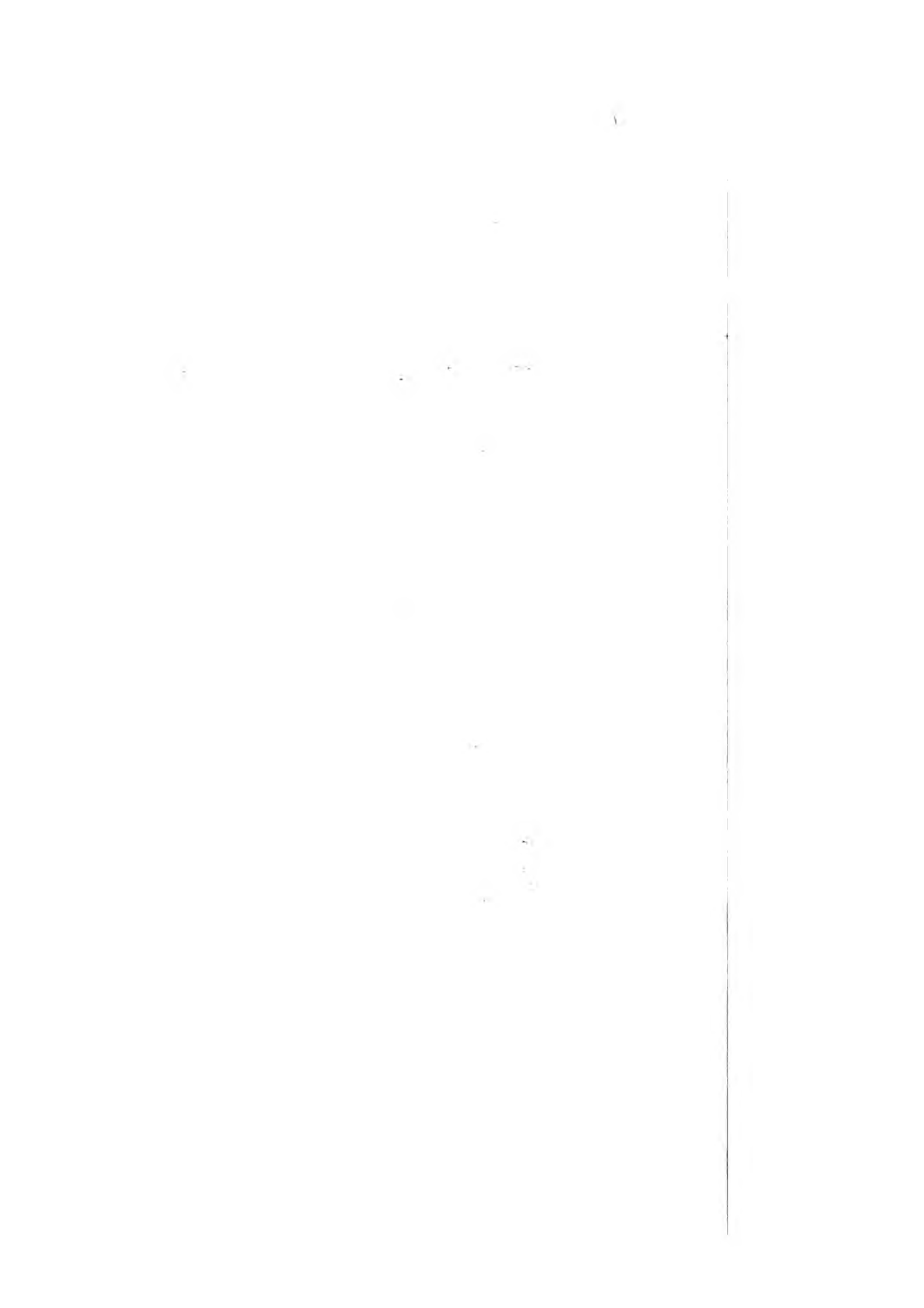


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31 PASSAGE CHOISEUL 27-31

—
M DCCC LXXXVI



OEUVRES POÉTIQUES

DE

MARCELINE

Desbordes-Valmore

OEUVRES POÉTIQUES

DE

MARCELINE

Desbordes-Valmore

1833 — 1859

Élégies. -- Romances. -- Mélanges. -- Fragments.

Poésies posthumes.



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVI



ÉLÉGIES



LA MAISON DE MA MÈRE

MAISON de la naissance, ô nid, doux coin du monde !
O premier univers où nos pas ont tourné !
Chambre ou ciel, dont le cœur garde la mappemonde,
Au fond du temps je vois ton seuil abandonné.
Je m'en irais aveugle et sans guide à ta porte,
Toucher le berceau nu qui daigna me nourrir.
Si je deviens âgée et faible, qu'on m'y porte !
Je n'y pus vivre enfant, j'y voudrais bien mourir,
Marcher dans notre cour où croissait un peu d'herbe,
Où l'oiseau de nos toits descendait boire et puis,
Pour coucher ses enfants, becquetait l'humble gerbe,
Entre les cailloux bleus que mouillait le grand puits !

De sa fraîcheur lointaine il lave encor mon âme,
Du présent qui me brûle il étanche la flamme,
Ce puits large et dormeur au cristal enfermé
Où ma mère baignait son enfant bien-aimé.
Lorsqu'elle berçait l'air avec sa voix rêveuse,
Qu'elle était calme et blanche et paisible le soir,
Désaltérant le pauvre assis, comme on croit voir
Aux ruisseaux de la bible une fraîche laveuse !
Elle avait des accents d'harmonieux amour
Que je buvais du cœur en jouant dans la cour.

Ciel ! où prend donc sa voix une mère qui chante
Pour aider le sommeil à descendre au berceau ?
Dieu mit-il plus de grâce au souffle d'un ruisseau ?
Est-ce l'Éden rouvert à son hymne touchante,
Laisant sur l'oreiller de l'enfant qui s'endort,
Poindre tous les soleils qui lui cachent la mort ?
Et l'enfant assoupi, sous cette âme voilée,
Reconnait-il les bruits d'une vie écoulée ?
Est-ce un cantique appris à son départ du ciel,
Où l'adieu d'un jeune ange épancha quelque miel ?

Merci, mon Dieu ! merci de cette hymne profonde,
Pleurante encore en moi dans les rires du monde,
Alors que je m'assieds à quelque coin rêveur
Pour entendre ma mère en écoutant mon cœur :
Ce lointain au revoir de son âme à mon âme
Soutient en la grondant ma faiblesse de femme ;
Comme au jonc qui se penche une brise en son cours
A dit : « Ne tombe pas ! j'arrive à ton secours. »

Elle a fait mes genoux souples à la prière.
J'appris d'elle, Seigneur, d'où vient votre lumière,

Quand j'amusais mes yeux à voir briller ses yeux,
Qui ne quittaient mon front que pour parler aux cieux.
A l'heure du travail qui coulait pleine et pure,
Je croyais que ses mains régissaient la nature,
Instruite par le Christ, à sa voix incliné,
Qu'elle écoutait priante et le front prosterné.
Vraiment, je le croyais ! et d'une foi si tendre
Que le Christ au lambris me paraissait l'entendre :
Je voyais bien que, femme, elle pliait à Dieu,
Mais ma mère, après lui, l'enseignait en tout lieu.

L'ardent soleil de juin qui riait dans la chambre,
L'âtre dont les clartés illuminaient décembre,
Les fruits, les blés en fleur, ma fraîche nuit, mon jour,
Ma mère créait tout du fond de son séjour.
C'était ma mère ! O mère ! ô Christ ! ô crainte ! ô charmes !
Laissez tremper mon cœur dans vos suaves larmes ;
Laissez ces songes d'or éclairer les vieux murs
Des pauvres innocents nés dans les coins obscurs ;
Laissez, puisqu'ici-bas nous nous perdons sans elles,
Des mères aux enfants comme aux oiseaux des ailes.
Quand la mienne avait dit : « Vous êtes mon enfant ! »
Le ciel, c'était mon cœur à jour et triomphant !...

Elle se défendait de me faire savante :
« Apprendre, c'est vieillir, disait-elle, et l'enfant
Se nourrira trop tôt du fruit que Dieu défend,
Fruit fiévreux à la sève aride et décevante.
L'enfant sait tout qui dit à son ange gardien :
— « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! »
C'est assez demander à cette vie amère,
Assez de savoir suivre et regarder sa mère,
Et nous aurons appris pour un long avenir
Si nous savons prier, nous soumettre et bénir ! »

Et je ne savais rien à dix ans qu'être heureuse,
Rien que jeter au ciel ma voix d'oiseau, mes fleurs ;
Rien, durant ma croissance aigüe et douloureuse,
Que plonger dans ses bras mon sommeil ou mes pleurs.
Je n'avais rien appris, rien lu que ma prière.
Quand mon sein se gonfla de chants mystérieux,
J'écoutais Notre-Dame et j'épelais les cieus,
Et la vague harmonie inondait ma paupière ;
Les mots seuls y manquaient, mais je croyais qu'un jour
On m'entendrait aimer pour me répondre : amour !

Les psaumes de l'oiseau caché dans le feuillage,
Ce qu'il raconte au ciel par le ciel répondu,
Mon âme qu'on croyait indolente ou volage,
L'a toujours entendu !

Et quand là-bas, là-bas, comme on peint l'espérance,
Dieu montrait l'arc-en-ciel aux pèlerins errants,
S'il avait ruisselé sur ma vierge souffrance,
La nuit se sillonnait de songes transparents ;
Et sur l'onde qui glisse et plie, et s'abandonne,
Quand j'avais amassé des parfums purs et frais,
En voyant fuir mes fleurs que n'attendait personne,
Je regardais ma mère et je les lui montrais.

Et ma mère disait : « C'est une maladie,
Un mélange de jeux, de pleurs, de mélodie :
C'est le cœur de mon cœur ! Oui, ma fille ! plus tard,
Vous trouverez l'amour et la vie... autre part. »

Innocence ! innocence ! éternité rêvée !
Au bout des temps de pleurs serez-vous retrouvée ?
Êtes-vous ma maison que je ne peux rouvrir ?
Ma mère ! est-ce la mort ?... Je voudrais bien mourir !

AU MÉDECIN DE MA MÈRE

M. TARANGET, DE DOUAI.

TOI dont l'âme à la fois lumineuse et sensible
Sur nos pâles douleurs s'use comme un flambeau,
Duelliste sublime et vainqueur du tombeau,
Laisse chanter mon cœur sous ton laurier paisible ;
Laisse-le se rouvrir au rayon qu'autrefois
Ton regard attachait sur un enfant débile,
Qui n'oublia jamais, dans son destin mobile,
Que ton nom a tremblé dans sa fébrile voix ;
Que ta main de mon père entr'ouvrait la demeure
Quand Dieu sous ta figure y désaffligeait l'heure,
Alors que malade et lourde à mon berceau,
Comme l'oiseau blessé pèse sur un roseau,
L'heure traînait son vol au toit de ma famille
Et menaçait d'éteindre une petite fille ;

Que c'est ta volonté qui ralluma mon sort,
Qui me reprit deux fois dans l'aile de la mort,
Et quand je vacillais, luciole éphémère,
Me rendit toute vive aux larmes de ma mère.

Oui, tu plains de nos maux la triste profondeur,
Toi ! tu comprends tout l'homme en t'écoutant toi-même,
Car ton étoile veuve au sein de sa splendeur,
Sait que l'on meurt déjà quand on perd ce qu'on aime.

Ne meurs pas ! souffre encore ! aide-nous à souffrir !
Laisse à mon doux pays ta charité savante,
A quelque humble famille une mère vivante
Et quelque pauvre enfant qui ne veut pas mourir !



LA FLEUR D'EAU

FLEUR naine et bleue, et triste, où se cache un emblème,
Où l'absence a souvent respiré le mot : J'aime !
Où l'aile d'une fée a laissé ses couleurs,
Toi, qu'on devrait nommer le colibri des fleurs,
Traduis-moi : porte au loin ce que je n'ose écrire ;
Console un malheureux comme eût fait mon sourire :
Enlevée au ruisseau qui délasse mes pas,
Dis à mon cher absent qu'on ne l'oubliera pas !

Dis qu'à son cœur fermé je vois ce qui se passe ;
Dis qu'entre nos douleurs je ne sens pour espace
Que ton voile charmant d'amitié, que toujours
Je puise dans ma foi les vœux que tu lui portes,
Que je les lui dédie avec tes feuilles mortes,
Frêles et seuls parfums répandus sur mes jours ;
Dis qu'à veiller pour lui mon âme se consume,
Qu'elle a froid, qu'elle attend qu'un regard la rallume !

Dis que je veux ainsi me pencher sous mes pleurs,
Ne trouver nulle joie au monde, au jour, aux fleurs,
Que la source d'amour est scellée en mon âme,
Que je sais bien quelle âme y répondrait encor,
Dont je serais la vie, et qui serait ma flamme.
Il le sait bien aussi; mais cette âme, elle dort...

Va donc comme un œil d'ange éveiller son courage;
Dis que je t'ai cueillie à la fin d'un orage,
Que je t'envoie à lui comme un baiser d'espoir,
Et que se joindre ainsi c'est presque se revoir!



CROYANCE

SOUVENT il m'apparut sous la forme d'un ange
Dont les ailes s'ouvraient,
Remontant de la terre au ciel où rien ne change ;
Et j'ai vu s'abaisser, pleins d'une force étrange,
Ses bras qui m'attiraient.

Je montais. Je sentais de ses plumes aimées
L'attrayante chaleur ;
Nous nous parlions de l'âme et nos âmes charmées,
Comme le souffle uni de deux fleurs embaumées,
N'étaient plus qu'une fleur.

Et je tremblerai moins pour sortir de la vie :
Il saura le chemin.
J'en serai, de bien près, devancée ou suivie ;
Puis, entre Dieu qui juge et ma crainte éblouie,
Il étendra sa main.

Ce nœud, tissu par nous dans un ardent mystère
Dont j'ai pris tout l'effroi,
Il dira que c'est lui, si la peur me fait taire;
Et s'il brûla son vol aux flammes de la terre,
Je dirai que c'est moi !

Son souffle lissera mes ailes sans poussière
Pour les ouvrir à Dieu,
Et nous l'attendrirons de la même prière;
Car, c'est l'éternité qu'il nous faut tout entière :
On n'y dit plus : « Adieu ! »



AVANT TOI

C O M M E le rossignol qui meurt de mélodie
Souffle sur son enfant sa tendre maladie,
Morte d'aimer, ma mère, à son regard d'adieu,
Me raconta son âme et me souffla son Dieu.
Triste de me quitter, cette mère charmante,
Me léguant à regret la flamme qui tourmente,
Jeune, à son jeune enfant tendit longtemps sa main,
Comme pour le sauver par le même chemin.
Et je restai longtemps, longtemps, sans la comprendre,
Et longtemps à pleurer son secret sans l'apprendre,
A pleurer de sa mort le mystère inconnu,
Le portant tout scellé dans mon cœur ingénu,
Ce cœur signé d'amour comme sa tendre proie,
Où pas un chant mortel n'éveillait une joie.
On eût dit, à sentir ses faibles battements,
Une montre cachée où s'arrêtait le temps;

On eût dit qu'à plaisir il se retint de vivre.
Comme un enfant dormeur qui n'ouvre pas son livre,
Je ne voulais rien lire à mon sort, j'attendais ;
Et tous les jours levés sur moi, je les perdais.
Par ma ceinture noire à la terre arrêtée,
Ma mère était partie et tout m'avait quittée :
Le monde était trop grand, trop défait, trop désert ;
Une voix seule éteinte en changeait le concert :
Je voulais me sauver de ses dures contraintes,
J'avais peur de ses lois, de ses morts, de ses craintes,
Et ne sachant où fuir ses échos durs et froids,
Je me prenais tout haut à chanter mes effrois !

Mais quand tu dis : « Je viens ! » quelle cloche de fête
Fit bondir le sommeil attardé sur ma tête ;
Quelle rapide étreinte attacha notre sort,
Pour entre-ailer nos jours d'un fraternel essor !
Ma vie, elle avait froid, s'alluma dans la tienne,
Et ma vie a brillé, comme on voit au soleil
Se dresser une fleur sans que rien la soutienne,
Rien qu'un baiser de l'air, rien qu'un rayon vermeil...

Aussi, dès qu'en entier ton âme m'eut saisie,
Tu fus ma piété ! mon ciel ! ma poésie !
Aussi, sans te parler, je te nomme souvent
Mon frère devant Dieu ! mon âme ! ou mon enfant !
Tu ne sauras jamais, comme je sais moi-même,
A quelle profondeur je t'atteins et je t'aime !
Tu serais par la mort arraché de mes vœux,
Que pour te ressaisir mon âme aurait des yeux,
Des lueurs, des accents, des larmes, des prières,
Qui forceraient la mort à rouvrir tes paupières !
Je sais de quels frissons ta mère a dû frémir
Sur tes sommeils d'enfant : moi, je t'ai vu dormir...

Toi, ne sois pas jaloux ! Quand tu me vois penchée,
Quand tu me vois me taire, et te craindre et souffrir,
C'est que l'amour m'accable. Oh ! si j'en dois mourir,
Attends : je veux savoir si, quand tu m'as cherchée,
Tu t'es dit : « Voici l'âme où j'attache mon sort
Et que j'épouserai dans la vie ou la mort. »
Oh ! je veux le savoir. Oh ! l'as-tu dit ?.... Pardonne !
On est étrange, on veut échanger ce qu'on donne.
Ainsi, pour m'acquitter de ton regard à toi,
Je voudrais être un monde et te dire : « Prends-moi ! »
Née avant toi... Douleur ! tu le verrais peut-être,
Si je vivais trop tard. Ne le fais point paraître,
Ne dis pas que l'Amour sait compter, trompe-moi :
Je m'en ressouviendrai pour mourir avant toi !



AVEU D'UNE FEMME

SAYEZ-VOUS pourquoi, madame,
Je refusais de vous voir ?
J'aime ! et je sens qu'une femme
Des femmes craint le pouvoir.
Le vôtre est tout dans vos charmes,
Qu'il faut, par force, adorer.
L'inquiétude a des larmes :
Je ne voulais pas pleurer.

Quelque part que je me trouve,
Mon seul ami va venir ;
Je vis de ce qu'il éprouve,
J'en fais tout mon avenir.
Se souvient-on d'humbles flammes
Quand on voit vos yeux brûler ?
Ils font trembler bien des âmes :
Je ne voulais pas trembler.

Dans cette foule asservie,
Dont vous respirez l'encens,
Où j'aurais senti ma vie
S'en aller à vos accents,
Celui qui me rend peureuse,
Moins tendre, sans repentir,
M'eût dit : « N'es-tu plus heureuse ? »
Je ne voulais pas mentir.

Dans l'éclat de vos conquêtes
Si votre cœur s'est donné,
Triste et fier au sein des fêtes,
N'a-t-il jamais frissonné ?
La plus tendre, ou la plus belle,
Aiment-elles sans souffrir ?
On meurt pour un infidèle :
Je ne voulais pas mourir.



JE L'AI PROMIS

Tu me reprends ton amitié :
Je n'ai donc plus rien dans le monde,
Rien que ma tristesse profonde.
N'en souffris-tu que la moitié,
Toi, dans ta mobile amitié,
Va! je plaindrai ta vie amère.
Que Dieu pour l'amour de sa mère,
Ou pour moi, te prenne en pitié!

On ne commande pas l'amour :
Il n'obéit pas, il se donne ;
Voilà pourquoi je te pardonne :
Mais tu m'as tant aimée un jour
Que j'en demeurai tout amour.
Pour une autre as-tu fait de même ?
Aime donc longtemps, si l'on t'aime :
C'est mortel quand ce n'est qu'un jour.

Et ma part de bonheur promis,
Comme aux plus humbles de la terre,
Bonheur qu'avec un saint mystère
Entre tes mains j'avais remis,
Dans l'abandon d'un cœur soumis;
Si j'en résigne le partage,
C'est pour t'en laisser davantage :
Rien pour moi, rien ! Je l'ai promis.



J'AVAIS FROID

JE l'ai rêvé ! c'eût été beau
De s'appeler ta bien-aimée,
D'entrer sous ton aile enflammée,
Où l'on monte par le tombeau.
Il résume une vie entière,
Ce rêve lu dans un regard :
Je sais pourtant que ta paupière
En troubla mes jours par hasard.

Non, tu ne cherchais pas mes yeux
Quand tu leur appris la tendresse.
Ton cœur s'essayait sans ivresse,
Il avait froid, sevré des cieux.
Seule aussi dans ma paix profonde,
Vois-tu ! j'avais froid comme toi,
Et ta vie, en s'ouvrant au monde,
Laissa tomber du feu sur moi.

Je t'aime comme un pauvre enfant
Soumis au ciel quand le ciel change ;
Je veux ce que tu veux, mon ange,
Je rends les fleurs qu'on me défend.
Couvre de larmes et de cendre
Tout le ciel de mon avenir :
Tu m'élevas, fais-moi descendre.
Dieu n'ôte pas le souvenir !



A PAULINE DUCHAMBGE

EN ce temps-là je montais dans ta chambre
Causer une heure, et pleurer, et chanter ;
Car nous chantions pour étourdir décembre,
Et puis nos pleurs coulaient de nous quitter.

Je te cherchais, comme par la campagne
Quelque hirondelle, échappée aux autans,
Monte rapide au toit d'une compagne
Lui raconter ses secrets palpitans,

Tout ce qui tient dans un sort d'hirondelle :
L'orage en haut, la moisson sans chaleur,
Un nid qui tombe, un message infidèle,
Un rendez-vous brisé par l'oiseleur.

Nous disions tout, l'une à l'autre sincère,
Larme pour larme et le cœur dans le cœur.
Si le bonheur est de croire, ô ma chère,
Qu'un toit si simple abrita de bonheur!

Et d'où venaient nos plaintes racontées,
Nos chants furtifs entravés de longs pleurs,
Nos peurs d'enfants gravement écoutées?
C'est que notre âge avait toutes ses fleurs!

Qui regardait sous mon aile blessée
Le dard... celui qui me fait mal encôr?
Qui doucement essayait ma pensée
Du rêve amer qui fait aimer la mort?

Comme aujourd'hui, c'était toi, mon autre âme,
Lueur vivante éclairant mon chemin,
Ange gardien sous ton voile de femme
A qui Dieu dit : « Tenez-la par la main ! »

O jours d'hier! ô jeunesse envolée
Avant notre âme, autre oiseau gémissant,
Ouvrant à Dieu son aile d'exilée
Rougie au plomb qu'on lui tire en passant!

Posée à peine aux lieux où sonne l'heure,
Sais-tu quel seuil mon pied triste a tenté?
Tout seuil de Christ où chaque âme qui pleure,
A droit d'asile et d'hospitalité.

Le front baigné de soleil ou de bise,
Sans droit ni place au banquet étranger,
Je me sauvais dans les bras d'une église,
Seuls bras ouverts au malheur passager.

J'allais suspendre une heure à ces vieux dômes
Où Dieu s'enferme et dit à tous : « entrez ! »
Où le plain-chant des sonores fantômes
Crie en tous temps : « Frères, quand vous voudrez ! »

J'allais verser nos humbles harmonies
Sur le sommeil étouffé des prisons,
Berçant, calmant les âcres insomnies,
Avec l'amour qui bat dans tes chansons.

J'étais, je suis la voyageuse encore,
Lasse d'absence et de tous les séjours,
Que de ta chambre indigente et sonore
L'écho tourmente et rappelle toujours.

Mon sort lancé vers l'étoile inconnue
Serrait sa chaîne à chaque mouvement ;
Mes yeux rêveurs et mouillés sous la nue
A ton rideau retournaient tristement.

Charme aimanté ! lampe qui se consume !
Cœur oppressé de chants mélodieux !
Oh ! sous ta cendre où l'ange se rallume,
M'attendras-tu pour nous enfuir aux cieux ?

J'irai te prendre, attends ! pauvre et chérie,
Dernier reflet de mon lointain doré,
Replie encor ton aile endolorie :
Toi, si tu meurs, je crois que je mourrai ! *

* M^{me} Valmore n'est morte qu'un an après son amie ; on ne lui avait laissé connaître la vérité que dans les derniers mois.

SOLITUDE

ABIME à franchir seule, où personne, oh ! personne
Ne touchera ma main froide à tous après toi ;
Seulement à ma porte, où quelquefois Dieu sonne,
Le pauvre verra, lui, que je suis encor moi,

Si je vis ! Puis, un soir, ton essor plus paisible
S'abattrà sur mon cœur immobile, brisé
Par toi, mais tiède encor d'avoir été sensible
Et vainement désabusé !



L'HIVER

NON, ce n'est pas l'été, dans le jardin qui brille,
Où tu t'aimes de vivre, où tu ris, cœur d'enfant !
Où tu vas demander à quelque jeune fille
Son bouquet frais comme elle et que rien ne défend ;

Ce n'est pas aux feux blancs de l'aube qui t'éveille,
Qui rouvre à ta pensée un lumineux chemin,
Quand tu crois, aux parfums retrouvés de la veille,
Saisir déjà l'objet qui t'a dit : « A demain ! »

Non ! ce n'est pas le jour, sous le soleil d'où tombent
Les roses, les senteurs, les splendides clartés,
Les terrestres amours qui naissent et succombent,
Que tu dois me rêver pleurante à tes côtés.

C'est l'hiver, c'est le soir, près d'un feu dont la flamme
Éclaire le passé dans le fond de ton âme.
Au milieu du sommeil qui plane autour de toi
Une forme s'élève; elle est pâle; c'est moi!

C'est moi qui viens poser mon nom sur ta pensée,
Sur ton cœur étonné de me revoir encor,
Triste, comme on est triste, a-t-on dit, dans la mort,
A se voir poursuivi par quelque âme blessée,
Vous chuchotant tout bas ce qu'elle a dû souffrir,
Qui passe et dit : « C'est vous qui m'avez fait mourir ! »



ALBERTINE

A MADAME HÉLOÏSE SAUDEUR, DE DOUAI

Tu sais qu'elle était sainte et mourut sans remord !
Moi, je ne suis que femme et j'ai peur de la mort.
J'ai peur de voir tomber les voiles de mon âme ;
Retenue à la terre avec des nœuds de flamme,
J'ai peur qu'elle s'en aille à la porte des cieux
Pleurer longtemps, et nue, et devant bien des yeux !
C'est mon rêve, ma croix triste et lourde de larmes,
Le fantôme assidu qui refait les alarmes,
Les soupirs, les frissons de mes nuits sans sommeil,
Et qui me rend si pâle au retour du soleil !

Mais, Albertine ! ô chère ! ô pure ! ô sainte femme !
Chaque pleur de mes yeux me rappelle son nom.
Quand ils ont déchiré les voiles de son âme,
Sais-tu son cri vers Dieu ? « Je meurs bien tard... Pardon ! »

Cette âme où ne tremblait ni repentir, ni larme,
Aimait! aimait! et puis, comme si quelque charme
Mis entre elle et le monde eût isolé ses pas,
Elle errait dans la foule et ne s'y mêlait pas.



RÊVE D'UNE FEMME

VEUX-TU recommencer la vie,
Femme, dont le front va pâlir ?
Veux-tu l'enfance, encor suivie
D'anges enfants pour l'embellir ?
Veux-tu les baisers de ta mère
Échauffant tes jours au berceau ?
— « Quoi ? mon doux Éden éphémère ?
Oh ! oui, mon Dieu ! c'était si beau ! »

Sous la paternelle puissance
Veux-tu reprendre un calme essor,
Et dans des parfums d'innocence
Laisser épanouir ton sort ?
Veux-tu remonter le bel âge,
L'aile au vent comme un jeune oiseau ?
— « Pourvu qu'il dure davantage,
Oh ! oui, mon Dieu ! c'était si beau ! »

Veux-tu rapprendre l'ignorance
Dans un livre à peine entr'ouvert ?
Veux-tu ta plus vierge espérance,
Oublieuse aussi de l'hiver ?
Tes frais chemins et tes colombes
Les veux-tu jeunes comme toi ?
— « Si mes chemins n'ont plus de tombes,
Oh ! oui, mon Dieu ! rendez-les moi ! »

Reprends-donc de ta destinée
L'encens, la musique, les fleurs !
Et reviens, d'année en année,
Au temps qui change tout en pleurs ;
Va retrouver l'amour, le même !
Lampe orageuse, allume-toi !
« — Retourner au monde où l'on aime ?...
O mon Sauveur ! éteignez-moi ! »



FLEUR D'ENFANCE*

L'HALEINE d'une fleur sauvage,
En passant tout près de mon cœur,
Vient de m'emporter au rivage
Où naguère aussi j'étais fleur.
Comme au fond d'un prisme où tout change,
Où tout se relève à mes yeux,
Je vois un enfant aux yeux d'ange :
C'était mon petit amoureux !

* Nous trouvons dans les notes manuscrites de madame Valmore le fragment suivant que nous croyons devoir offrir au lecteur : il y a là un trait de sa physionomie morale, une preuve entre tant d'autres de la sincérité, comme de la personnalité de ses inspirations. — Quelle charmante germination, et, plus tard, quelle suave floraison d'un lointain souvenir !

FRAGMENT EN PROSE

«Il me rappelle Henry, mon premier petit ami. J'étais sur la porte de ma mère, quand il ne faisait plus ni jour ni nuit. Je l'entrevoyais dans ce voile doux qui couvre les rues à l'heure du soir. Ses pas se pressaient ; sa tête blonde et bouclée se dirigeait comme une tête d'ange vers notre maison.

Parfum de sa neuvième année,
Je respire encor ton pouvoir !
Fleur à mon enfance donnée,
Je t'aime, comme son miroir !
Nos jours ont séparé leur trame,
Mais tu me rappelles ses yeux ;
J'y regardais flotter mon âme :
C'était mon petit amoureux !

De blonds cheveux en auréole,
Un regard tout voilé d'azur,
Une brève et tendre parole,
Voilà son portrait jeune et pur.
Au seuil de ma pauvre chaumière
Quand il se sauvait de ses jeux,
Que ma petite âme était fière !
C'était mon petit amoureux !

Il sortait du cimetière qui bordait notre vieux rempart, il venait. Nous nous regardions sérieusement, nous parlions bas et peu : « Bonsoir ! » disait-il, et je recevais de ses mains qu'il avançait vers moi de larges feuilles vertes et fraîches, qu'il avait été prendre sur les arbres du rempart pour me les apporter. Je les prenais avec joie ; je le regardais longtemps, et je ne sais quel embarras attirait enfin mes yeux à terre. Je les tenais alors fixés sur ses pieds nus, et l'idée que l'écorce des arbres les avait blessés me rendait triste. Il le devinait, car il disait : « Ce n'est rien ! » Nous nous regardions encore, et, par un mouvement soudain du cœur, en forçant ma voix faible de prononcer sans trembler : « Adieu, Henry ! » Il avait dix ans et j'en avais sept.

« Mon Dieu ! quel charme demeure attaché à ces amitiés innocentes. Il est imprégné de la même fraîcheur que je sentais à ces feuilles vertes que m'apportait Henry quand elles touchaient mes mains.....

Cette ombre qui joue à ma rive
Et se rapproche au moindre bruit,
Me suit, comme un filet d'eau vive,
A travers mon sentier détruit ;
Chaste, elle me laisse autour d'elle
Enlacer un chant douloureux.
Hélas ! ma seule ombre fidèle,
C'est vous ! mon petit amoureux !

Femme ! à qui ses lèvres timides
Ont dit ce qu'il semblait penser,
Au temps où nos lèvres humides
Se rencontraient sans se presser,
Vous ! qui fûtes son doux Messie,
L'avez-vous rendu bien heureux ?
Du cœur je vous en remercie :
C'était mon petit amoureux !

« Qu'est devenu Henry ? A quels yeux a-t-il redemandé ce qu'il avait entrevu dans mes regards étonnés et confiants ? Je ne me souviens pas s'il était beau. Sa bouche et une partie de ses traits ne se représentent plus à ma mémoire ; ses yeux seuls me parlent encore. C'est que son âme s'y peignait sans le savoir. Ses paroles brèves, qu'il jetait à voix basse, ont laissé leur bruit dans mon oreille, et c'est à présent que je reconnais que j'en étais émue. Alors, je ne m'en rendais pas compte. Seulement, j'attendais Henry sans bouger de place, sans détourner ma tête du chemin où j'étais sûre de le voir paraître... et il paraissait. Il paraissait toujours sans m'avoir dit de l'attendre. Que le bonheur le plus pur l'en récompense ! »



AMOUR ET CHARITÉ

AMOUR et charité! quelque part qu'on vous trouve,
Dieu va venir... Qu'un seul s'en souviene et le prouve!
Qu'un seul, où je m'en vais, me réclame tout bas!
Qui donc me sauverait, s'il ne me sauvait pas?

S'il ne disait : « Pitié! c'est moi... » Non! Qu'il se taise!
Non! Qu'en frappant sur moi l'éternité s'apaise!
Moi, je veux bien pleurer, et mourir, et mourir;
Mais sans croire qu'il pleure et sans le voir souffrir!



AU REVOIR

Vous ne me voulez plus... Qu'ils en cherchent la cause !
Je ne chercherai pas. Vous ne me voulez plus...
Ainsi des doux romans effeuillés : ils sont lus.
Vous avez cru me lire, et cette page est close.

Pourtant, je l'ai marquée avec un signet noir,
Cette page éternelle où s'arrête ma vie.
La vôtre, quelque jour, de mémoire suivie,
Tressaillera d'un mot qui s'y cache : Au revoir !

Mot sans faste, mot vrai, lien de l'âme à l'âme,
Rappelant tôt ou tard l'homme où pleure la femme.
Avec étonnement vous vous en souviendrez,
Et, sans l'avoir prévu, ni su, vous reviendrez !

Et ce ne seront plus les parfums de la terre,
Les aveux échangés dans un tremblant mystère,
Les serments... Tu vois bien ce qu'ils sont, les serments!
Je ne t'en ai point fait dans nos enchantements.
Non! ce ne sera plus ce rêve à deux, le même!
Qui fait vivre, qui vit d'un mot, d'un seul : On m'aime!
Ni les bouquets perdus, broyés sous tes genoux,
Attiédis du bonheur qui s'étendait sur nous;
Ni ces heures sans nom dans le temps balancées,
Dont les ailes pliaient d'un tel bonheur lassées,
Alors que je laissais pour unique entretien,
Mon regard ébloui s'abriter sous le tien,
Cherchant, ne trouvant pas les mots de mes pensées
Pour te les faire voir, lorsqu'en moi trop pressées,
Elles voulaient passer de mon cœur à ton cœur
Et fondre dans tes yeux quelque doute rêveur.

Toi, ton doux cri : pardon ! qui brisait ma colère,
A qui le diras-tu, qu'il sache tant lui plaire?
Une autre, une autre, et puis une autre l'entendra;
Mais sur des cœurs fermés ce vain cri frappera.

N'en cherche plus l'écho, c'est moi qui le recèle!
Moi, je t'aimai sans borne et de tous les amours!
Le seul que tu poursuis est le seul qui chancelle;
Celui-là dit : « Demain, » les miens disent : « Toujours ! »

Mais attendre une heure à ton indépendance,
Mais te créer l'effroi de ma fidélité,
Acheter de la vie avec ta liberté,
Demander des égards pour payer ma constance!...
Ils rêvent. Toi, je t'aime... Oh! tu n'en eus jamais,
Jamais d'un baiser faux tu ne compris l'outrage,

Quand tu serrais ma main dans tes mains, tu m'aimais,
Et puis ce fut la mort... Merci de ton courage!
Vois! j'en ai; vois! je dis: « Nous ne nous aimons plus.
Ainsi des doux romans effeuillés: ils sont lus. »

Moi, je mens! Au revoir, après ce rêve étrange
Que tu rêveras, toi, sous l'aile d'un autre ange.
De ce qui fut à nous emporte le bonheur!
Je n'en avais besoin que quand j'avais un cœur;
C'est là que je souffrais, c'est là que je suis morte.
Va! nos songes vivants te serviront d'escorte...
Ces doux songes appris à travers tant d'espoir.
Ce n'est donc jamais vrai pour ce monde!... Au revoir!

Tu viendras! Ce soir-là, ce sera le silence,
D'un passé mal éteint la vague ressemblance,
Ce qu'on a ressenti d'amer et de profond
Au jardin dévasté qui versa de l'ombrage
Sur les jours haletants et doux du premier âge,
Jours fiévreux, pleins de bruits, que nuls bruits ne défont!

Tu viendras, tu verras! nous pleurerons ensemble:
C'est là le sort de tout ce que le temps rassemble,
Comme l'ombre de nous, tu me regarderas,
Tu verras mieux mon âme: alors tu pleureras!

Ma plus profonde vie, hélas! que Dieu te garde!
A travers mon regard que le ciel te regarde,
Comme tu regardais à travers mes cheveux,
Que je laissais déjà retomber sur mes yeux!

A deux pas de mes jours que le sort vous entraîne,
L'invisible au revoir dans mon sort vous ramène.

Allez! midi n'est pas l'heure du souvenir;
Cette heure sur vos pas vous fera revenir.
Chacun a ses douleurs et vous aurez les vôtres,
Et vous direz mon nom en cherchant dans les autres;
S'il en est un qui reste aux jours abandonnés,
Oh! ce sera le mien qui répondra: Venez!



AFFLICTION

S'EN aller, à travers des pleurs et des sourires,
Achever par le monde un sort amer et pur,
User sa robe blanche, et, pour une d'azur,
En laisser les lambeaux aux ronces des martyres,
C'est ma vie. Un roseau semble plus fort que moi,
Je ne m'appuie à rien que je ne tombe à terre,
Et je chante pourtant l'ineffable mystère
Qui de mon cœur trahi fait un cœur plein de foi!

D'où vient donc que ce jour surpasse la tristesse
De tous les jours tombés hors de ma vie? Eh! quoi!
Sur mes heures, que pousse une immobile loi,
Le pied du temps bondit de la même vitesse!
D'où vient donc que j'étouffe au sein de l'univers?
Ah! c'est qu'ils m'ont blessée au milieu de la foule:
Du grand arbre agité, feuille que le vent roule,
Ils ont soufflé loin d'eux mes mobiles revers.

Allons donc ! Adieu donc, ville inhospitalière,
Ville trois fois fermée à mes humbles malheurs,
Pour d'autres si riante et si pleine de fleurs,
Où ma vie arriva, blonde et pure écolière,
A quinze ans ; ville austère où j'appris à pleurer,
Où j'apportais un cœur si tendre à déchirer !...

Allons ! Je n'entre pas dans un désert, la vie
Autour de moi se meut, j'ai mon ombre au soleil,
Partout je trouve terre où le ciel m'a suivie,
Partout quelque oiseau chante au fond de mon sommeil.
Naguère, quand leurs traits dans l'ombre m'ont touchée,
Je m'en allai vers Dieu ; j'y retourne aujourd'hui :
Car sa main est pour tous, et je m'y sens cachée ;
Elle s'étend vers moi ; moi, je me sauve à lui !

Et sous cette main qui délivre,
J'entrerai comme tous aux cieux.
Là, leur or ne pourra les suivre ;
Moi, je n'y porterai qu'un livre.
Fermé maintenant à leurs yeux
Ce livre, ce cœur plein d'orages,
Plein d'abîmes et plein de pleurs,
Déchiré dans toutes ses pages,
Dieu, sauveur de tous les naufrages,
Aura la clé de ses douleurs.

Mais seule, et quand le jour se voile sous la nue,
Qu'il laisse tomber l'ombre avant la nuit venue,
Quand l'oiseau sans musique erre aux champs sans couleurs,
Je ne me sens pas vivre et je ressemble aux fleurs,
Aux pauvres fleurs baissant leurs têtes murmurantes
Et qu'on prendrait au loin pour des âmes pleurantes.

Quand on se meurt, on plaint tout ce qui va mourir,
On plaint tout ce qui souffre ou qui semble souffrir.

Mourir ! On ne meurt pas quand on le pense. Une âme
Prend ses ailes longtemps avant de s'envoler ;
Une lampe longtemps s'use sans s'exhaler
Tant qu'un peu d'huile au cœur en remonte la flamme.
J'ai des enfants ! leurs voix, leurs haleines, leurs jeux
Soufflent sur moi l'amour qui m'alimente encore ;
J'ai, pour les regarder, tant d'âme dans les yeux !
Mon étoile est si bien nouée à leur aurore !
On m'a blessée en vain, je ne peux pas mourir :
J'ai semé leurs printemps, je dois les voir fleurir.
Au milieu de leurs jours, inoffensive et frêle,
Mort ! oublieuse mort ! je passe sous votre aile,
Et je n'alourdis pas mon vol de haine ; hélas !
S'il fallait me venger, je ne le saurais pas.

Vraiment, le pardon calme à défaut d'espérance ;
Il détend la colère ; on pleure, on apprend Dieu,
Dieu triste ! comme nous voyageur en ce lieu,
Et l'on courbe sa vie au pied de sa souffrance.
Ceux qui m'ont affligée en leurs dédains jaloux,
Ceux qui m'ont fait descendre et marcher dans l'orage,
Ceux qui m'ont pris ma part de soleil et d'ombrage,
Ceux qui sous mes pieds nus ont jeté leurs cailloux,
N'ont-ils pas leurs ennuis, leurs jaloux, leurs alarmes,
Leurs pleurs, pour expier ce qu'ils m'ont fait de larmes ?

Quoi donc ! aux durs sentiers qu'on a tous à courir,
Seigneur ! ne faut-il pas mourir et voir mourir ?
N'est-ce pas au tombeau que cheminent leurs peines,
Leurs enfants, leurs amours qui rachètent leurs haines ?

Oh! qui peut se venger? Oh! par votre abandon,
Seigneur! par votre croix dont j'ai suivi la trace,
Par ceux qui m'ont laissé la voix pour crier grâce,
Pardon pour eux! pour moi! pour tous! pardon! pardon!



CANTIQUE DES MÈRES

REINE pieuse aux flancs de mère,
Écoutez la supplique amère
Des veuves aux rares deniers
Dont les fils sont vos prisonniers.
Si vous voulez que Dieu vous aime
Et pardonne au geôlier lui-même,
Priez d'un salutaire effroi
Pour tous les prisonniers du roi !

On dit que l'on a vu des larmes
Dans vos regards doux et sans armes ;
Que Dieu fasse tomber ces pleurs
Sur un front gros de nos malheurs.
Soulagez la terre en démençe,
Faites-y couler la clémence ;
Et priez d'un céleste effroi
Pour tous les prisonniers du roi !

Car ce sont vos enfants, madame,
Adoptés au fond de votre âme,
Quand ils se sont, libres encor,
Rangés sous votre rameau d'or;
Rappelez aux royales haines
Ce qu'ils font un jour de leurs chaînes,
Et priez d'un prudent effroi
Pour tous les prisonniers du roi !

Ne sentez-vous pas vos entrailles
Frémir des fraîches funérailles
Dont nos pavés portent le deuil ?
Il est déjà grand le cercueil !
Personne n'a tué vos filles;
Rendez-nous d'entières familles !
Priez d'un maternel effroi
Pour tous les prisonniers du roi !

Comme Esther s'est agenouillée
Et saintement humiliée
Entre le peuple et le bourreau,
Rappelez le glaive au fourreau.
Vos soldats vont la tête basse,
Le sang est lourd, la haine lasse :
Priez d'un courageux effroi
Pour tous les prisonniers du roi !

Madame ! les geôles sont pleines,
L'air y manque pour tant d'haleines,
Nos enfants n'en sortent que morts !
Où commence donc le remords ?
S'il est plus beau que l'innocence,
Qu'il soit en aide à la puissance,

Et priez d'un ardent effroi
Pour tous les prisonniers du roi !

C'est la faim, croyez-en nos larmes,
Qui fiévreuse aiguïsa leurs armes.
Vous ne comprenez pas la faim :
Elle tue, on s'insurge enfin !
O vous ! dont le lait coule encore,
Notre sein tari vous implore :
Priez d'un charitable effroi
Pour tous les prisonniers du roi !

Voyez comme la Providence
Confond l'oppressive imprudence,
Comme elle ouvre avec ses flambeaux,
Les bastilles et les tombeaux !
La liberté, c'est son haleine
Qui d'un rocher fait une plaine :
Priez d'un prophétique effroi
Pour tous les prisonniers du roi !

Quand nos cris rallument la guerre,
Cœur sans pitié n'en trouve guère ;
L'homme qui n'a rien pardonné
Se voit par l'homme abandonné ;
De noms sanglants, dans l'autre vie,
Sa terreur s'en va poursuivie :
Priez d'un innocent effroi
Pour tous les prisonniers du roi !

Reine ! qui dites vos prières,
Femme ! dont les chastes paupières
Savent lire au livre de Dieu ;
Par les maux qu'il lit en ce lieu,

Par la croix qui saigne et pardonne,
Par le haut pouvoir qu'il vous donne,
Reine ! priez d'un humble effroi
Pour tous les prisonniers du roi !

Redoublez vos divins exemples,
Madame ! le plus beau des temples,
C'est le cœur du peuple ; entrez-y !
Le roi des rois l'a bien choisi.
Vous ! qu'on aimait comme sa mère,
Pesez notre supplique amère,
Et priez d'un sublime effroi
Pour tous les prisonniers du roi !



LE LUXEMBOURG

A BÉRANGER

JARDIN si beau devenu sombre,
Tes fleurs attristent ma raison,
Qui, semblable au ramier dans l'ombre,
S'abat au toit de ta prison.
Mais à rêver j'ai passé l'heure ;
Vous qui nous épiez d'en bas,
Ce n'est qu'un pauvre oiseau qui pleure :
Sentinelle ! ne tirez pas !

Au pied des barreaux formidables
Qui voilent des parents perdus,
Comme en des songes lamentables,
De longs sanglots sont entendus.
Grâce aux sanglots qui bravent l'heure !
Vous qu'ils ont irrité là-bas,
Ce n'est qu'un faible enfant qui pleure :
Sentinelle ! ne tirez pas !

Partout les lampes sont éteintes,
Les bruits des verroux et des fers
Sont étouffés comme les plaintes
De ces silencieux enfers.
Plus morne et plus lente que l'heure,
A genoux, qui donc est là-bas?
Ce n'est qu'une femme qui pleure :
Sentinelle! ne tirez pas!

Sous l'œil rouge du réverbère,
Quel est cet objet palpitant,
Près du guichet mordant la terre,
D'âme et de pitié haletant,
Sourd au cri de l'homme et de l'heure?...
Vous qui le menacez d'en bas,
Ce n'est qu'un pauvre chien qui pleure :
Sentinelle! ne tirez pas!

Paix! voici qu'on ouvre une porte :
C'est la mort traînant ses couleurs,
Et l'humble bière qu'on emporte,
Brise en passant de pâles fleurs.
Quand du rebelle a frappé l'heure,
Qui donc ose bénir tout bas?
Ce n'est qu'un vieux prêtre qui pleure :
Sentinelle! ne tirez pas!



QU'EN AVEZ-VOUS FAIT ?

Vous aviez mon cœur,
Moi, j'avais le vôtre :
Un cœur pour un cœur,
Bonheur pour bonheur !

Le vôtre est rendu,
Je n'en ai plus d'autre ;
Le vôtre est rendu,
Le mien est perdu !

La feuille et la fleur
Et le fruit lui-même,
La feuille et la fleur,
L'encens, la couleur,

Qu'en avez-vous fait,
Mon maître suprême ?
Qu'en avez-vous fait,
De ce doux bienfait ?

Comme un pauvre enfant
Quitté par sa mère,
Comme un pauvre enfant
Que rien ne défend,

Vous me laissez là
Dans ma vie amère,
Vous me laissez là,
Et Dieu voit cela !

Savez-vous qu'un jour
L'homme est seul au monde ?
Savez-vous qu'un jour
Il revoit l'Amour ?

Vous appellerez,
Sans qu'on vous réponde,
Vous appellerez,
Et vous songerez !...

Vous viendrez rêvant
Sonner à ma porte,
Ami comme avant,
Vous viendrez rêvant,

Et l'on vous dira :
« Personne !... elle est morte. »
On vous le dira,
Mais, qui vous plaindra ?

LES ROSEAUX

A MA SŒUR

Deux roseaux dans les airs entrelaçaient leurs jours
Et leurs nuits; ils pliaient, ils balançaient leur tête
Ensemble; agenouillés aux pieds de la tempête,
Ils ne se faisaient qu'un pour être à deux toujours!

L'amitié n'eut jamais de plus étroite chaîne,
Au monde on n'a rien vu de mieux uni jamais,
On eût dit qu'ils s'aimaient jusqu'à manquer d'haleine;
Je ne les plaignais pas d'être roseaux, j'aimais!

Et de ce frais hymen montait une harmonie
Qui parlait! qui chantait! triste, intime, infinie,
Quand leur sort haletant demandait au soleil
De leur donner un jour encore, un jour vermeil!



Sitôt qu'apparaissaient l'aube et sa sœur l'aurore,
« Quel bonheur ! disait l'un, je vois le ciel encore,
Je vous vois ! » L'autre aussi répondait : « Quel bonheur !
Mais j'étais bien pourtant, j'étais sur votre cœur ! »

Le vieux chêne au cœur dur, vert géant du rivage,
De son calme escarpé souriait de les voir :
On ne peut contempler l'amour sans s'émouvoir,
Et tout célibataire a rêvé d'esclavage,
De cette molle étreinte où tremblaient les roseaux,
Battus des mêmes vents, lavés des mêmes eaux.
Souvent d'un rossignol la nocturne prière
Descendait se mouiller dans leurs frissons charmants ;
Souvent, quelque âme veuve y pleura la dernière
Avant de s'envoler où vont les vrais amants.

Un homme passe : adieu l'union solitaire,
Adieu la pauvre amour, doux ciment de la terre !
L'homme passe et dans l'air veut souffler une voix :
L'homme est triste ; un roseau va gémir sous ses doigts.

Leurs nœuds entrelacés dans l'eau se déchirèrent.
Du roseau qui s'en va les racines pleurèrent.
Enhardi de frayeur, l'autre voulut courir ;
Il tomba. Tomber seul, c'est tomber pour mourir !



UN BILLET DE FEMME

P U I S Q U E c'est toi qui veux nouer encore
Notre lien,
Puisque c'est toi dont le regret m'implore,
Écoute bien :
Les longs serments, rêves trempés de charmes,
Écrits et lus,
Comme Dieu veut qu'ils soient payés de larmes,
N'en écris plus !

Puisque la plaine après l'ombre ou l'orage
Rit au soleil,
Séchons nos yeux et reprenons courage,
Le front vermeil.
Ta voix, c'est vrai ! se lève encor chérie
Sur mon chemin ;
Mais ne dis plus : « A toujours ! » je t'en prie ;
Dis : « A demain ! »

Nos jours lointains glissés purs et suaves,
Nos jours en fleurs ;
Nos jours blessés dans l'anneau des esclaves,
Pesants de pleurs ;
De ces tableaux dont la raison soupire
Otons nos yeux,
Comme l'enfant qui s'oublie et respire,
La vue aux cieux !

Si c'est ainsi qu'une seconde vie
Peut se rouvrir,
Pour s'écouler sous une autre asservie,
Sans trop souffrir,
Par ce billet, parole de mon âme,
Qui va vers toi,
Ce soir, où veille et te rêve une femme,
Viens ! et prends-moi !



L'AUGURE

A UNE AMIE QUE J'AVAIS

QU'AVAIS-TU ? Quelle idée au milieu de leur joie,
T'a fait dire : « Mon Dieu ! tout est triste. » Quel coup
Frappait sur ta mémoire où quelque ombre tournoie ?
Dans leur nuit de lumière et d'encens et de soie,
Étais-tu donc bien seule et souffrais-tu beaucoup ?
Plus belle que pas une et suivie à la trace
Des parfums ruisselants de tes bandeaux de fleurs,
Reine par le maintien, poète par la grâce,
Enfant par la candeur, âme que l'âme embrasse,
Quel augure en passant t'a demandé des pleurs ?

Tu te plains de la vie, et tu te sens aimée !
Folle ! à quelle douleur en as-tu ? Je n'en sais
Qu'une immense, profonde, affreuse, envenimée,
Quand elle couve au cœur ses poisons amassés :

C'est le doute. Oh! le doute emprisonne une vie!
C'est le geôlier de l'âme et l'espion du sommeil,
C'est le poignard levé qui nous frappe au réveil,
Christ n'en sauverait pas cette âme poursuivie!
Voilà ce que je sais de ce honteux effroi.
Et tu te sens aimée et tu te plains!... Tais-toi!

Viens! viens épier l'aube à la lueur humide,
Quand sous ses voiles gris l'aube ouvre l'horizon.
Rien ne bruit là-bas qu'un filet d'eau limpide;
La musique épuisée et la danse rapide,
Tout cherche le sommeil; viens chercher la raison!
Viens! On dirait la vie au fond des bois couchée;
Pas une aile d'oiseau n'éveille l'air encor;
Le rossignol se tait quand la lune est cachée;
Hors toi, sous tes parfums fleur brûlante et penchée,
La nuit enchaîne tout dans un muet accord.

Viens! Les premiers lilas sous l'ombre et la verdure
Soufflent au loin leur nom, leur forme, leurs couleurs;
La terre ne dort pas, elle ouvre sa ceinture,
Son sourire invisible encense la nature,
Et son hymne au soleil va s'élançer des fleurs.

Viens dans la haute église où de hautes lumières
Sans insulter le jour brûlent à l'avenir;
Leurs pensives clartés dessillent les paupières,
Rendent vivants les murs et parlantes les pierres,
Et montrent l'autre vie au fond du souvenir.

Viens à Dieu! viens! Le monde a des peurs et des larmes.
Moi, le passé m'étreint; toi, le pressentiment
Peut-être; et quelque ronce est vouée à tes charmes,

Comme au doux fruit le ver, comme à l'amour ses armes,
Comme un fil noir à l'or enlacé tristement !

Est-ce un adieu qui frappe à ta porte, bel ange ?
Est-ce un miroir brisé par un secret ressort ?
De rayons et de nuit indicible mélange,
D'où vient, sinon d'en haut, cette lumière étrange,
Dans les moments profonds qui nous ouvrent le sort ?

Qu'ai-je donc ? Je suis folle aussi. Tu m'as troublée.
Va ! l'augure est pour moi, je l'espère. J'ai peur !
J'ai peur comme en passant une porte voilée ;
Par l'ange qui bannit je m'entends rappelée,
Et sa voix me cherchait en traversant ton cœur.

On sonne !... C'est nous deux que le malheur demande :
Ton père au loin chancelle, il veut te voir... Adieu !
De quelques pauvres fleurs amère réprimande !
Moi, l'exil me rejette au flot qui le commande ;
Et nous nous reverrons sur la terre, ou chez Dieu !

Déplions, déplions les manteaux de voyage.
Écoute ! les chevaux frappent au seuil. Allons !
Vers l'étoile qui tremble emporte ton courage ;
Sans une étoile, moi, je retourne à l'orage...
Vous voulez bien des pleurs, mon Dieu ! nous le voulons.



AU CHRIST

QUE je vous crains ! que je vous aime !
Que mon cœur est triste et navré !
Seigneur ! suis-je un peu de vous-même
Tombé de votre diadème,
Ou suis-je un pauvre ange égaré ?

Seigneur ! parlez-moi, je vous prie !
Je suis seule sans votre voix.
Oiseau sans ailes, sans patrie,
Sur la terre dure et flétrie
Je marche et je tombe à la fois !

Fleur d'orage et de pleurs mouillée
Exhalant sa mourante odeur,
Au pied de la croix effeuillée
Seigneur, ma vie agenouillée
Veut monter à votre grandeur !

Voyez ! je suis comme une feuille
Qui roule et tourbillonne au vent,
Un rêve las qui se recueille,
Un lin desséché que l'on cueille
Et que l'on déchire souvent.

Sans savoir, d'indolence extrême,
Si l'on a marché sur mon cœur,
Brisé par une main qu'on aime,
Seigneur ! un cheveu de nous-même,
Est si vivant à la douleur !

Au chemin déjà solitaire
Où deux êtres unis marchaient,
Les voilà séparés... mystère !
On a jeté bien de la terre
Entre deux cœurs qui se cherchaient.

Ils ne savent plus se comprendre.
Qu'ils parlent haut, qu'ils parlent bas,
L'écho de leur voix n'est plus tendre :
Seigneur ! on sait donc mieux s'entendre
Alors qu'on ne se parle pas ?

L'un, dans les sillons de la plaine,
Suit son veuvage douloureux ;
L'autre, de toute son haleine,
De son jour, de son aile pleine,
Monte ! monte ! et se croit heureux !

Voyez ! à deux pas de ma vie,
Sa vie est étrangère à moi,
Pauvre ombre qu'il a tant suivie,
Tant aimée et tant asservie !
Qui mis tant de foi dans sa foi !

Moi, sous l'austère mélodie
Dont vous m'envoyez la rumeur,
Mon âme soupire agrandie,
Mon corps se fond en maladie
Et mon souffle altéré se meurt.

Comme l'enfant qu'un rien ramène,
L'enfant dont le cœur est à jour,
Faites-moi plier sous ma chaîne,
Et désapprenez-moi la haine,
Plus triste encore que l'amour !

Une fois dans la nuit profonde
J'ai vu passer votre lueur :
Comme alors, enfermée au monde,
Pour parler à qui me réponde
Laissez-moi vous voir dans mon cœur !

Rendez-moi, Jésus que j'adore,
Un songe où je m'abandonnais !
Dans nos champs que la faim dévore,
J'expiais... j'attendais encore ;
Mais, j'étais riche et je donnais.

Je donnais et, surprise sainte,
On ne raillait plus ma pitié ;
Des bras du pauvre j'étais ceinte,
Et l'on ne mêlait plus l'absinthe
Aux larmes de mon amitié !...



A QUI ME L'A DEMANDÉ

Quoi! vous voulez savoir le secret de mon sort?
Ce que j'en peux livrer ne vaut pas qu'on l'envie:
Mon secret, c'est mon cœur; ma souffrance, la vie;
Mon effroi, l'avenir, si Dieu n'eût fait la mort!



AU SOLEIL

ITALIE

AMI de la pâle indigence,
Sourire éternel au malheur ;
D'une intarissable indulgence
Aimante et visible chaleur ;
Ta flamme, d'orage trempée,
Ne s'éteint jamais sans espoir ;
Toi ! tu ne m'as jamais trompée
Lorsque tu m'as dit : « Au revoir ! »

Tu nourris le jeune platane
Sous ma fenêtre sans rideau,
Et de sa tête diaphane
A mes pleurs tu fais un bandeau.
Par toute la grande Italie,
Où je passe le front baissé,
De toi seul, lorsque tout m'oublie,
Notre abandon est embrassé !

Donne-nous le baiser sublime
Dardé du ciel dans tes rayons,
Phare entre l'abîme et l'abîme
Qui fait qu'aveugles nous voyons !
A travers les monts et les nues
Où l'exil se traîne à genoux,
Dans nos épreuves inconnues,
Ame de feu, plane sur nous !

Oh ! lève-toi pur sur la France
Où m'attendent de chers absents !
A mon fils, ma jeune espérance,
Rappelle mes yeux caressants !
De son âge éclaire les charmes
Et s'il me pleure devant toi,
Astre aimé ! recueille ses larmes,
Pour les faire tomber sur moi !



A CELLES QUI PLEURENT

Vous surtout que je plains si vous n'êtes chéries,
Vous surtout qui souffrez, je vous prends pour mes sœurs :
C'est à vous qu'elles vont, mes lentes rêveries,
Et de mes pleurs chantés les amères douceurs.

Prisonnière en ce livre une âme est contenue.
Ouvrez, lisez : comptez les jours que j'ai soufferts.
Pleureuses de ce monde où je passe inconnue,
Rêvez sur cette cendre et trempez-y vos fers.

Chantez ! un chant de femme attendrit la souffrance.
Aimez ! plus que l'amour la haine fait souffrir.
Donnez ! la charité relève l'espérance :
Tant que l'on peut donner on ne veut pas mourir !

Si vous n'avez le temps d'écrire aussi vos larmes,
Laissez-les de vos yeux descendre sur ces vers.
Absoudre, c'est prier. Prier, ce sont nos armes.
Absolvez de mon sort les feuillets entr'ouverts !

Pour livrer sa pensée au vent de la parole,
S'il faut avoir perdu quelque peu sa raison,
Qui donne son secret est plus tendre que folle :
Méprise-t-on l'oiseau qui répand sa chanson ?



JOURS D'ÉTÉ

MA sœur m'aimait en mère; elle m'apprit à lire;
Ce qu'elle y mit d'ardeur ne saurait se décrire.
Mais l'enfant ne sait pas qu'apprendre, c'est courir,
Et qu'on lui donne, assis, le monde à parcourir.
Voir! voir! l'enfant veut voir. Les doux bruits de la rue,
Albertine charmante à la vitre apparue,
Élevant ses bouquets, ses volants, et, là-bas,
Les jeux qui m'attendaient et ne commençaient pas;
Et le livre avait tort! Tous les livres du monde
Ne valaient pas un chant de la lointaine ronde
Où mon âme sans moi tournait de main en main,
Quand ma sœur avait dit: « Tu danseras demain. »

Demain, c'était jamais. Ma jeune providence,
Nouant d'un fil prudent les ailes de la danse,
Me répétait en vain toute grave et tout bas:
« Vois donc! je suis heureuse, et je ne danse pas.

J'aimais tant les anges
 Glissant au soleil !
 Ce flot sans mélanges
 D'amour sans pareil,
 Étude vivante
 D'avenirs en fleurs,
 École savante,
 Savante au bonheur !

Pour regarder de près ces aurores nouvelles,
 Mes six ans curieux battaient toutes leurs ailes.
 Marchant sur l'alphabet rangé sur mes genoux,
 La mouche en bourdonnant me disait : « Venez-vous ?... »
 Et mon nom qui tintait dans l'air ardent de joie,
 Les pigeons sans liens sous leur robe de soie,
 Mollement envolés de maison en maison,
 Dont le fluide essor entraînait ma raison ;
 Les arbres, hors des murs poussant leurs têtes vertes ;
 Jusqu'au fond des jardins les demeures ouvertes ;
 Le rire de l'été sonnait de toutes parts,
 Et le congé, sans livre ! errant aux vieux remparts :
 Tout combattait ma sœur à l'aiguille attachée,
 Tout passait en chantant sous ma tête penchée,
 Tout m'enlevait, boudeuse et riante à la fois,
 Et l'alphabet toujours s'endormait dans ma voix.

Oui ! l'enfance est poète. Assise ou turbulente,
 Elle reconnaît tout empreint de plus haut lieu :
 L'oiseau qui jette au loin sa musique volante
 Lui chante une lettre de Dieu !
 Esprit qui passe, ouvrant ton aile souple et forte
 Au souffle impérieux qui l'enivre et l'emporte,
 D'où vient qu'à ton beau rêve, où se miraient les cieus,
 Je sens fondre une larme en un coin de mes yeux ?

C'est qu'aux flots de lait pur que me versait ma mère
Ne se mêlait alors pas une goutte amère ;
C'est qu'on baisait l'enfant qui criait : « Tout pour moi ! »
C'est qu'on lui répondait encore : « Oui ! tout pour toi !
Veux-tu le monde aussi ? tu l'auras, ma jeune âme. »
Hélas ! qu'avons-nous eu ? belle Espérance ! ô femme !
O toi qui m'as trompée avec tes blonds cheveux,
Tes chants de rossignol et tes placides jeux !

Ma sœur, ces jours d'été nous les courions ensemble,
Je reprends sous leurs flots ta douce main qui tremble,
Je t'aime du bonheur que tu tenais de moi !
Et mes soleils d'alors se rallument sur toi !

Mais j'épelaï enfin : l'esprit et la lumière,
Éclairaient par degrés la page, la première
D'un beau livre, terni sous mes doigts, sous mes pleurs,
Où la Bible aux enfans ouvre toutes ses fleurs.
Pourtant c'est par le cœur, cette bible vivante,
Que je compris bientôt qu'on me faisait savante.
Dieu ! le jour n'entre-t-il dans notre entendement
Que trempé pour jamais d'un triste sentiment ?

Un frêle enfant manquait aux genoux de ma mère.
Il s'était comme enfui par une bise amère,
Et, disparu du rang de ses petits amis,
Au berceau blanc, le soir, il ne fut pas remis.
Ce vague souvenir sur ma jeune pensée
Avait pesé deux ans, et puis m'avait laissée.
Je ne comprenais plus pourquoi, pâle de pleurs,
Ma mère vers l'église allait avec ses fleurs.
L'église, en ce temps-là, des vertes sépultures,
Se composait encor de sévères ceintures,

Et, versant sur les morts ses longs hymnes fervents,
Au rendez-vous de tous appelait les vivants.
C'était beau d'enfermer dans une même enceinte,
La poussière animée et la poussière éteinte ;
C'était doux, dans les fleurs éparses au saint lieu,
De respirer son père en visitant son Dieu.

J'y pense : un jour de tiède et pâle automne,
Après le mois qui consume et qui tonne,
Près de ma sœur et ma main dans sa main,
De Notre-Dame ayant pris le chemin
Tout sinueux, planté de croix fleuries,
Où se mouraient des couronnes flétries,
Je regardais avec saisissement
Ce que ma sœur saluait tristement.
La lune large avant la nuit levée,
Comme une lampe avant l'heure éprouvée,
D'un reflet rouge enluminait les croix,
L'église blanche et tous ces lits étroits ;
Puis, dans les coins, le chardon solitaire
Éparpillait ses flocons sur la terre.

Sans deviner ce que c'est que mourir,
Devant la mort je n'osai plus courir.
Un ruban gris qui serpentait dans l'herbe,
De résédas nouant l'humide gerbe,
Tira mon âme au tertre le plus vert,
Sous la madone au flanc sept fois ouvert.
Là, j'épelai notre nom de famille,
Et je pâlis, faible petite fille ;
Puis, mot à mot : « Notre dernier venu
Est passé là vers le monde inconnu ! »

Cette leçon, aux pieds de Notre-Dame,
Mouilla mes yeux et dessilla mon âme.
Je savais lire, et j'appris sous des fleurs
Ce qu'une mère aime avec tant de pleurs.
Je savais lire... et je pleurai moi-même.
Merci, ma sœur ! on pleure dès qu'on aime.
Si jeune donc que soit le souvenir,
C'est par un deuil qu'il faut y revenir ?

Mais que j'aime à t'aimer, sœur charmante et sévère,
Qui reçus pour nous deux l'instinct qui persévère ;
Rayon droit du devoir, humble, ardent et caché,
Sur mon aveugle vie à toute heure épanché !
Oh ! si Dieu m'aime encore, oh ! si Dieu me remporte,
Comme un rêve flottant, sur le seuil de ta porte,
Devant mes traits changés si tu fermes tes bras,
Je saisirai ta main... Tu me reconnaîtras !



ÂME ET JEUNESSE

P U I S Q U E de l'enfance envolée
Le rêve blanc,
Comme l'oiseau dans la vallée,
Fuit d'un élan ;
Puisque mon Auteur adorable
Me fait errer
Sur la terre où rien n'est durable
Que d'espérer ;

A moi jeunesse, abeille blonde
Aux ailes d'or !
Prenez une âme, et par le monde,
Prenons l'essor ;

Avançons, l'une emportant l'autre,
Lumière et fleur,
Vous sur ma foi, moi sur la vôtre,
Vers le bonheur !

Vous êtes, belle enfant, ma robe,
Perles et fil,
Le fin voile où je me dérobe
Dans mon exil.
Comme la mésange s'appuie
Au vert roseau,
Vous êtes le soutien qui plie ;
Je suis l'oiseau !

Bouquets défaits, tête penchée,
Du soir au jour,
Jeunesse ! on vous dirait fâchée
Contre l'amour.
L'amour luit d'orage en orage ;
Il faut souvent
Pour l'aborder bien du courage
Contre le vent !

L'amour c'est Dieu, jeunesse aimée !
Oh ! n'allez pas,
Pour trouver sa trace enflammée,
Chercher en bas :
En bas tout se corrompt, tout tombe,
Roses et miel ;
Les couronnes vont à la tombe,
L'amour au ciel !

Dans peu, bien peu, j'aurai beau faire :
Chemin courant,
Nous prendrons un chemin contraire,
En nous pleurant.
Vous habillerez une autre âme
Qui descendra,
Et toujours l'éternelle flamme
Vous nourrira !

Vous irez où va chanter l'heure,
Volant toujours ;
Vous irez où va l'eau qui pleure,
Où vont les jours ;
Jeunesse ! vous irez dansante
A qui rira,
Quand la vieillesse pâissante
M'enfermera !



MA CHAMBRE

MA demeure est haute,
Donnant sur les cieux ;
La lune en est l'hôte
Pâle et sérieux.
En bas que l'on sonne,
Qu'importe aujourd'hui ?
Ce n'est plus personne,
Quand ce n'est pas lui !

Aux autres cachée,
Je brode mes fleurs ;
Sans être fâchée,
Mon âme est en pleurs ;
Le ciel bleu sans voiles,
Je le vois d'ici ;
Je vois les étoiles,
Mais l'orage aussi !

Vis-à-vis la mienne
Une chaise attend :
Elle fut la sienne,
La nôtre un instant ;
D'un ruban signée,
Cette chaise est là,
Toute résignée,
Comme me voilà !



MERCİ, MON DIEU !

J'AI rencontré sur la terre où je passe
Plus d'un abîme où je tombai, Seigneur !
Lors, d'un long cri j'appelais dans l'espace
Mon Dieu, mon père, ou quelque ange sauveur.
Doux et penché sur l'abîme funeste,
Un envoyé du tribunal céleste
Venait toujours, fidèle à votre loi :
Qu'il soit béni ! mon Dieu, payez pour moi.

J'ai rencontré sur la terre où je pleure
Des yeux mouillés de prière et d'espoir :
A leurs regards souvent j'oubliai l'heure ;
Dans ces yeux-là, mon Dieu, j'ai cru vous voir.
Le ciel s'y meut comme dans vos étoiles,
C'est votre livre entr'ouvert et sans voiles,
Ils m'ont appris la charité, la foi.
Qu'ai-je rendu ? mon Dieu, payez pour moi.



J'ai rencontré sur la terre où je chante
Des cœurs vibrants, juges harmonieux *
Muse cachée et qui de peu s'enchanté,
Écoutant bien pour faire chanter mieux.
Divine aumône, adorable indulgence,
Trésor tombé dans ma fière indigence,
Suffrage libre, ambition de roi,
Vous êtes Dieu ! mon Dieu ! payez pour moi.

J'ai rencontré jour par jour sur la terre
Des malheureux le troupeau grossissant ;
J'ai vu languir dans son coin solitaire,
Comme un ramier, l'orphelin pâlisant ;
J'ai regardé ces frères de mon âme,
Puis, j'ai caché mes yeux avec effroi ;
Mon cœur nageait dans les pleurs et la flamme :
Regardez-les, mon Dieu ! donnez pour moi.



* Allusion du poète à quelques amis et confidents littéraires :
Sainte-Beuve, Brizeux, Latour...

LE GRILLON

TRISTE à ma cellule,
Quand la nuit s'abat,
Je n'ai de pendule
Que mon cœur qui bat;
Si l'ombre changeante
Noircit mon séjour,
Quelque atome chante,
Qui m'apprend le jour.

Dans ma cheminée,
Un grillon fervent
Faisant sa tournée
Jette un cri vivant :
C'est à moi qu'il livre
Son fin carillon,
Tout charmé de vivre
Et d'être grillon.


La bonté du Maître
Se glisse en tout lieu ;
Son plus petit être
Fait songer à Dieu.
Sait-il qu'on l'envie,
Seul et ténébreux ?
Il aime la vie,
Il est bien heureux !

La guerre enfiévrée*
Passait l'autrefois,
Lionne effarée,
Broyant corps et voix ;
Mon voisin l'atome
Fut mon seul gardien,
Joyeux comme un gnome
A qui tout n'est rien.

Dieu nous fit, me semble,
Quelque parité :
Au même être ensemble
Nous avons chanté.
Il me frappe l'heure,
Je chauffe ses jours ;
Mais, femme, je pleure ;
Lui, chante toujours.

Si jamais la fée
Au soulier d'azur,
D'orage étouffée,
Entre dans mon mur,

* La guerre civile à Lyon.



Plus humble et moins grande
Que sa Cendrillon,
Oh ! qu'elle me rende
Heureuse, ou grillon !



PRIÈRE DE FEMME

MON saint amour ! mon cher devoir !
Si Dieu m'accordait de te voir,
Ton logis fût-il pauvre et noir,
Trop tendre pour être peureuse,
Emportant ma chaîne amoureuse,
Sais-tu bien qui serait heureuse ?
C'est moi. Pardonnant aux méchants,
Vois-tu ! les mille oiseaux des champs
N'auraient mes ailes ni mes chants !

Pour te rapprendre le bonheur,
Sans guide, sans haine, sans peur,
J'irais m'abattre sur ton cœur,
Ou mourir de joie à ta porte.
Ah ! si vers toi Dieu me remporte,

Vivre ou mourir pour toi, qu'importe ?
Mais non ! rendue à ton amour,
Vois-tu ! je ne perdrais le jour
Qu'après l'étreinte du retour.

C'est un rêve ! il en faut ainsi
Pour traverser un long souci.
C'est mon cœur qui bat : le voici,
Il monte à toi comme une flamme !
Partage ce rêve, ô mon âme !
C'est une prière de femme,
C'est mon souffle en ce triste lieu,
C'est le ciel depuis notre adieu :
Prends ! car c'est ma croyance en Dieu !



AU LIVRE DES CONSOLATIONS

PAR M. SAINTE-BEUVE

QUAND je touche rêveuse à ces feuilles sonores
D'où montent les parfums des divines amphores,
Prise par tout mon corps d'un long tressaillement,
Je m'incline, et j'écoute avec saisissement.

O fièvre poétique ! ô sainte maladie !
O jeunesse éternelle ! ô vaste mélodie !
Voix limpide et profonde ! invisible instrument !
Nid d'abeille enfermé dans un livre charmant !

Trésor tombé des mains du meilleur de mes frères !
Doux Memnon ! chaste ami de mes tendres misères,
Chantez, nourrissez-moi d'impérissable miel ;

Car je suis indigente à me nourrir moi-même !
Source fraîche, ouvrez-vous à ma douleur suprême
Et m'aidez, par ce monde, à retrouver mon ciel !



L'HORLOGE ARRÊTÉE

HORLOGE d'où s'élançait l'heure
Vibrante en passant dans l'or pur,
Comme l'oiseau qui chante ou pleure
Dans un arbre où son nid est sûr,
Ton haleine égale et sonore
Dans le froid cadran ne bat plus :
Tout s'éteint-il comme l'aurore
Des beaux jours qu'à ton front j'ai lus ?



CROYANCE POPULAIRE

PRIÈRE AUX INNOCENTS

BEAUX innocents, morts à minuit,
Réveillés quand la lune luit!

Descendez sur mon front qui pleure
Et sauvez-moi d'entendre l'heure.
L'heure qui sonne fait souffrir
Quand la vie est triste à mourir ;
C'est l'espérance qui nous quitte,
C'est le pouls du temps qui bat vite.

Petits trépassés de minuit,
Endormez mon cœur qui me nuit!

Pudiques sanglots de vos mères,
Doux fruits des voluptés amères,
Soufflez dans mon sort pâissant
De la foi le feu tout puissant :
La foi ! c'est l'haleine des anges,
C'est l'amour, sans flammes étranges.

Beaux petits anges de minuit,
Épurez mon cœur qui me nuit !

Fleurs entre le ciel et la tombe,
Portez à Dieu l'âme qui tombe ;
Parlez à la Reine des cieus
Des pleurs qui rougissent mes yeux ;
Ramassez la fleur de la terre
Qui meurt foulée et solitaire.

Beaux petits enfants de minuit,
Relevez mon cœur qui me nuit !

La terre a séché mon haleine ;
Je parle et je m'entends à peine.
Écoutez : j'ai perdu l'accent
Du ciel, d'où votre vol descend.
Chantez mon nom seul à ma mère,
Pour qu'il rentre dans sa prière.

Beaux innocents, morts à minuit,
Desserrez mon cœur qui me nuit !

Sur votre jeune aile qui vole
Élevez ma faible parole :
Il faut que je pleure trop bas
Puisque le ciel ne m'entend pas.

Mais quoi ? n'entend-il pas la feuille
Gémir, quand l'orage la cueille ?

Enfants réveillés à minuit,
Apaisez mon cœur qui me nuit !

Dites-moi si dans votre monde
La mémoire est calme et profonde ;
Déchirez mon obscurité,
Rayons blancs de l'éternité ;
Vous tous qui m'avez entendue,
Répondez-moi : suis-je perdue ?...

Beaux petits enfants de minuit,
Éclairez mon cœur qui me nuit !

Planez sur les maisons fermées
De nos jeunes sœurs bien-aimées ;
Que les vierges n'entendent pas
Le démon soupirer tout bas !
A minuit, les maisons ouvertes
Présagent tant de tombes vertes !

Heureux enfants morts à minuit,
Éteignez mon cœur qui me nuit !



DIEU PLEURE

AVEC LES INNOCENTS

IL fallait la laisser, solitaire et pieuse,
S'abreuver de prière et d'indigentes fleurs :
Si peu lui semblait tout ; misère harmonieuse,
Sédentaire à l'église et bornée à ses pleurs.

Il fallait la laisser au long travail penchée,
Du rideau d'un vieux mur bornant son horizon :
Le ciel la regardait sous ses cheveux penchée,
Et quelque doux cantique apaisait sa raison.

Ce qu'elle avait perdu, qui pouvait le lui rendre ?
Aux enfants orphelins on ne rend pas les morts ;
Mais seule, jour par jour, elle venait d'apprendre
Qu'un goût divin se mêle aux douleurs sans remords.

Il fallait lui laisser Dieu pleurant avec elle ;
N'en doutez pas, « Dieu pleure avec les innocents. »
Et vous l'avez volée à cet ami fidèle,
Et vous avez versé la terre sur ses sens.

Vous avez dévasté la belle âme ingénue ;
Elle sait aujourd'hui la chute de l'orgueil.
Dieu vous demandera ce qu'elle est devenue :
Pour un ange tombé tout le ciel est en deuil.

Ah ! pour l'avoir tuée en mourrez-vous moins vite ?
Le tombeau, qui prend tout, vous fait-il moins d'effroi ?
Il prend tout ! Comme une ombre affligée ou maudite,
Vous quitterez la terre, en fussiez-vous le roi.

Cherchez : elle est peut-être un peu vivante encore ;
Épousez dans la mort son amer abandon,
Sanctifiez à deux votre nom qu'elle adore,
Et montez l'un par l'autre au céleste pardon !



DÉPART DE LYON

A MADAME A. DUPIN

DIEU vous garde, humbles fleurs sous la tuile venues !
Ouvrez un frais sourire à ce vieux bâtiment.
Comme on voudrait mourir, vous mourez inconnues,
Et votre vie à l'ombre est un divin moment !

Dieu vous garde à qui pleure, à qui va de vos charmes
Humecter sa prière, attendrir ses regrets !
Inclinez-vous ce soir sous les dernières larmes
Qui s'épanchent sur vous du fond de mes secrets.

J'ai compté sur mes doigts : voici que trois années
Ont balancé sur vous leurs éternels instants ;
Dans ce bruyant désert, nos frêles destinées
Se sont prises d'amour. Vous vivez ; moi, j'attends.

Par les beaux clairs de lune, aux lambris de ma chambre
Que de bouquets mouvants avez-vous fait pleuvoir !
Que de fois vos parfums, faite de myrrhe et d'ambre,
Moururent, aux saints jours, sous mon Christ en bois noir !

A tout exil sa fleur ! Lorsqu'entre ciel et terre
Je semais devant Dieu votre subtil encens,
J'ai souhaité qu'une âme ardente et solitaire
Rafraîchît sur vos fronts son aile et ses accents.

Vouant à l'eau du ciel votre parfum sauvage
Sur ce mur étonné de produire des fleurs,
J'ai dit au passereau qui descend de l'orage :
« Viens ! j'ai semé pour toi ces humides couleurs. »

Et Dieu voulut qu'un jour, se frayant une voie,
A ma vitre plombée où pendent vos rameaux,
Sous un volet brisé, l'oiseau trouvât la joie
Et s'abritât sans peur comme au toit des hameaux.

Sortis de vos plis verts où les jasmins respirent,
Que de songes sur moi vinrent causer le soir !
Ces papillons du ciel, qui chantent et soupirent,
Sur le sommeil du pauvre aiment tant à s'asseoir !

D'autres pauvres viendront ; c'est en haut qu'ils habitent :
Les indigents bénis ont du moins le grand jour,
Les scintillantes nuits, les mondes qui gravitent,
Et le soleil entier traversant leur séjour.

Dieu vous garde pour eux ! Moi je pars, moi je passe,
Comme à travers les champs un filet d'eau s'en va ;
Comme un oiseau s'enfuit, je m'en vais dans l'espace
Chercher l'immense amour où mon cœur s'abreuva.

Charme des blés mouvants ! fleurs des grandes prairies !
Tumulte harmonieux élevé des champs verts !
Bruits des nids ! flots courants ! chantantes rêveries !
N'êtes-vous qu'une voix parcourant l'univers ?

Oui, partout où je marche une voix me rappelle,
Voix du berceau lointain qui ressaisit le cœur,
Voix qui trouble et se plaint de l'enfant infidèle
Dont le sort se fit triste en cherchant le bonheur.

Étreinte dans l'absence, accolade éternelle,
Mystérieux sanglot dont les pleurs sont en nous,
Que de fois, comme un cri de frayeur maternelle,
M'avez-vous fait bondir et tomber à genoux !

Mais quoi ! mon esprit seul, ardent missionnaire,
A revu le vieux chaume ébranlé par les vents,
Et le grillon chanteur qu'on disait centenaire
Au creux de l'âtre éteint que peuplaient huit enfants.

Huit esprits curieux du passé doux à croire,
Dont le docte grillon savait la longue histoire,
Alors que frère et sœurs, me prêtant leurs genoux,
Disaient : « Viens, Marceline, écouter avec nous. »

Tandis que, poursuivant la tâche commencée,
L'aiguille s'envolait régulière et pressée,
Soumise au raconteur, j'écoutais tout le soir
Ce qu'à travers son siècle un grillon a pu voir.

J'écoutais, moi, plus frêle et partant plus aimée ;
Toute prise aux rayons de la lampe allumée,
Je veillais tard, ô joie ! et le crieur de nuit
Sonnait, sans m'effrayer, pour les morts à minuit.

J'irai, si Dieu le veut, si mon étoile brille
Et trace encor mon nom dans la Scarpe d'argent,
Enfant déshérité d'une sainte famille,
J'irai suspendre au seuil mon voyage indigent.

Ma force, c'est l'amour ; mes enfants sont mes ailes ;
Ils me rapporteront à mes premières fleurs.
Les fleurs ne vivent plus, mais je vis après elles,
Et mon cœur sait la place où je leur dois des pleurs.

Peuple encor selon Dieu ! si ta chanteuse errante
S'éteint loin des sentiers qui ramènent vers toi,
Que ton nom parle au moins sur ma cendre vibrante,
Afin que l'étranger s'incline devant moi.

ENVOI

Distraite de souffrir pour saluer votre âme,
Voilà mon âme : elle est où vous souffrez, Madame !



DORS !

L'ORAGE de tes jours a passé sur ma vie,
J'ai plié sous ton sort, j'ai pleuré de tes pleurs.
Où ton âme a monté mon âme l'a suivie,
Pour aider tes chagrins, j'en ai fait mes douleurs.

Mais que peut l'amitié ? l'amour prend toute une âme !
Je n'ai rien obtenu, rien changé, rien guéri :
L'onde ne verdit plus ce qu'a séché la flamme,
Et le cœur poignardé reste froid et meurtri.

Moi, je ne suis pas morte : allons ! moi, j'aime encore ;
J'écarte devant toi les ombres du chemin.
Comme un pâle reflet descendu de l'aurore,
Moi, j'éclaire tes yeux ; moi, j'échauffe ta main.

Le malade assoupi ne sent pas de la brise
L'haleine ravivante éteindre ses sueurs ;
Mais un songe a fléchi la fièvre qui le brise :
Dors ! ma vie est le songe où Dieu met ses lueurs.

Comme un ange accablé qui n'étend plus ses ailes,
Enferme ses rayons dans sa blanche beauté,
Cache ton auréole aux vives étincelles :
Moi je suis l'humble lampe émue à ton côté.



LE MAUVAIS JOUR

N'ENTEND-ELLE jamais une voix me défendre,
Un conseil attendri rappeler son devoir,
Une larme furtive, un feu sous cette cendre,
Un reproche d'en haut lui crier : « Va la voir ! »

Moi, je n'y peux courir : sa clameur m'a noircie,
Mon nom percé d'outrage a rempli sa maison.
Contre elle-même, hélas ! qui l'a donc endurcie ?
Injuste, à qui m'accuse elle n'a pas dit : « Non ! »

Que s'est-il donc passé ? Quelle bise inconnue
A glacé cette fleur attachée à mes jours ?
Elle était la moins pauvre et n'est pas revenue :
Qui dit aimer le plus n'aime donc pas toujours ?

Elle a mis bien des pleurs dans ma reconnaissance.
Ne lui direz-vous pas la vérité, Seigneur ?
N'entendra-t-elle plus mon passé d'innocence
Comme un oiseau sans fiel plaider avec son cœur ?

Seigneur ! j'ai des enfants ; Seigneur ! j'ose être mère ;
Seigneur ! qui n'a cherché votre amour dans l'amour ?
Sauvez à mes enfants cette blessure amère,
Ce long étonnement, ce poids d'un mauvais jour !



MOI, JE LE SAIS

A MADEMOISELLE LOUISE CROMBACH

Vous le saurez ! la vie a des abîmes
Cachés au loin sous d'innombrables fleurs ;
Les rossignols qui chantent à leurs cimes,
Où chantent-ils dans la saison des pleurs ?
Vous le saurez ! la vie a des abîmes
Cachés au loin sous d'innombrables fleurs.

Oui, la jeunesse est le pays des larmes.
Moi, je le sais : j'en viens, je pleure encor,
Le front vibrant de ses feux, de ses charmes,
Le cœur brisé de son dernier accord !
Oui, la jeunesse est le pays des larmes.
Moi je le sais : j'en viens, je pleure encor !

Lorsqu'on finit d'être jeune, on s'arrête :
A tant de jours on veut reprendre un jour ;
Ils sont partis, et l'on penche sa tête.
D'un tel voyage à quand donc le retour ?
Lorsqu'on finit d'être jeune, on s'arrête :
A tant de jours on veut reprendre un jour.

Souffrant tout bas de ses mille blessures,
On croit mourir : on plie, on ne meurt pas !
De tous serpents Dieu guérit les morsures,
Et le dictame est semé sous nos pas.
Souffrant tout bas de ses mille blessures,
On croit mourir : on plie, on ne meurt pas !

Rappelez-vous ce chant d'une glaneuse
Qui s'arrêta pour serrer votre main ;
Et si du sort l'étoile lumineuse
Vous mûrit mieux les épis du chemin,
Rappelez-vous ce chant d'une glaneuse
Qui s'arrêta pour serrer votre main.



UN PRÉSAGE

J'AI vu dans l'air passer deux ailes blanches :
Est-ce pour moi que ce présage a lui ?
J'entends chanter tout un nid dans les branches :
Trop de bonheur me menace aujourd'hui !
Pour le braver je suis trop faible encore.
Arrêtez-vous, ambassadeurs des cieux !
L'épi fléchit, que trop de soleil dore :
Bonheur, bonheur, ne venez pas encore ;
Éclairez-moi, ne brûlez pas mes yeux !

Tournée au Nord une cage est si sombre !
Dieu l'ouvre-t-il aux plaintes de l'oiseau,
L'aile incertaine, avant de quitter l'ombre,
Hésite et plane au-dessus du réseau.
La liberté cause un brillant vertige,

L'anneau tombé gêne encor pour courir.
Survivra-t-on si ce n'est qu'un prestige ?
L'âme recule à l'aspect du prodige :
Fût-ce de joie, on a peur de mourir !

Mais ce bouquet apparu sur ma porte
Dit-il assez ce que j'entends tout bas ?
Dernier rayon d'une âme presque morte,
Premier amour, vous ne mourez donc pas ?
Ces fleurs toujours m'annonçaient sa présence,
C'était son nom quand il allait venir.
Comme on s'aimait dans ce temps d'innocence !
Comme un rameau rouvre toute l'absence !
Que de parfums sortent du souvenir !

Je ne sais pas d'où souffle l'espérance,
Mais je l'entends rire au fond de mes pleurs.
Dieu ! qu'elle est fraîche où brûlait la souffrance !
Que son haleine étanche de douleurs !
Passante ailée au coin du toit blottie,
Y rattachant ses fils longs et dorés,
Grâce à son vol, ma force est avertie :
Bonheur ! bonheur ! je ne suis pas sortie ;
J'attends le ciel ; c'est vous, bonheur : Entrez !



LA RONCE

I seek no sympathy,
Nor relief....

BYRON.

POUR me plaindre ou m'aimer je ne cherche personne ;
J'ai planté l'arbre amer dont la sève empoisonne.
Je savais, je devais savoir quel fruit affreux
Naît d'une ronce aride au piquant douloureux.
Je saigne. Je me tais. Je regarde sans larmes
Des yeux pour qui mes pleurs auraient de si doux charmes.
Dans le fond de mon cœur je renferme mon sort,
Et mon étonnement, et mes cris, et ma mort.
Oui ! je veux bien mourir d'une flèche honteuse,
Mais sauvez-moi, mon Dieu ! de la pitié menteuse.
Oh ! la pitié qui ment ! Oh ! les perfides bras
Valent moins qu'une tombe à l'abri des ingrats.



PRISON ET PRINTEMPS

AU SPIELBERG

LES flots
Plus mollement portent les matelots.
J'entends sur moi passer les hirondelles.
Vers vous
Pour m'envoler, climats lointains et doux,
Oh ! que mon cœur n'a-t-il reçu comme elles,
Des ailes !

Toujours,
Pour retourner où couvent les beaux jours,
Heureux oiseaux, Dieu vous montre une étoile.
Aux cieux,
Ma jeune étoile aussi brille à mes yeux ;
Mais j'ai rompu comme une faible toile
Ma voile !

Aux fleurs

Pleines d'encens et d'humides couleurs,
Allez puiser le miel de la prairie,

Oiseaux !

Plus près alors affrontez mes réseaux,
Et rapportez à ma lèvre ravie

La vie !

Dans l'air

Si vous trouvez la pitié, doux éclair !
Entraînez-la vers la prison qui pleure.

Par fois

Jusqu'au martyr elle a glissé sa voix.
Oh ! que sa voix l'enivre avant qu'il meure ;

C'est l'heure !

Allez !

Souffles de Dieu, vos destins sont ailés,
Vos chemins bleus n'ont ni clés ni barrière.

Mais quoi !

Dans ce désert qui cause votre effroi,
Ne croyez pas mon âme prisonnière,

Entière !

Souvent

Mon âme est libre, et sur le front du vent
Quelque âme au loin l'attire et la rappelle.

Bourreaux,

Sur cette flamme étendez vos barreaux :
Que pouvez-vous sur la pauvre immortelle ?

Meurt-elle ?



L'ÉGLISE D'ARONA

ITALIE

ON est moins seul au fond d'une église déserte :
De son père inquiet c'est la porte entr'ouverte,
Lui qui bénit l'enfant même après son départ,
Lui qui ne dit jamais : « N'entrez plus, c'est trop tard ! »

Moi, j'ai tardé, Seigneur, j'ai fui votre colère.
Comme l'enfant qui tremble à la voix de son père
Se dérobe au jardin tout pâle, tout en pleurs,
Retient son souffle et met sa tête dans les fleurs,
J'ai tardé ! Retenant le souffle de ma plainte,
J'ai levé mes deux mains entre vous et ma crainte,
J'ai fait la morte, et puis, en fermant bien les yeux,
Me croyant invisible aux lumières des cieux,

Triste comme à Ténèbre au milieu de mon âme,
Je fuyais. Mais, Seigneur ! votre incessante flamme
Perçait de mes détours les fragiles remparts,
Et dans mon cœur fermé rentrait de toutes parts.

C'est là que j'ai senti, de sa fuite lassée,
Se retourner vers vous mon âme délaissée ;
Et me voilà pareille à ce volage enfant
Dépouillé par la ville, et qui n'a bien souvent
Que ses débiles mains pour voiler son visage
Quand il dit à son père : Oh ! « que n'ai-je été sage ! »



JEUNE FILLE

A MADemoiselle ZoÉ DESSAIX

Pour que tu sois de Dieu l'aimée,
La plante toujours parfumée,
Et colombe au vol triomphant
Nommée,
Garde la foi qui te défend,
Enfant !

Fleur entre le ciel et la terre,
Que ton doux règne solitaire
Ne soit troublé d'aucun tourment
Austère !
Que tes beaux jours soient un moment
Charmant !

Que ton sourire écoute l'heure!
N'apprends jamais celle où l'on pleure !
Et quand l'astre apaisé du soir
T'effleure,
Que ton Dieu t'y laisse entrevoir
L'espoir !



UN ARC DE TRIOMPHE

Tout ce qu'ont dit les hirondelles
Sur ce colossal bâtiment,
C'est que c'était à cause d'elles
Qu'on élevait un monument.

Leur nid s'y pose si tranquille,
Si près des grands chemins du jour,
Qu'elles ont pris ce champ d'asile
Pour causer d'affaire, ou d'amour.

En hâte, à la géante porte,
Parmi tous ces morts triomphants,
Sans façon l'hirondelle apporte
Un grain de chanvre à ses enfants.

Dans le casque de la Victoire
L'une, heureuse, a couvé ses œufs,
Qui, tout ignorants de l'histoire,
Éclosent fiers comme chez eux.

Voulez-vous lire au fond des gloires,
Dont le marbre est tout recouvert ?
Mille doux cris à têtes noires
Sortent du grand livre entr'ouvert.

La plus mince qui rentre en France
Dit aux oiseaux de l'étranger :
« Venez voir notre nid immense ;
Nous avons de quoi vous loger. »

Car dans leurs plaines de nuages
Les canons ne s'entendent pas
Plus que si les hommes bien sages
Riaient et s'entr'aimaient en bas.

La guerre est un cri de cigale
Pour l'oiseau qui monte chez Dieu ;
Et le héros que rien n'égale
N'est vu qu'à peine en si haut lieu.

Voilà pourquoi les hirondelles,
A l'aise dans ce bâtiment,
Disent que c'est à cause d'elles
Que Dieu fit faire un monument.



LA PAROLE D'UN SOLDAT

LA vieille Rachel, filant à sa porte,
Demande au Seigneur son jeune soleil,
Son dernier enfant que la guerre emporte,
Dont le cri de gloire emplit son sommeil.
Le rêve incessant d'un drapeau qui vole
Fait casser le lin dans ses doigts tremblants :
« Mon enfant, Seigneur, tient bien sa parole ;
Je sens un laurier sur mes cheveux blancs ! »

Paix ! voici l'écho de la grande armée,
Proclamant le nom d'un soldat vainqueur ;
Et la blonde enfant, du soldat aimée,
Qui vient vers Rachel en tenant son cœur :
« Écoutez, Rachel, ce grand bruit qui vole,
Lisez-le avec moi de vos yeux tremblants :
Que votre Gilbert tient bien sa parole !
Il met un laurier sur vos cheveux blancs ! »

Au milieu des cris d'un champ de bataille,
Gilbert, ce jour-là, sauvait son drapeau,
Et, vainqueur couché sur un peu de paille,
Disait en mourant : « Que mon sort est beau !
Car mon nom, pareil à l'aigle qui vole,
S'abat glorieux sur deux cœurs tremblants.
Ma mère, aimez-moi, j'ai tenu parole :
J'ai mis un laurier sur vos cheveux blancs ! »



LE ROSSIGNOL ET LA RÉCLUSE

L'AIR manque à ma voix solitaire,
Je m'incline sous mon réseau ;
Il faut des ailes à l'oiseau
Pour le consoler de la terre.

Le rossignol, dans l'arbre en fleurs,
Me fait rêveuse et non savante ;
Mais cette musique vivante
Arrête quelquefois mes pleurs.

Lui seul m'avait dit : « C'est l'aurore ;
Éveille-toi ; le monde est beau ! »
Lui seul, dans ma nuit sans flambeau,
Dit : « Pauvre enfant ! dormez encore ! »

Non, rossignol, je ne dors pas,
Car vos chants sont dans mon oreille ;
Et si l'on croit que je sommeille
C'est que je vous répons tout bas :

Allez dire à ma douce mère
Qu'elle me reprenne aujourd'hui
Sous peine de tristesse amère :
Sinon, Dieu prendra tout pour lui !



LE SALUT AUX MORTS

J'AURAI toujours une prière
Pour le petit cercueil passant,
Une larme pour l'humble bière
Qui dit : « Ton frère est là gisant ! »
Et si je n'ai croix ni couronne,
Ni fleur, ni plus rien qui se donne,
J'aurai, sous peine d'un remords,
Le salut, doux peut-être au mort !

Mort béni, la foule oppressive
Ne troublera plus ton sommeil !
Laisse-moi donc suivre pensive
Ton char qui se traîne au soleil.
Au fond du long rêve immobile,
Peut-être de ma voix débile
Le salut pieux descendra,
Et ta cendre tressaillera !

Peut-être qu'à mon insomnie,
Ton âme suspendue un soir,
De sa pénitence finie
Viendra respirer et s'asseoir ;
Puis, ouvrant doucement la porte
Du séjour où Dieu la remporte,
Elle me dira : « Ne crains rien :
Les cieus sont grands ; les morts sont bien ! »

J'ai déjà tant d'âmes aimées
Sous ce lugubre vêtement !
Tant de guirlandes parfumées
Qui pendent au froid monument !
Par le souffle mortel atteintes,
Tant de jeunes bouches éteintes,
D'où mon nom sortait plein d'amour,
Et qui m'appelleront un jour !



UNE AME

DE JEAN PAUL RICHTER

D'UNE pauvre âme en cheveux blancs
Qui s'épure ensemble et s'altère,
Pourquoi venez-vous, ô mon frère !
Épier les rayons tremblants
D'une pauvre âme en cheveux blancs ?

Tant de jours ont chassé le jour
Où la vôtre s'en est allée,
Laisant sa jeune sœur voilée
Se dévouer seule à l'Amour :
Tant de jours ont chassé ce jour !

N'est-ce pas apprendre bien tôt
Que l'Amour n'est pas de la terre ?
Un jour, la tendre solitaire

Devina qu'il était plus haut :
N'est-ce pas l'apprendre bien tôt ?

Il est plus haut ! Vous y viendrez,
Puisqu'enfin vous m'avez cherchée ;
Et moi, pour m'être ainsi cachée,
Belle un jour vous me reverrez.
Plus tard, bien tard, vous y viendrez !

Mais fuyez ce sentier de feu
Couvert d'une si triste cendre ;
Nous ne pouvons plus redescendre.
Le temps vole : attendez un peu !
Mais fuyez ce sentier de feu.

Si l'ange de la charité
S'émeut à ma double prière,
Vous monterez à sa lumière
En quittant ce monde agité :
Tout s'unit dans la charité !

Moi, sans frayeur ; vous... toi, sans fiel !
Dieu sera dans notre présence,
Comme à ce beau temps d'innocence
Où nos regards étaient le ciel,
Moi, sans frayeur ; vous... toi, sans fiel !



LES AMITIÉS DE LA JEUNESSE

A PAULINE DUCHAMBGE

DES nœuds dont sa vie est liée
Soulevant un moment le poids,
Et d'un long orage essuyée,
Mon âme se cherche une voix.

Comme sur le bord de sa cage
L'oiseau contraint de s'arrêter,
Sur ma bouche, ainsi qu'au jeune âge,
L'âme est assise et veut chanter.

Mon jeune âge a fait deux amies,
Dont l'une est partie avant moi,
Parfum de mes fleurs endormies ;
L'autre fleur vivante, c'est toi !

Celle qui dort, je l'ai révée
Son bras enlacé dans le mien,
Tandis que toi, ma retrouvée,
Tu la retenais sous le tien.

Nous allions, comme trois colombes,
Effleurant à peine le blé;
Et vers le doux sentier des tombes
Le triple essor s'est envolé.

Pour panser un peu nos blessures,
Nous nous abattions dans les fleurs;
Et ses angéliques censures
Ne s'aigrissaient pas de nos pleurs.

Son ombre qui battait des ailes,
Charmante, nous disait tout bas :
« Allons voir des choses nouvelles ;
Allons vers Dieu, qui ne meurt pas ! »

Elle marchait, pâle et contente,
Sans sourire, mais sans pleurer ;
Son âme, couchée à l'attente,
Avait fini de soupirer.

Des ombres lui criaient : « Madame,
Pour nous répondre arrêtez-vous !
Vous qui prenez âme par âme,
Où vous allez emmenez-nous !

« Car nous sommes bien accablées
D'attendre où l'on attend toujours :
Hélas ! nous serions moins troublées
D'entrer où finissent les jours ! »

Alors ses pitiés envahies
Dans son cœur semblaient se presser,
Devant ces âmes éblouies
Qui se heurtaient pour l'embrasser.

Nous entrâmes dans une église,
Pour nous reposer à genoux ;
La Vierge seule était assise,
Posant son doux regard sur nous.

Notre corps ne faisait plus d'ombre
Comme dans ce triste univers,
Et notre âme n'était plus sombre :
Le soleil passait à travers !

Voilà comment je l'ai rêvée,
Son bras enlacé dans le mien,
Tandis que toi, ma retrouvée,
Tu la retenais sous le tien.



VEILLÉE

QUAND ma lampe est éteinte, et que pas une étoile
Ne scintille en hiver aux vitres des maisons,
Quand plus rien ne s'allume aux sombres horizons,
Et que la lune marche à travers un long voile,
O Vierge ! ô ma lumière ! en regardant les cieus,
Mon cœur qui croit en vous voit rayonner vos yeux.

Non ! tout n'est pas malheur sur la terre flottante :
Agité sans repos par la mer inconstante,
Cet immense vaisseau, prêt à sombrer le soir,
Se relève à l'aurore élané vers l'espoir.
Chaque âme y trouve un mât pour y poser son aile,
Avant de regagner sa patrie éternelle.

Et tous les passagers, l'un à l'autre inconnus,
Se regardent, disant : « D'où sommes-nous venus ? »
Ils ne répondent pas. Pourtant, sous leur paupière,
Tous portent le rayon de divine lumière ;
Et tous ces hauts penses m'éblouissent... j'ai peur ;
Mais je me dis encor : « Non, tout n'est pas malheur ! »



FILEUSE

C'EST l'oiseau qui passe,
Pleurant dans l'espace;
Et ce chant d'oiseau
Suspend mon fuseau :

« Nous ne voyons pas la colombe
Livrer ses petits au vautour;
Si du nid le plus faible tombe,
Elle se lamente à l'entour;
Jamais vers sa tendre couvée
Elle n'a guidé le chasseur;
Jamais elle ne s'est privée
De ses tourments pleins de douceur ! »

C'est l'oiseau qui passe,
Pleurant dans l'espace;

Et ce chant d'oiseau
Suspend mon fuseau :

« Nous ne voyons pas l'hirondelle
Percer le cœur de son enfant ;
Tant qu'elle le tient sous son aile,
Sa mère l'aime et le défend ;
Si quelque beau nuage emporte
L'enfant épris d'un autre amour,
Ce n'est que quand la mère est morte
Qu'elle n'attend plus son retour ! »

C'est l'oiseau qui passe,
Pleurant dans l'espace ;
Et ce chant d'oiseau
Suspend mon fuseau !



POINT D'ADIEU

JEUNESSE, adieu ! car j'ai beau faire,
J'ai beau t'étreindre et te presser,
J'ai beau gémir et t'embrasser,
Nous fuyons en pays contraire.

Ton souffle tiède est si charmant !
On est si beau sous ta couronne !
Tiens ! ce baiser que je te donne,
Laisse-le durer un moment.

Ce long baiser, douce chérie,
Si c'est notre adieu sans retour,
Ne le romps pas jusqu'au détour
De cette haie encor fleurie !

Si j'ai mal porté tes couleurs,
Ce n'est pas ma faute, ô Jeunesse !
Le vent glacé de la tristesse
Hâte bien la chute des fleurs !



PLUS DE CHANTS

A MADAME DE SIMONIS

ENFANT d'un nid loin du soleil éclos,
Tombée un jour du faite des collines,
Ouvrant à Dieu mes ailes orphelines,
Poussée aux vents sur la terre ou les flots,
Mon cœur chantait, mais avec des sanglots.

Pour louer Dieu, dès que je pus chanter,
Que m'importait ma frêle voix de femme ?
Tout le concert se tenait dans mon âme.
Que l'on passât sans daigner m'écouter,
Je louais Dieu ! qui pouvait m'arrêter ?

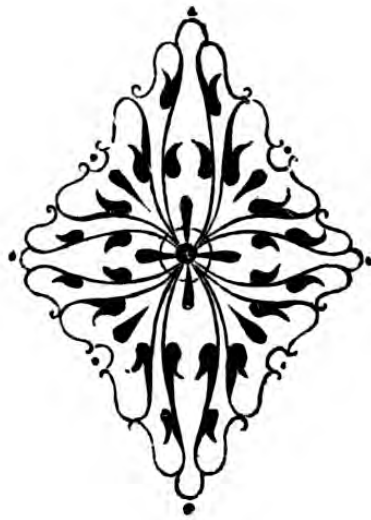
Le front vibrant d'étranges et doux sons,
Toute ravie et jeune en solitude,
Trouvant le monde assez beau sans l'étude,
Je souriais, rebelle à ses leçons,
Le cœur gonflé d'inédites chansons.

J'étais l'oiseau dans les branches caché,
S'émerveillant tout seul, sans qu'il se doute
Que le faneur fatigué qui l'écoute,
Dont le sommeil à l'ombre est empêché,
S'en va plus loin tout morose et fâché.

Convive sobre et suspendue aux fleurs,
J'ai pris longtemps mon sort pour une fête;
Mais l'ouragan a sifflé sur ma tête,
Les grands échos m'ont crié leurs douleurs,
Et je les chante affaiblis de mes pleurs.

La solitude est encor de mon goût,
Je crois toujours à l'Auteur de mon être :
Mes beaux enfants me l'ont tant fait connaître !
Je monte à lui, je le cherche partout ;
Mais de chansons, plus une ! oh ! plus du tout !





ROMANCES





ROMANCES

LE PORTRAIT

RIAINT portrait, tourment de mon désir,
Muet Amour, si loin de ton modèle !
Ombre imparfaite du plaisir,
Tu seras pourtant plus fidèle.

De ta gaité je me plains aujourd'hui ;
Mais si jamais il cesse de m'entendre,
A toi je me plaindrai de lui,
Et tu me paraîtras plus tendre.

Si tu n'as pas, pour aller à mon cœur,
Son œil brûlant et son parler de flamme,
Par un accent doux et trompeur
Tu n'égareras pas mon âme.

Sans trouble, à toi je livre mon secret.
S'il était là, je fuirais vite, vite.
Je suis seule... Ah! riant portrait,
Que n'es-tu celui que j'évite!



LE RÉVEIL*

SUR ce lit de roseaux puis-je dormir encore ?
Je sens l'air embaumé courir autour de toi ;
Ta bouche est une fleur dont le parfum dévore :
Approche, ô mon trésor, et ne brûle que moi.
Éveille, éveille-toi !

Mais ce souffle d'amour, ce baiser que j'envie,
Sur tes lèvres encor je n'ose le ravir ;
Accordé par ton cœur, il doublera ma vie.
Ton sommeil se prolonge, et tu me fais mourir :
Je n'ose le ravir.

* Cette romance rappelle le ciel brûlant des Antilles, où le poète fit tout enfant un voyage. — On dirait une imitation, une réminiscence lointaine de quelque naïve chanson créole.

Viens, sous les bananiers nous trouverons l'ombrage.
Les oiseaux vont chanter en voyant notre amour.
Le soleil est jaloux, il est sous un nuage,
Et c'est dans tes yeux seuls que je cherche le jour :
Viens éclairer l'Amour.

Non, non, tu ne dors plus, tu partages ma flamme ;
Tes baisers sont le miel qui nous donnent les fleurs.
Ton cœur a soupiré, viens-tu chercher mon âme ?
Elle erre sur ma bouche et veut sécher tes pleurs.
Cache-moi sous des fleurs.



LE SOUVENIR

O délire d'une heure auprès de lui passée,
Reste dans ma pensée!
Par toi tout le bonheur que m'offre l'avenir
Est dans mon souvenir.

Je ne m'expose plus à le voir, à l'entendre,
Je n'ose plus l'attendre,
Et si je puis encor supporter l'avenir,
C'est par le souvenir.

Le temps ne viendra pas pour guérir ma souffrance,
Je n'ai plus d'espérance ;
Mais je ne voudrais pas, pour tout mon avenir,
Perdre le souvenir !



LA FLEUR RENVOYÉE

ADIEU, douce pensée,
Image du plaisir !
Mon âme est trop blessée,
Tu ne peux la guérir.
L'espérance légère
De mon bonheur
Fut douce et passagère,
Comme ta fleur.

Rien ne me fait envie,
Je ne veux plus te voir.
Je n'aime plus la vie,
Qu'ai-je besoin d'espoir ?

En ce moment d'alarme
Pourquoi t'offrir ?
Il ne faut qu'une larme
Pour te flétrir.

Par toi, ce que j'adore
Avait surpris mon cœur ;
Par toi, veut-il encore
Égarer ma candeur ?
Son ivresse est passée ;
Mais, en retour,
Qu'est-ce qu'une pensée
Pour tant d'amour ?



LE PREMIER AMOUR

Vous souvient-il de cette jeune amie,
Au regard tendre, au maintien sage et doux ?
A peine, hélas ! au printemps de sa vie,
Son cœur sentit qu'il était fait pour vous.

Point de serment, point de vaine promesse :
Si jeune encore, on ne les connaît pas ;
Son âme pure aimait avec ivresse
Et se livrait sans honte et sans combats.

Elle a perdu son idole chérie :
Bonheur si doux a duré moins qu'un jour !
Elle n'est plus au printemps de sa vie,
Elle est encore à son premier amour.



LE RENDEZ-VOUS

IL m'attend ! je ne sais quelle mélancolie
Au trouble de l'amour se mêle en cet instant ;
Mon cœur s'est arrêté sous ma main affaiblie ;
L'heure sonne au hameau ; je l'écoute... et pourtant
Il m'attend !

Il m'attend ! d'où vient donc que dans ma chevelure
Je ne puis enlacer les fleurs qu'il aime tant ?
J'ai commencé deux fois sans finir ma parure,
Je n'ai pas regardé le miroir... et pourtant
Il m'attend !

Il m'attend ! le bonheur recèle-t-il des larmes ?
Que faut-il inventer pour le rendre content ?
Mes bouquets, mes aveux, ont-ils perdu leurs charmes ?
Il est triste, il soupire, il se tait... et pourtant
Il m'attend !

Il m'attend ! au retour serai-je plus heureuse ?
Quelle crainte s'élève en mon sein palpitant ?
Ah ! dût-il me trouver moins tendre que peureuse,
Ah ! dussé-je en pleurer, viens, ma mère... et pourtant
Il m'attend !



LE SOIR

SEULE avec toi dans ce bocage sombre ?
Qu'y ferions-nous ? à peine on peut s'y voir.
Nous sommes bien ! Peux-tu désirer l'ombre ?
Pour se perdre des yeux c'est bien assez du soir !
Auprès de toi j'adore la lumière,
Et quand tes doux regards ne brillent plus sur moi,
Dès que la nuit a voilé ta chaumière,
Je me retrouve, en fermant ma paupière,
Seule avec toi.

Sûr d'être aimé, quel vœu te trouble encore ?
Si près du mien, que désire ton cœur ?
Sans me parler ta tristesse m'implore :
Ce qu'on voit dans tes yeux n'est donc pas le bonheur ?

Quel vague objet tourmente ton envie?
N'as-tu pas mon serment dans ton sein renfermé?
Qui te rendra ta douce paix ravie?
Dis! quel bonheur peut manquer à ta vie,
Sûr d'être aimé?

Ne parle pas! je ne veux pas entendre :
Je crains tes yeux, ton silence, ta voix.
N'augmente pas une frayeur si tendre;
Hélas! je ne sais plus m'enfuir comme autrefois,
Je sens mon âme à la tienne attachée,
J'entends battre ton cœur qui m'appelle tout bas :
Heureuse, triste, et sur ton sein penchée,
Ah! si tu veux m'y retenir cachée,
Ne parle pas!



LE PARDON*

JE me meurs, je succombe au destin qui m'accable.
De ce dernier moment veux-tu charmer l'horreur ?
Viens encore une fois presser ta main coupable
Sur mon cœur.

Quand il aura cessé de brûler et d'attendre,
Tu ne sentiras pas de remords superflus ;
Mais tu diras : « Ce cœur, qui pour moi fut si tendre,
N'aime plus. »

* Cette *Élégie* qui se trouve dans l'édition Louis (1819) et dans l'édition Grandin (1822), n'a pas été reproduite dans les éditions postérieures des œuvres du poète : pourquoi ?

Vois l'Amour qui s'enfuit de mon âme blessée,
Contemple ton ouvrage et ne sens nul effroi :
La mort est dans mon sein, pourtant je suis glacée
Moins que toi.

Prends ce cœur, prends ton bien ! L'amante qui t'adore
N'eut jamais à t'offrir, hélas ! un autre don ;
Mais en le déchirant, tu peux y lire encore
Ton pardon.



UN MOMENT

UN moment suffira pour payer une année ;
Le regret plus longtemps ne peut nourrir mon sort.
Quoi ! l'Amour n'a-t-il pas une heure fortunée
Pour celle dont, peut-être, il avance la mort ?
Une heure, une heure, Amour ! une heure sans alarmes,
Avec lui, loin du monde ! après ce long tourment,
Laisse encor se mêler nos regards et nos larmes ;
Et si c'est trop d'une heure... un moment ! un moment !

Vois-tu ces fleurs, Amour ? c'est lui qui les envoie,
Brûlantes de son souffle, humides de ses pleurs ;
Sèche-les sur mon sein par un rayon de joie,
Et que je vive assez pour lui rendre ses fleurs !

Une heure, une heure, Amour! une heure sans alarmes,
Avec lui, loin du monde! après ce long tourment,
Laisse encor se mêler nos regards et nos larmes;
Et si c'est trop d'une heure... un moment! un moment!

Rends-moi le son chéri de cette voix fidèle :
Il m'aime, il souffre, il meurt, et tu peux le guérir!
Que je sente sa main, que je dise : « C'est elle! »
Qu'il me dise : « Je meurs! » Alors, fais-moi mourir.
Une heure, une heure, Amour! une heure sans alarmes,
Avec lui, loin du monde! après ce long tourment,
Laisse encor se mêler nos regards et nos larmes;
Et si c'est trop d'une heure... un moment! un moment!



LA RECONNAISSANCE

HÉLAS! que je dois à vos soins!
Vous m'apprenez qu'il est perfide,
Qu'il trompa mon amour timide :
C'est vous qui le jurez du moins...
Hélas! que je dois à vos soins!

Pressez votre main sur mon cœur
Et jouissez de votre ouvrage.
Le malheur me rend le courage;
Mais pour juger de sa rigueur,
Pressez votre main sur mon cœur!

Adieu donc ma félicité!
Adieu sa présence et ma vie!
Oh! que vous m'avez bien servie
En me disant la vérité!
Adieu donc ma félicité!

Vous avez voulu me guérir,
Cruelle!... Ah! pardon! je m'égare.
Non, non, vous n'êtes point barbare;
Je le crois, dussé-je mourir...
Vous avez voulu me guérir!



S'IL L'AVAIT SU

S'IL avait su quelle âme il a blessée,
Larmes du cœur, s'il avait pu vous voir,
Ah! si ce cœur, trop plein de sa pensée,
De l'exprimer eût gardé le pouvoir,
Changer ainsi n'eût pas été possible;
Fier de nourrir l'espoir qu'il a déçu,
A tant d'amour il eût été sensible,
S'il l'avait su.

S'il avait su tout ce qu'on peut attendre
D'une âme simple, ardente et sans détour,
Il eût voulu la mienne pour l'entendre;
Comme il l'inspire, il eût connu l'amour.

Mes yeux baissés recélaient cette flamme ;
Dans leur pudeur n'a-t-il rien aperçu ?
Un tel secret valait toute son âme,
S'il l'avait su.

Si j'avais su, moi-même, à quel empire
On s'abandonne en regardant ses yeux,
Sans le chercher comme l'air qu'on respire,
J'aurais porté mes jours sous d'autres cieux.
Il est trop tard pour renouer ma vie,
Ma vie était un doux espoir déçu.
Diras-tu pas, toi qui me l'as ravie :
« Si j'avais su ! »



JE NE SAIS PLUS, JE NE VEUX PLUS

JE ne sais plus d'où naissait ma colère ;
Il a parlé... ses torts sont disparus.
Ses yeux priaient, sa bouche voulait plaire :
Où fuyais-tu, ma timide colère ?
Je ne sais plus.

Je ne veux plus regarder ce que j'aime.
Dès qu'il sourit, tous mes pleurs sont perdus.
En vain, par force ou par douceur suprême,
L'Amour et lui veulent encor que j'aime ;
Je ne veux plus.

Je ne sais plus le fuir en son absence ;
Tous mes serments alors sont superflus.
Sans me trahir, j'ai bravé sa présence ;
Mais sans mourir supporter son absence,
Je ne sais plus !



SON RETOUR

HÉLAS ! je devrais le haïr !
Il m'a rendu le mal de l'âme,
Ce mal plein de pleurs et de flamme,
Si triste, si lent à guérir !
Hélas ! je devrais le haïr.

Il m'a rapporté ce tourment
Qu'avait assoupi son absence :
Dans le charme de sa présence,
Dans mon nom, qu'il dit tristement,
Il m'a rapporté ce tourment.

Dans le baiser pur du retour
Lorsque son âme m'a cherchée,
La mienne en vain s'était cachée :
La mienne a reconnu l'Amour
Sous le baiser pur du retour.

Il dit qu'il ne s'en ira plus :
Quelle frayeur dans cette joie !
Vous voulez que je le revoie,
Mon Dieu ! nous sommes donc perdus :
Il dit qu'il ne s'en ira plus !



LA PIQUE

DE ses fuseaux légèrement blessée,
D'où vient qu'Isaure a regardé vers toi ?
J'allais courir à ses cris empressée,
J'allais courir... mais tu cours mieux que moi.

Pourquoi tes yeux, pleins d'une pitié tendre,
Sont-ils restés si longtemps sur les siens ?
D'où vient qu'Isaure a paru les entendre ?
Qu'ils me font mal sur d'autres que les miens !

Que je fus triste en la voyant sourire !
Que je tremblai quand tu soutins ses pas !
Tu la plaignais... Que n'ai-je osé te dire :
« C'est moi qui souffre, et tu ne le vois pas ! »

Tu pris sa main, tu cherchas sa blessure,
Pour la guérir, tu la couvris de fleurs ;
C'étaient mes fleurs ! elle est mieux, j'en suis sûre.
Pourquoi faut-il qu'il m'en coûte des pleurs ?



L'ESPOIR

JE voudrais aimer autrement,
Hélas ! je voudrais être heureuse !
Pour moi l'Amour est un tourment,
La tendresse m'est douloureuse.
Ah ! que je voudrais être heureuse !
Que je voudrais être autrement !

Vous dites que je changerai :
Comme vous je le crois possible,
Mon cœur ne sera plus sensible ;
Je l'espère, car je mourrai.
Oui ! si la mort peut l'impossible,
Vous dites vrai, je changerai !



LE DERNIER RENDEZ-VOUS

MON seul amour ! embrasse-moi.
Si la Mort me veut avant toi,
Je bénis Dieu ; tu m'as aimée !
Ce doux hymen eut peu d'instant.
Tu vois ! les fleurs n'ont qu'un printemps,
Et la rose meurt embaumée.
Mais quand, sous tes pieds renfermée,
Tu viendras me parler tout bas,
Crains-tu que je n'entende pas ?

Je t'entendrai, mon seul amour !
Triste dans mon dernier séjour,

Si le courage t'abandonne ;
Et la nuit, sans te commander,
J'irai doucement te gronder,
Puis te dire : « Dieu nous pardonne ! »
Et, d'une voix que le ciel donne,
Je te peindrai les cieux tout bas :
Crains-tu de ne m'entendre pas ?

J'irai seule, en quittant tes yeux,
T'attendre à la porte des cieux,
Et prier pour ta délivrance.
Oh ! dussé-je y rester longtemps,
Je veux y couler mes instants
A t'adoucir quelque souffrance ;
Puis, un jour, avec l'Espérance,
Je viendrai délier tes pas :
Crains-tu que je ne vienne pas ?

Je viendrai, car tu dois mourir
Sans être las de me chérir ;
Et comme deux ramiers fidèles
Séparés par de sombres jours,
Pour monter où l'on vit toujours
Nous entrelacerons nos ailes !
Là, les heures sont éternelles :
Quand Dieu nous l'a promis tout bas,
Crois-tu que je n'écoutais pas ?



JAMAIS ADIEU

NE t'en va pas, reste au rivage ;
L'Amour le veut, crois-en l'Amour.
La mort sépare tout un jour :
Tu fais comme elle ; ah ! quel courage !

Vivre et mourir au même lieu,
Dire : « Au revoir ! » jamais : « Adieu ! »

Quitter l'Amour pour l'opulence !
Que faire seul avec de l'or ?
Si tu reviens, vivrai-je encor ?
Entendras-tu dans mon silence ?

Vivre et mourir au même lieu,
Dire : « Au revoir ! » jamais : « Adieu ! »

Leur diras-tu : « Je suis fidèle ! »
Ils répondront : « Cris superflus,
Elle repose, et n'entend plus.
Le ciel du moins eut pitié d'elle ! »

Vivre et mourir au même lieu,
Dire : « Au revoir ! » jamais : « Adieu ! »



NE FUIS PAS ENCORE

Tu crois, s'il fait sombre,
Qu'on ne te voit pas,
Non plus qu'une autre ombre,
Glissant sur tes pas ?
Mais l'air est sonore,
Et ton pied bondit...
Ne fuis pas encore :
Je n'ai pas tout dit !

A qui ce gant rose
Qui n'est pas le mien ?
Quel parfum t'arrose,
Qui n'est plus le tien ?

Tu ris, mais prends garde,
Ta lèvre pâlit...
Moi je te regarde :
Je n'ai pas tout dit !

Sur ton cœur cachées
Des fleurs vont mourir ;
Les as-tu cherchées
Pour me les offrir ?
Vois ! la lune éclaire
L'enclos interdit...
Paix à ta colère !
Je n'ai pas tout dit !

Sous la noble allée
Qui s'ouvre pour toi,
La pauvre voilée,
Ingrat ! c'était moi.
Sans cris, sans prière,
Sans voix qui maudit,
Je fuis la première.
Adieu ! j'ai tout dit !



TOI !

DE THOMAS MOORE

Du frais matin la brillante lumière,
L'ardent midi, l'adieu touchant du jour,
La nuit qui vient plus douce à ma paupière
Pâle et sans bruit rêver avec l'Amour,
Le temps jaloux qui trompe et qui dévore,
L'oiseau captif qui languit près de moi,
Tout ce qui passe, et qu'à peine je voi,
Me trouve seul... seul ! mais vivant encore
De toi !

Des arts aimés quand l'essaim m'environne,
L'ennui secret les corrompt et m'atteint.
En vain pour moi la fête se couronne :
La fête pleure et le rire s'éteint.

L'unique asile où tu me sois restée,
Le sanctuaire où partout je te voi,
Ah! c'est mon âme en secret visitée
Par toi!

La gloire un jour a distrait mon jeune âge ;
En te cherchant j'ai perdu son chemin.
Comme à l'aimant je vais à ton image ;
L'ombre est si belle où m'attire ta main !
Ainsi qu'aux flots les barques se balancent,
Mes ans légers ont glissé loin de moi ;
Mais à présent dans tout ce que je voi,
Mes yeux, mon cœur, mes vœux, mes pas s'élancent
Vers toi!

Je dis ton nom dans ma gaité rendue,
Je dis ton nom quand je rapprends les pleurs ;
Dans le désert la colombe perdue
Ne sait qu'un chant pour bercer ses douleurs.
Égide chère à ma vie embrasée,
Le monde en vain jette ses maux sur moi ;
Mon âme un jour sera calme ou brisée
Par toi!



OU VAS-TU ?

CESSE de m'apprendre
D'où vient la douleur ;
Pour le mieux comprendre
Change-t-on son cœur ?
J'ai le mal suprême
Sans bien l'exprimer ;
Tu sais pourquoi j'aime ;
Moi, je sais aimer !

Tu saisis, tu charmes
Dans l'art de parler ;
Mais moi j'ai les larmes
Que tu fais couler.

Lorsque ta parole
Enchante ce lieu,
La mienne s'envole
Soupirer vers Dieu.

Laisse passer l'âme
Qui monte toujours ;
Laisse à toute flamme,
Comme à l'eau, son cours.
Quand me vint l'envie
Du ciel avec toi,
J'allais à la vie...
Où vas-tu sans moi ?



LA FIDÈLE

SI j'étais la plus belle
Comme la plus fidèle,
Je le serais pour toi !
Si j'étais souveraine,
Le roi de cette reine,
Tu le serais par moi !

S'il te prenait l'envie
De demander ma vie
Pour te faire un beau jour,
Cette vie ignorée,
A l'Amour consacrée,
Tu l'aurais, mon amour !

Et si tu disais : « Donne
Beauté, vie et couronne,
Pour orner celle-là,
Cette seule que j'aime... »
A cet autre toi-même,
Je dirais : « Les voilà. »

Car s'il est doux de vivre
Pour s'attendre ou se suivre
Dans le même désir,
Pour une âme enflammée,
Vainement consumée,
Il est mieux de mourir.





MÉLANGES



MÉLANGES

LE BILLET D'UNE AMIE

O H ! qu'il ne fût, m'écrivait une amie,
Entre nous deux qu'un fleuve à traverser !
J'irais sans peur cette nuit t'embrasser,
Et doucement te surprendre endormie ;

« Je braverais le terrible élément ;
Et quelque flot, ému de mon courage,
Me pousserait jusques à ton rivage,
Où l'amitié serait mon seul aimant.

« De l'eau qui fuit dans cette nuit obscure
J'affronterais le roulement grondeur ;
Car de cette eau froide, limpide et pure,
L'embrassement rafraichirait mon cœur.

« Ce cœur blessé, qui ne bat plus qu'à peine,
Respirerait pour s'élaner vers toi.
Il est si doux de soulever sa chaîne,
Et de se dire : on la porte avec moi !

« Des flots amers et du bruit de la vie
J'irais sauver ou distraire mon sort
Et, je le sens, tenter un vain effort
Pour retourner à mes fers asservie.

« J'irais pleurer à ta porte, où ma voix
T'attirerait courageuse et timide ;
En saisissant ma main encore humide,
Tu me plaindrais : je t'ai plainte une fois !

« Quand tu partis, oui, j'ai plaint ton courage :
J'avais tout lu dans tes yeux qui parlaient.
De ta pudeur j'imitais le langage,
J'étais muette, et mes larmes coulaient.

« Tes vœux brisés, ta blessure profonde,
Tous tes ennuis répandus sur mes jours,
Ces maux affreux qui font haïr le monde,
En les fuyant, s'en souvient-on toujours ?

« Me rendrais-tu ma paix évanouie ?
Si, dans ton sein, gémissante aujourd'hui,
Je m'écriais : « Ma chère, il m'a trahie ! »
Répondrais-tu : « Pleure, et pardonne-lui ? »

Comme elle aimait ! quelle âme tendre et pure
M'a révélé ce douloureux transport !
Ah ! si l'Amour lui fut vraiment parjure,
Je hais l'Amour... Eh quoi ! l'aimais-je encor ?



LE PAPILLON MALADE

APOLOGUE

LAS des fleurs, épuisé de ses longues amours,
Un papillon dans sa vieillesse
(Il avait du printemps goûté les plus beaux jours)
Voyait d'un œil chagrin la tendre hardiesse
Des amants nouveau-nés, dont le rapide essor
Effleurait les boutons qu'humectait la rosée.

Soulevant un matin le débile ressort
De son aile à demi-brisée :
« Tout a changé, dit-il, tout se fane. Autrefois
L'univers n'avait point cet aspect qui m'afflige.

Oui, la nature se néglige ;
Aussi pour la chanter l'oiseau n'a plus de voix.
Les papillons passés avaient bien plus de charmes !
Toutes les fleurs tombaient sous nos brûlantes armes !
Touchés par le soleil, nos légers vêtements
 Semblaient brodés de diamants !
 Je ne vois plus rien sur la terre
 Qui ressemble à mon beau matin !
J'ai froid. Tout, jusqu'aux fleurs, prend une teinte austère,
Et je n'ai plus de goût aux restes du festin !
Ce gazon si charmant, ce duvet des prairies,
Où mon vol fatigué descendait vers le soir,
Où Chloé, qui n'est plus, vint chanter et s'asseoir,
N'offre plus qu'un vert pâle et des couleurs flétries !
L'air me soutient à peine à travers les brouillards
Qui voilent le soleil de mes longues journées ;
Mes heures, sans amour, se changent en années :
 Hélas ! que je plains les vieillards !

« Je voudrais, cependant, que mon expérience
 Servit à tous ces fils de l'air.
Sous des bosquets flétris j'ai puisé ma science,
J'ai défini la vie, enfants : c'est un éclair !
Frêles triomphateurs, vos ailes intrépides
S'arrêteront un jour avec étonnement :
Plus de larcins alors, plus de baisers avides ;
Les roses subiront un affreux changement.

« Je croyais comme vous qu'une flamme immortelle
Coulait dans les parfums créés pour me nourrir,
 Qu'une fleur était toujours belle,
 Et que rien ne devait mourir.
Mais le temps m'a parlé ; sa sévère éloquence
A détendu mon vol et glacé mes penchants :

Le coteau me fatigue et je me traîne aux champs ;
Enfin, je vois la mort où votre inconséquence
Poursuit la volupté. Je n'ai plus de désir,
Car on dit que l'amour est un bonheur coupable :
Hélas ! d'y succomber je ne suis plus capable,
Et je suis tout honteux d'avoir eu du plaisir. »

Près du sybarite invalide,
Un papillon naissait dans toute sa beauté :
Cette plainte l'étonne ; il rêve, il est tenté
De rentrer dans sa chrysalide.
« Quoi ! dit-il, ce ciel pur, ce soleil généreux,
Qui me transforme et qui me fait éclore,
Mon berceau transparent qu'il chauffe et qu'il colore,
Tous ces biens me rendront coupable et malheureux !
Mais un instinct si doux m'attire dans la vie !
Un souffle si puissant m'appelle autour des fleurs !
Là-bas, ces coteaux verts, ces brillantes couleurs
Font naître tant d'espoir, tant d'amour, tant d'envie !
Oh ! tais-toi, pauvre sage, ou pauvre ingrat, tais-toi !
Tu nous défends les fleurs encor penché sur elles.
Dors, si tu n'aimes plus ; mais les cieus sont à moi :
J'éclos pour m'envoler, et je risque mes ailes ! »



L'AMOUR

Vous demandez si l'Amour rend heureuse :
Il le promet, croyez-le, fût-ce un jour.
Ah! pour un jour d'existence amoureuse
Qui ne mourrait? la vie est dans l'Amour.

Si le sourire, éclair inattendu,
Brilla parfois au milieu de mes larmes,
C'était l'Amour! c'était lui, mais sans armes;
C'était le ciel qu'avec lui j'ai perdu.

Sans lui, le cœur est un foyer sans flamme.
Il brûle tout, ce doux empoisonneur.
J'ai dit bien vrai comme il déchire une âme :
Demandez-donc s'il donne le bonheur !

Vous le saurez : oui, quoi qu'il en puisse être,
De gré, de force, Amour sera le maître :
Et, dans sa fièvre alors lente à guérir,
Vous souffrirez, ou vous ferez souffrir.

Dès qu'on l'a vu, son absence est affreuse ;
Dès qu'il revient, on tremble nuit et jour ;
Souvent enfin la mort est dans l'Amour ;
Et cependant... oui, l'Amour rend heureuse !



L'ÉGLANTINE

EGLANTINE! humble fleur, comme moi solitaire,
Ne crains pas que sur toi j'ose étendre ma main.
Sans en être arrachée orne un moment la terre,
Et comme un doux rayon console mon chemin.

Quand les tièdes zéphirs s'endorment sous l'ombrage,
Quand le jour fatigué ferme ses yeux brûlants,
Quand l'ombre se répand et brunit le feuillage,
Par ton souffle, vers toi, guide mes pas tremblants.

Mais ton front, humecté par le froid crépuscule,
Se penche tristement pour éviter ses pleurs ;
Tes parfums sont enclos dans leur blanche cellule,
Et le soir a changé ta forme et tes couleurs.

Rose, console-toi ! Le jour qui va paraître,
Rouvrira ton calice à ses feux ranimé ;
Ta mourante auréole, il la fera renaître,
Et ton front reprendra son éclat embaumé.

Fleur au monde étrangère, ainsi que toi, dans l'ombre
Je me cache et je cède à l'abandon du jour ;
Mais un rayon d'espoir enchante ma nuit sombre :
Il vient de l'autre rive... et j'attends son retour.



LE ROSSIGNOL AVEUGLE

PAUVRE exilé de l'air ! sans ailes, sans lumière,
Oh ! comme on t'a fait malheureux !
Quelle ombre impénétrable inonde ta paupière !
Quel deuil est étendu sur tes chants douloureux !
Innocent Bélisaire ! une empreinte brûlante
Du jour sur ta prunelle a séché les couleurs,
Et ta mémoire y roule incessamment des pleurs,
Et tu ne sais pourquoi Dieu fit la nuit si lente !

Et Dieu nous verse encor la nuit égale au jour.
Non ! ta nuit sans rayons n'est pas son triste ouvrage.
Il ouvrit tout un ciel à ton vol plein d'amour,
Et ton vol mutilé l'outrage !



Par lui ton cœur éteint s'illumine d'espoir.
Un éclair qu'il allume à ton horizon noir
Te fait rêver de l'aube, ou des étoiles blanches,
Ou d'un reflet de l'eau qui glisse entre les branches
Des bois que tu ne peux plus voir !

Et tu chantes les bois, puisque tu vis encore.
Tu chantes : pour l'oiseau, respirer, c'est chanter.
Mais quoi ! pour moduler l'ennui qui te dévore,
Sous le voile vivant qui te cache l'aurore,
Combien d'autres accents te faut-il inventer !

Un cœur d'oiseau sait-il tant de notes plaintives ?
Ah ! quand la liberté soufflait dans tes chansons,
Qu'avec ravissement tes ailes incaptives
Dans l'azur sans barrière emportaient ses leçons !

Douce horloge du soir aux saules suspendue,
Ton timbre jetait l'heure aux pâtres dispersés ;
Mais le timbre égaré dans ta clarté perdue
Sonne toujours minuit sur tes chants oppressés.
Tes chants n'éveillent plus la pâle primevère
Qui meurt sans recevoir les baisers du soleil,
Ni le souci fermé sous le doigt du sommeil
Qui se rouvre baigné d'une rosée amère ;
Tu ne sais plus quel astre éclaire tes instants ;
Tu bois, sans les compter, tes heures de souffrance ;
Car la veille sans espérance
Ne sent pas la fuite du temps !

Tu ne vas plus verser ton hymne sur la rose,
Ni retremper ta voix dans le feu qui l'arrose.
Cette haleine d'encens, ce parfum tant aimé,
C'est l'amour qui fermente au fond d'un cœur fermé ;

Et ton cœur contre ta cage
Se jette avec désespoir;
Et l'on rit du vain courage
Qui heurte ton esclavage
Sur un barreau sanglant que tu ne peux mouvoir.

Du fond de ton sépulcre un cri lent et sonore
Dénonce tes malheurs autre part entendus;
Ton œil vide s'ouvre encore
Pour saluer une aurore
Que l'homme n'éteindra plus !

Ce jour que l'esclave envie
Du moins changera son sort,
Et je sais trop de la vie,
Pour médire de la mort !

Chante la liberté, prisonnier ! Dieu t'écoute.
Allons ! nous voici deux à chanter devant lui.
J'ai su dire ma joie, et je sais aujourd'hui
Ce qu'un son douloureux te coûte !

Chante pour tes bourreaux qui daignent te nourrir,
Qui t'ont ravi des cieus la flamme épanouie :
Tes cris font des accords, ton deuil les désennuie ;
Si ta douleur s'enferme, ils te feront mourir !

Chante donc ta douleur profonde,
Ton désert au milieu du monde,
Ton veuvage, ton abandon ;
Dis, dis quelle amertume affreuse
Rend la liberté douloureuse
Pour qui n'en sait plus que le nom !

Dis qu'il fait froid dans ta pensée,
Comme quand une voix glacée
Souffla sur le feu de mon cœur
Pour éteindre aussi la lumière
D'une espérance, — la première,
Que je prenais pour le bonheur!

Laisse ton hymne désolée,
Comme l'eau dans une vallée,
S'épancher sur tes sombres jours,
Et que l'espoir filtre toujours
Au fond de ta joie écoulée!



LE RETOUR DU MARIN

— « **P**ETITS enfants, vos jeunes yeux,
Entre l'eau qui gronde et les cieux,
Ont-ils vu blanchir une voile ?
Celle dont j'ai filé la toile,
Si mon rêve dit l'avenir,
Avant l'hiver doit revenir. »

— « Oui ! Tantôt sur la roche nue,
En regardant l'errante nue,
Nous avons vu là-bas, là-bas,
Rouler une voile sans mâts. »

— « Enfants des pauvres matelots,
Dont les pères sont sur les flots,

Votre voix peut percer l'orage :
Criez de tout votre courage !
Dans l'éclair aux sombres couleurs
Voit-on flotter nos trois couleurs ? »

— « Non ! Du haut de la roche nue,
Quand l'éclair déchire la nue,
Sur ce pont qui flotte vers nous
On ne voit qu'un homme à genoux. »

— « C'est lui ! Fidèle et courageux,
Au fond de mon rêve orageux,
Cette nuit je l'ai vu paraître :
Descendez pour le reconnaître !
Moi j'ai tant pleuré que mes yeux
Ne verront plus Jame qu'aux cieux ! »

— « Quoi ! la foudre en crevant la nue,
L'a jeté sur la roche nue ;
S'il n'a pas cessé de souffrir,
Descendons l'aider à mourir. »

Et les enfants des matelots
Retirèrent Jame des flots.
C'était Jame ! et la fiancée
Vint toucher, à sa main glacée,
Son doux lien, son anneau d'or ;
Car Jame le portait encor !

Qu'ils sont bien sous la roche nue,
A l'abri de l'errante nue,
Oublieux de leurs mauvais jours,
Morts... et mariés pour toujours !



LE RÊVE DU MOUSSE

DANS le port de Marseille
Un courageux enfant,
Comme une humide abeille,
Fut poussé par le vent.
Tombé de la tartane
Qui s'envole sans lui,
Il frappe à sa cabane
Dont l'humble phare a lui.
— « Qui m'éveille à telle heure ? »
Dit la vieille, qui pleure
Son mousse errant sur l'eau.
— « C'est moi ! moi, ma mère !... Oh !
Que le réveil est beau !

« L'air était froid, ma mère ;
Oh ! comme il était froid !
La brise était amère
Sur la flotte du roi ;
Mais au fond de mon âme,
Dans des flots de soleil,
Marseille aux yeux de flamme
Réchauffait mon sommeil ;
Lorsqu'une blanche fée,
De vos voiles coiffée,
M'appelle au fond de l'eau...
Mais, bonjour, ma mère ! Oh !
Que mon rêve était beau !

« Viens ! m'a dit votre image,
L'eau seule est entre nous ;
Trop vite ton jeune âge
A quitté mes genoux.
Viens ! que je berce encore
Tes rêves de printemps ;
Les flots en font éclore
Qui nous calment longtemps ! »
Et mon âme étonnée
Se réveille, entraînée
Par les baisers de l'eau...
Mais, bon jour, ma mère ! Oh !
Que mon rêve était beau !

« La flotte aux grandes ombres
En silence glissa ;
Avec ses ailes sombres
Mon vaisseau s'effaça.
Sous sa lampe pieuse,
Sans cesser de courir,

La lune curieuse
Me regardait mourir.
Je n'avais pas de plainte ;
Trois fois ma force éteinte
S'évanouit dans l'eau...
Mais, bon jour, ma mère ! Oh !
Que mon rêve était beau !

«C'en était fait du mousse,
Mère, sans votre voix ;
Sa clameur forte et douce
Me réveilla trois fois.
Sous les vagues profondes
En vain nageait la mort,
Vos doux bras sur les ondes
Me poussaient vers le port ;
Et votre âme en prière
Semait une lumière
Entre le ciel et l'eau...
C'est moi ! moi, ma mère ! Oh !
Que le réveil est beau ! »



LE MARINIER

JE crains Dieu, ma mère !
J'ai l'amour au cœur,
Point de haine amère,
Partant, point de peur ;
Mais à l'ange, ou femme
Que je viens de voir,
J'ai donné mon âme
Pour bien peu d'espoir !

C'est une rose en deuil, une fleur orpheline,
Que tenait par la main Marina sa cousine.
Elles venaient chercher passage à l'autre bord :
Dieu m'aimait ce jour-là, car j'étais seul au port !

L'autre enfant m'appelle,
Et dit : « Marinier !
Sais-tu la chapelle
Où l'on va prier ?
Cet ange, à la Vierge
Qui plaint son doux sort,
Va porter un cierge
Pour son père mort. »

Ma mère ! où je vous vois, c'est là qu'elle est venue,
Là, comme une lumière aux marins inconnue !
Là, j'ai cru que la Vierge entrait dans mon bateau,
Et que mon humble barque allait brûler dans l'eau !

Et la jeune sainte
Aux cheveux tressés
Tenait avec crainte
Ses longs yeux baissés.
Oh ! que je devienne
Capitaine ou roi,
Elle sera mienne
Et reine par moi !



LES DEUX JEUNES MARINIÈRES

MARINA.

VOIS-TU ! si j'avais ta beauté,
Cousine, et sa fleur jeune et tendre,
Je me garderais bien d'attendre,
Seule dans ma fidélité.
Pour un marin qui trace l'onde
Au lieu de m'ennuyer au monde,
Ma foi !
J'aurais plus de plaisirs que toi.

LALY GALINE.

Tu crois donc que j'ai de l'ennui,
Cousine, en ma chambre fermée ?

J'y travaille toute charmée :
Est-on seule en pensant à lui ?
Tourner le dos à son image,
Mon Dieu ! ce serait bien dommage.
Crois-moi !
Je suis bien moins seule que toi.

MARINA.

Ton amant n'est qu'un matelot
Qui n'a rien à lui que son âme,
Fidèle au serment d'une femme
Autant que le vent l'est au flot !
Laly ! je te le jure encore,
Si l'on m'aimait comme on t'adore,
Ma foi !
J'aurais plus de joyaux que toi.

LALY GALINE.

Je prépare en filant mon lin
La toile de notre ménage,
Et je n'ai pour tout voisinage
Que mon Christ en papier vélin,
Puis, pour parer ma cheminée,
Sa barque qu'il a dessinée...
Crois-moi !
Je suis bien plus riche que toi.

MARINA.

Ton lin ne dure pas toujours.
On se fait voir aux jours de fête,
On met des rubans sur sa tête,
Et l'on danse à d'autres amours !

Prends les rubans que l'on t'apporte...
Ah ! s'il en pleuvait à ma porte,
Ma foi !
J'aurais d'autres atours que toi.

LALY GALINE.

Cousine, on ne fait pas son sort ;
Le mien est d'être une humble femme.
Les bijoux n'échauffent point l'âme,
Un cheveu qu'on aime est plus fort !
Sa chanson... tu sais bien laquelle !
Je chante et je pleure avec elle.
Crois-moi !
Je chante plus souvent que toi.

MARINA.

Eh bien ! tu pleures trop souvent ;
On te trouve déjà pâlie.
Moi, de peur d'être moins jolie,
Je jetterais la plume au vent.
Sous tes pieds tu mets ta fortune :
Si mes beaux yeux m'en donnaient une,
Ma foi !
Je serais plus fine que toi.

LALY GALINE.

Ma fortune ? Il l'apportera.
Lorsque l'heure est toute sonnée,
Je suis moins lourde d'une année,
Car l'heure a dit : « Il reviendra ! »

Va ! quelque pauvre qu'il revienne
Et tende sa main vers la mienne,
Crois-moi !
Nous serons plus heureux que toi.



LALY GALINE SEULE

JARDIN de ma fenêtre,
Ma seule terre à moi,
Avril t'a fait renaître...
N'est-il bon que pour toi ?
Tes fleurs moins chancelantes
Se reparlent tout bas,
Et moi je sais deux plantes
Qu'il ne réunit pas.

Combien de jours de fête
Ont regardé mes pleurs
Sans relever ma tête
Pensive sur tes fleurs !

Mais celui qui fait l'heure
Compte mon temps amer ;
Il voit dans ma demeure
Comme il voit dans la mer.

Ce soir, une hirondelle
Qui revenait des cieux
A frôlé de son aile
Tes bouquets gracieux.
Ta fraîche palissade
A tremblé sous son cœur :
Vient-elle en ambassade
De la part du bonheur ?

Sans lune et sans étoile
Quand la nuit teint les flots,
J'allume sous ton voile
Ma lampe aux matelots,
Afin que l'humble flamme
Qui s'épuise ardemment,
Comme un peu de mon âme,
Attire mon amant.

Mais du port si le phare
Mourait avant le jour,
Au marin qui s'égare
Montre au loin mon séjour ;
Dis-lui qu'à ma fenêtre,
Toujours comme aujourd'hui,
Les fleurs qu'il a fait naître
S'illuminent pour lui.

Dans la nuit implorée
Qui le ramènera,

Vers ma vitre éclairée
Son âme montera.
Fais qu'après ma neuvaine,
Au bout d'un an perdu,
Ma lampe le ramène
A mes bras suspendu !



LES DEUX MARINIÈRES

MARINA.

ENTENDS-TU le canon du fort
Pour le vaisseau qui rentre au port ?
Mais, cousine, le capitaine
Tient l'équipage en quarantaine.
Viens voir de loin le bâtiment
Qui te ramène ton amant.

LALY GALINE.

Laisse-moi reprendre mon cœur
Qui s'en va de joie et de peur.

J'avais rêvé cette nouvelle,
Mais, vois! je suis moins forte qu'elle...
C'est ma neuvaine au roi des cieux
Qui met de tels pleurs dans mes yeux.

MARINA.

Tu me fais rire avec tes pleurs :
Prends plutôt dentelles et fleurs !
Prends, et puisque Dieu te l'envoie,
Folle ! ne pleure pas de joie,
Car je sais que les amoureux
N'aiment pas qu'on pleure pour eux.

LALY GALINE.

Que veux-tu ? je suis faite ainsi,
Et parfois l'homme pleure aussi.
Il n'est pas plus fier que moi-même,
Cousine, et c'est pourquoi je l'aime.
Une larme sauve ; autrement
On mourrait de saisissement.

MARINA.

Allons ! viens ! tu n'en finis pas !
Viens ! Tout le monde court là-bas
Au salut du canon qui roule.
Ton marin te croit dans la foule.
C'est la lenteur qui fait mourir ;
Moi, mes pieds brûlent de courir.

LALY GALINE.

Marina, laisse-moi m'asseoir...
Je serai plus forte ce soir.
Il est là, j'ai le temps d'attendre.
S'il parlait on pourrait l'entendre !
Comme l'oiseau qui suit le vent,
Mon âme est allée en avant !

MARINA.

Mon âme est partout où je cours,
Et je m'endors aux longs discours.
Ta vie est comme une prière
Qui craint le bruit et la lumière.
Pour moi, sans bruit et sans soleil,
Le temps serait un long sommeil.

LALY GALINE.

Le soir sera beau, Marina,
Dans la barque qu'il dessina.
La nuit n'y sera plus amère...
Mais je veux embrasser ma mère !
Va chercher du bruit pour ton cœur :
Dieu fait à chacun son bonheur !





JEUNE homme irrité sur un banc d'école,
Dont le cœur encor n'a chaud qu'au soleil,
Vous refusez donc l'encre et la parole
A celles qui font le foyer vermeil ?
Savant, mais aigri par vos lassitudes,
Un peu furieux de nos chants d'oiseaux,
Vous nous couronnez de railleurs roseaux !
Vous serez plus jeune après vos études :
 Quand vous sourirez,
 Vous nous comprendrez.

Vous portez si haut la fêrule altière,
Qu'un géant plirait sous son docte poids.
Vous faites baisser notre humble paupière,
Et nous flagellez à briser nos doigts.

Où prenez-vous donc de si dures armes ?
Qu'ils étaient méchants vos maîtres latins !
Mais l'amour viendra : roi de vos destins,
Il vous changera par beaucoup de larmes :
 Quand vous pleurerez,
 Vous nous comprendrez !

Ce beau rêve à deux, vous voudrez l'écrire.
On est éloquent dès qu'on aime bien ;
Mais si vous aimez qui ne sait pas lire,
L'amante à l'amant ne répondra rien.
Laissez donc grandir quelque jeune flamme
Allumant pour vous ses vagues rayons ;
Laissez-lui toucher plumes et crayons ;
L'esprit, vous verrez, fait du jour à l'âme :
 Quand vous aimerez,
 Vous nous comprendrez !



A MADAME ***

QUE vous soyez pour tous la charité qui pleure,
Ou la Muse qui chante afin d'arrêter l'heure,
Ou la femme rêveuse au bord de son miroir,
Vous êtes toujours vraie et toujours belle à voir!

La beauté, n'est-ce pas, c'est le bonheur, Madame?
Ainsi vous en avez plein les yeux et plein l'âme;
Et sous vos blonds cheveux si j'ai surpris des pleurs,
C'est qu'il faut, n'est-ce pas, de la rosée aux fleurs?

Oui, l'été sans la pluie incendierait les roses.
Laissez donc faire au ciel qui fait bien toutes choses :
Pleurez, regardez-vous, et chantez à la fois,
Car c'est pour nos douleurs que Dieu fit votre voix !



LE SOLEIL LOINTAIN

A MADAME MARIE D'AGOULT

QUAND vous m'avez écrit tout ce que femme ou mère
Écrira de plus doux,
Je me plaignais, Madame, à cette vie amère :
Je lui parlais de vous;

De vous dont l'esprit pur, dont la grâce rêveuse,
Dont les regards charmants
Ont versé leurs rayons sur moi, pâle couveuse
D'immobiles tourments.

Triste, je demandais à la force voilée
 Qui nous plie à genoux,
Pourquoi, presque divine, ô jeune âme étoilée,
 Vous pleurez comme nous.

« Elle aussi, lui disais-je, elle aussi, sous ses roses,
 Sous ses longs cheveux d'or,
A l'heure où le sommeil assoupit toutes choses,
 Demande si l'on dort!

« Elle aussi, quand la lune argente sa fenêtre,
 Cherche son heure au ciel,
Et, quand tous les plaisirs semblent l'avoir fait naître,
 Dit que naître est cruel.

« Pourquoi souffler en nous, argile sans pensée,
 La pensée et le jour,
Pour nous détruire ainsi, l'âme à tout coup blessée
 Par la mort et l'amour?

« O vie! ô fleur d'orage! ô menace! ô mystère!
 O songe aveugle et beau!
Réponds! Ne sais-tu rien en passant sur la terre
 Que ta route au tombeau?

— « Ingrate, a dit la vie, à qui donc l'espérance,
 Fruit divin de ma fleur?
Vous retournerez-vous vers un jour de souffrance,
 Dans l'éternel bonheur?

« Si vous n'entendez pas tant de voix éternelles,
 Que sert de vous parler?
Vos pieds sont las, pliez! Dieu vous mettra des ailes,
 Et vous pourrez voler.

« De vos fronts consternés, mères inconsolables,
Les cyprès tomberont,
Quand pour vous emmener, messagers adorables,
Vos enfants descendront.

« Vos sanglots se perdront dans de longs cris de joie,
Quand vous verrez la mort
Berger aux pieds de Dieu son innocente proie,
Comme un agneau qui dort.

« La mort, qui reprend tout, sauve tout sous ses ailes ;
Sa nuit couve le jour,
Elle délivre l'âme, et les âmes entre elles
Savent que c'est l'amour ! »

Ainsi, Madame, allons ! L'augure a trop de charmes
Pour n'être pas certain :
Allons ! Et dans la nuit tournons nos yeux en larmes
Vers le soleil lointain !



MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

LA mort vient de fermer les plus beaux yeux du monde.
Nous ne les verrons plus qu'en saluant les cieux.
Oui, c'est aux cieux déjà que leur grâce profonde
Comme un aimant d'espoir semble attirer nos yeux.

Albert Durr l'avait vue à l'étude penchée,
Au monde intérieur où lui seul pénétrait,
Quand sa mélancolie éternelle et cachée
Dans un ange rêveur la peignit trait pour trait.

Son enfance éclata par un cri de victoire.
Lisant à livre ouvert où d'autres épelaient,
Elle chantait sa mère, elle appelait la gloire,
Elle enivrait la foule... et les femmes tremblaient.

Et charmante, elle aima comme elle était : sans feinte ;
Loyale avec la haine autant qu'avec l'amour.
Dans ses chants indignés, dans sa furtive plainte,
Comme un luth enflammé son cœur vibrait à jour !

Elle aussi, l'adorable ! a gémi d'être née.
Dans l'absence d'un cœur toujours lent à venir,
Lorsque tous la suivaient pensive et couronnée,
Ce cœur, elle eût donné ses jours pour l'obtenir.

Oh ! l'amour dans l'hymen ! Oh ! rêve de la femme !
O pleurs mal essuyés, visibles dans ses vers !
Tout ce qu'elle taisait à l'âme de son âme,
Doux pleurs, allez-vous-en l'apprendre à l'univers !

Elle meurt presque reine, hélas ! et presque heureuse,
Colombe aux plumes d'or, femme aux tendres douleurs ;
Elle meurt tout à coup d'elle-même peureuse,
Et, douce, elle s'enferme au linceul de ses fleurs.

O beauté ! souveraine à travers tous les voiles !
Tant que les noms aimés retourneront aux cieux,
Nous chercherons Delphine à travers les étoiles,
Et son doux nom de sœur humectera nos yeux.



LE VOISIN BLESSÉ

L'AUTRE nuit, le voisin qui pleure
Frappa pour me dire bonsoir :
« Dormez, voisin, ce n'est plus l'heure ;
On n'y voit plus : il faut se voir.
Je suis vous le savez une pauvre orpheline ;
Je n'ai d'autre gardien que la Vierge divine. »
Mais il reprit si tristement :
« Au pécheur Dieu donne un moment
De grâce avant le châtement!... »

Il dit cela d'un ton si grave
Que sa voix me troubla le cœur,
Et qu'à ce blessé doux et brave
Je répondis malgré ma peur :

« Vous avez votre mère ; et moi, pauvre orpheline,
J'en vais demander une à la Vierge divine.
Pourquoi dites-vous tristement :
Au pécheur Dieu donne un moment
De grâce avant le châtement ?... »

« La grâce, c'est votre présence ! »
Cria-t-il contre la cloison.

« Le châtement, c'est votre absence,
Et le ciel, c'est votre maison !

Je suis l'heureux voisin de la jeune orpheline
Qui demande une mère à la Vierge divine ;
C'est pourquoi je dis tristement :
Au pécheur Dieu donne un moment
De grâce avant le châtement !

« Car vous partez avec l'aurore,
Et moi, blessé, je vais mourir... »
— « Voisin, je ne pars pas encore
Et si l'on pouvait vous guérir...

Donnez-moi votre mère, et la pauvre orpheline
Ne demandera rien à la Vierge divine.
Ne dites donc plus tristement :
Au pécheur Dieu donne un moment
De grâce avant le châtement ! »



DANS LA RUE

PAR UN JOUR FUNÈBRE DE LYON

LA FEMME.

Nous n'avons plus d'argent pour enterrer nos morts.
Le prêtre est là, marquant le prix des funérailles;
Et les corps étendus, troués par les mitrailles,
Attendent un linceul, une croix, un remords.

Le meurtre se fait roi. Le vainqueur siffle et passe.
Où va-t-il? Au Trésor, toucher le prix du sang.
Il en a bien versé! mais sa main n'est pas lasse:
Elle a, sans le combattre, égorgé le passant.

Dieu l'a vu. Dieu cueillait comme des fleurs froissées
 Les femmes, les enfants, qui s'envolaient aux cieux.
 Les hommes... les voilà dans le sang jusqu'aux yeux.
 L'air n'a pu balayer tant d'âmes courroucées. *

Elles ne veulent pas quitter leurs membres morts.
 Le prêtre est là, marquant le prix des funérailles ;
 Et les corps étendus, troués par les mitrailles,
 Attendent un linceul, une croix, un remords.

Les vivants n'osent plus se hasarder à vivre.
 Sentinelle soldée, au milieu du chemin,
 La mort est un soldat qui vise et qui délivre
 Le témoin révolté qui parlerait demain...

DES FEMMES.

Prenons nos rubans noirs, pleurons toutes nos larmes ;
 On nous a défendu d'emporter nos meurtris : **
 Ils n'ont fait qu'un monceau de leurs pâles débris :
 Dieu ! bénissez-les tous, ils étaient tous sans armes !

Lyon, 4 avril 1834.

* Ce vers rappelle celui de d'Aubigné exprimant les massacres de la Saint-Barthélemy et cette buée de sang qui s'exhale des carnages :

A l'heure que le ciel fume de sang et d'âmes.

L'un et l'autre vers, qui se rencontrent dans une même image, sont tout simplement sublimes. (SAINTE-BEUVE.)

** *Meurtris* pour *tués*, assassinés. Ainsi dans *Athalie*, Joad s'adressant aux lévites (acte V, scène VI) :

Allez, sacrés vengeurs de vos princes meurtris !



QUI SERA ROI ?

ARMÉ du fouet vengeur, le Christ, en sa justice,
A chassé devant lui les vendeurs couronnés,
Et, brisant le veau d'or gorgé du sacrifice,
Il souffle sa colère aux peuples prosternés.

Que votre voix profonde
S'appelle et se réponde !

Debout, peuples du Christ, relevés sous sa loi !
Un jour, tout sera libre et Dieu seul sera roi !

Dieu créa l'univers, Christ a fait l'Évangile ;
C'est la charte du ciel et de l'humanité.
Soldats dont les drapeaux flottent de ville en ville,
Pauvres enfants, bourreaux de la maternité,

Que votre voix profonde
S'appelle et se réponde !
Chantez, soldats du Christ, ralliés sous sa loi !
Un jour, tout sera libre et Dieu seul sera roi !

France, par tes enfants grâces te soient rendues !
Leurs berceaux dormiront ombragés d'oliviers ;
La faim ne fera plus de mères éperdues
Sous les débris croulants de tes humbles foyers.

La prière profonde
Monte au Sauveur du monde,
Et la femme chrétienne a tant prié pour toi,
Qu'un jour, tout sera libre et Dieu seul sera roi !

Lève-toi, sœur lointaine, Irlande agenouillée !
Le ciel a pris parti pour tes longues douleurs.
Ta tête qui fléchit, pâle et de sang mouillée,
Reprendra sa beauté sous d'immortelles fleurs.

Ta misère profonde
A fait pleurer le monde,
Mais le maître du monde a dit aussi pour toi :
« Un jour, tout sera libre et Dieu seul sera roi ! »

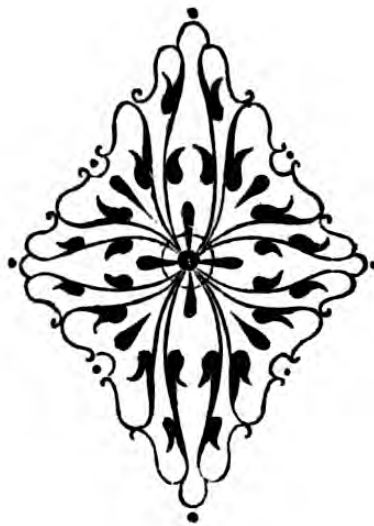
Et toi, spectre adoré ! spectre errant et sublime,
Échappé tout sanglant et meurtri de tes fers,
Quand tu laissas tes morts et ta dépouille au crime,
Pologne ! à ton exil Christ ouvrit l'univers.

Ta tristesse profonde
Est le remords du monde ;
Pardonne, ô fils du Christ, éclairé dans sa loi !
Un jour, tout sera libre et Dieu seul sera roi !

Liberté ! sur la terre ouvre ton aile immense.
Avec les fruits vivants, les fruits délicieux

De ton règne attendu dont l'éclat recommence,
Liberté, ne va plus t'en retourner aux cieux !
 Ta lumière féconde
 Est le foyer du monde ;
Ainsi nous l'ont crié ceux qui mouraient pour toi :
Un jour, tout sera libre et Dieu seul sera roi !





FRAGMENTS



FRAGMENTS



L'ABSENCE

QUAND je me sens mourir du poids de ma pensée,
Quand sur moi tout mon sort rassemble sa rigueur,
D'un courage inutile affranchie et lassée,
Je me sauve avec toi dans le fond de mon cœur !

Je ne sais ; mais je crois qu'à tes regrets rendue,
Dans ces seuls entretiens tu m'as bien entendue.
Tu ne dis pas : « Ce soir ! » Tu ne dis pas : « Demain ! »
Non ! mais tu dis : « Toujours ! » en pleurant sur ma main !



ON ME L'A DIT

DÉSIRER sans espoir,
Regarder sans rien voir,
Se nourrir de ses larmes,
S'en reprocher les charmes,
S'écrier à vingt ans :
« Que j'ai souffert longtemps ! »
Perdre jusqu'à l'envie
De poursuivre la vie :
On me l'a dit un jour,
C'est le vrai mal d'amour.

S'arracher aux accents
Que l'on écoute absents ;

Mais, en fuyant l'orage,
Détester son courage;
Trembler de se guérir,
Le promettre... et mourir;
Voilà ce qu'on ignore,
Quand on espère encore :
On me l'a dit un jour,
C'est le vrai mal d'amour.



SANS L'OUBLIER

SANS l'oublier on peut fuir ce qu'on aime,
On peut bannir son nom de ses discours,
Et, de l'absence implorant le secours,
Se dérober à ce maître suprême
Sans l'oublier !

Sans oublier une voix triste et tendre,
Oh ! que de jours j'ai vus naître et finir !
Je la redoute encor dans l'avenir :
C'est une voix que l'on cesse d'entendre
Sans l'oublier !



REGARDE-LE

REGARDE-LE, mais pas longtemps :
Un regard suffira, sois sûre,
Pour lui pardonner la blessure
Qui fit languir mes doux printemps.
Regarde-le, mais pas longtemps !

S'il parle, écoute un peu sa voix :
Je ne veux pas trop t'y contraindre ;
Je sais combien elle est à craindre,
Ne l'entendit-on qu'une fois :
S'il parle, écoute un peu sa voix !

Tais-toi, s'il demande à me voir.
J'ai pu fuir sa volage ivresse ;
Mais me cacher à sa tendresse,
Dieu n'en donne pas le pouvoir :
Tais-toi, s'il demande à me voir !

Si je l'accusais devant toi,
Appelle un moment son image ;
Avec le feu de son langage,
Défends-le par pitié pour moi,
Si je l'accusais devant toi !



LA FEMME AIMÉE

A MARIE D.

Vous partez donc, Marie ?
Et quelqu'un pleurera !
Pâle de rêverie,
Quelqu'un m'en parlera !
Si vous mourez en route,
Fantôme gracieux,
Quelqu'un mourra sans doute
Pour vous revoir aux cieux.

Sous un prisme enfermée
Aux suaves couleurs,
Tout pour la femme aimée
Se fait encens ou fleurs.

Oh ! que c'est beau la vie
Qui donne de tels jours,
Devancée ou suivie
D'un chant qui dit : « Toujours ! »

Sans que personne pleure,
Moi, je peux m'en aller ;
Sans qu'un atôme meure,
Mon sort peut s'exhaler ;
Sans que rien me réponde,
Moi, je peux dire : « Adieu ! »
Marie, et seule au monde
Je marche seule à Dieu.



A MADAME A. TASTU

SI vous ne dormez pas, jetez-moi vos paroles,
Ma sœur ! comme au banni les divines oboles.
Chantez-moi de vos nuits les songes palpitants,
Et soulevez un peu le froid manteau du temps.
C'est l'hiver, c'est l'absence, et puis, toujours une âme
Au souffle de l'orage éparpillant sa flamme.
Étendez votre main entre elle et l'ouragan.
Vous ! dont la lampe est haute et calme sous l'autan,
Vous ! dont l'âme relève une voix qui soupire,
Envoyez-moi votre âme afin que je respire !
Versez un peu d'eau pure à mon sort altéré,
Vous ! qui tenez du ciel ce don frais et sacré.
Comme une fleur sauvage a soif de l'aube humide,
Mon souffle est altéré de ce trésor limpide...

Moi, seule en mon chemin et pleurante au milieu,
 J'ai dit ce que jamais femme ne dit qu'à Dieu.
 Comme un oiseau dont rien n'avait noué les ailes,
 Prompte aux illusions, m'envolant après elles,
 Facile à me créer des thèmes ravissants,
 J'ai chanté comme vrais bien des bonheurs absents.
 Ma sœur ! priez pour moi si c'est mal ; si l'étude
 N'a pu prendre au réseau ma fatale habitude ;
 Si, dans mon ignorance un trait prêt à jaillir,
 Sent au fond de ma voix la parole faillir.
 Je n'ai pas eu le temps de consulter un livre
 Pour ciseler les cris dont mon sein se délivre ;
 Mais qu'une plume reste à l'oiseau mutilé,
 Il s'en fait une rame à son port étoilé !

Aussi, me l'a-t-on dit : « Restez dans vos voyages ;
 Hirondelle sans nid et pliante aux orages,
 Pourquoi vous obstiner à revenir toujours
 Jeter l'ancre où les flots n'ont plus ni flux ni cours ?
 Vous chantez sous le ciel, que le ciel vous réponde !
 Nous avons nos jardins ; vous, vous avez le monde.
 On meurt partout ; allez ! » Que leur répondre ? rien ;
 Doucement leur sourire, et m'en aller. Eh bien !
 Vos vers, du moins, vos vers ! afin que la nature,
 L'haleine des ruisseaux, leur bruit dans la verdure,
 Le jour douteux et blanc dont la lune a touché
 Tout ce ciel que je porte en moi-même caché,
 Se relèvent de joie et des sons d'une lyre
 Qui m'aide à m'oublier quand je viens de vous lire ;
 Et Dieu vous bénira, qui dans vos chastes yeux
 Infiltra le symbole et la teinte des cieux !...

Si votre livre au temps porte une confiance,
 Vous n'en redoutez pas l'amère pénitence :

Votre vers pur n'a pas comme un tocsin tremblant,
Votre muse est sans tache et votre voile est blanc !...

Allons, votre hymne ! allons, vos vers ! doux chœur d'abeilles,
Qui revenant des fleurs bruit à mes oreilles,
S'emporte à l'avenir et chante dans le vent ;
Vrais accords de la muse à qui je dis souvent :
« Pourquoi me tentez-vous, ô belle poésie ?
Je ne sais rien. Pourquoi par vos mots d'ambrosie,
Arrêtez-vous mon âme au bord de mes travaux
Et de ma main rêveuse ôtez-vous mes fuseaux ?
Je vous aime partout ; mais, stérile écouteuse,
Ma raison n'eut jamais qu'une clarté douteuse,
Et j'ai peur de répondre et de laisser vibrer
Ma plainte dans des chants qui m'ont fait tant pleurer !
Est-ce au front incliné d'une vulgaire femme
Que vous devez ainsi secouer votre flamme ?
Aux soucis du ménage, au berceau qui s'endort,
Est-ce à moi de lier ma vie à vos fils d'or ?
Laissez-moi seule et pauvre, et, mère vigilante,
Me débattre avec l'heure, ou faites-la plus lente ;
Laissez tomber sans voix les larmes de mes yeux,
Qui cherchent leur chemin pour arriver aux cieux ! »



SOLITUDE

TIMBRE du temps, voix touchante,
A l'heure où le riche dort,
Laissez-lui les rêves d'or,
A moi le travail qui chante ;
Sonnez, voix du temps, sonnez,
Puisque dans ma solitude,
Pour m'éveiller à l'étude,
C'est vous seule qui venez !



AMOUR

HÉLAS, avant la mort d'où vient que je te pleure ?
De nos doux rendez-vous qui donc a manqué l'heure ?
Le temps va comme il veut ; l'amour s'est arrêté :
Ne me reviendras-tu que dans l'éternité !...

L'amour vrai, tiens ! c'est Dieu remontant au calvaire.
J'ai lu dans un beau livre, humble, grand et sévère,
Dont l'esprit devant toi me relève aujourd'hui :
« L'Éternel mit la femme entre le monde et lui. »

Moi, je suis une femme aussi comme ta mère !
Elle me défendrait de ton insulte amère.
Plus grand que son amour, mon amour se donna !
Une femme aima trop, et Dieu lui pardonna.

Crois donc que pour aimer il faut un grand courage,
Que rester immobile au pied d'un tel orage,
Ce n'est point lâcheté, comme tu dis toujours :
C'est attendre la mort sans disputer ses jours,
C'est accomplir un vœu, fait au bord de l'enfance,
De ne rendre jamais l'offense pour l'offense ;
C'est acheter longtemps, par pleurs et par pitié,
Une âme, qu'on voulut pour sœur et pour moitié,
Une chère âme, au monde et donnée et perdue,
Et qui par une autre âme au ciel sera rendue !

Ainsi, crois à l'amour ! il est plus fort que toi :
S'il vit seul, s'il attend, s'il pardonne, c'est moi !



PRIÈRE POUR MON AMIE

A NOTRE-DAME-DES-CHAMPS

UN enfant! un enfant! ô seule âme de l'âme!
Palme pure attachée au malheur d'être femme!
Éloquent défenseur de notre humilité,
Fruit chaste et glorieux de la maternité,
Qui d'une langue impie assainit la morsure
Et de l'amour trahi ferme enfin la blessure!
Image de Jésus qui se penche vers nous,
Pour relever sa mère humble et née à genoux;
Dont la débile main, par la grâce étendue,
Rouvre parfois le ciel à la vierge perdue;

Un enfant! souffle d'ange épurant le remord !
Refuge dans la vie, asile dans la mort!
De la foi des époux sentinelle sans armes!
Rayonnement divin qui passe entre leurs larmes!
Fleur du toit, qui ravive et retient le bonheur!
Visible battement de deux cœurs dans un cœur!

Elle n'a plus d'enfant! sa tendresse est déserte!
Plus un rameau qui rit, plus une plante verte,
Plus rien! Les seules fleurs qui s'ouvrent sous ses pas
Croissent où les vivants ne les dérobent pas...

Vierge des pleurs, sauvez, quand je prie avec elle,
La meilleure des deux : vous savez bien laquelle !
Tout ce qu'elle a donné d'or et de pur amour,
Faites qu'on le lui rende : elle est pauvre à son tour.
Elle est là, près de vous, dans sa peine enfermée,
La première oubliant sa frêle renommée,
Pareille au rossignol qui voit venir l'hiver
Sans qu'un arbre à sa vie ouvre un asile vert ;
Et comme il faut le nid au rossignol débile,
Elle demande à Dieu ce nid, ce tiède asile...



AU POÈTE PROLÉTAIRE

LE BRETON

Vous, que j'ai vu passer dans l'été de votre âge,
Portant vos jours avec un digne et haut courage,
Excitant de vos bras les débiles ressorts,
Chanter sous la sueur des paternels efforts !
Vous, que j'ai vu sublime et refermant vos ailes
Vous résigner au sol, pareil aux hirondelles
Qui, pour nourrir leurs nids, percent les durs sillons
Et partagent le grain de milliers d'oisillons !
Pourquoi vous ai-je vu, tout-à-coup triste et pâle,
Couvrir de vos deux mains vos traits brûlés de hâle,

Tel qu'un homme hâté s'arrête de courir,
 Et dit en lui : « C'est vrai, pourtant, il faut mourir ! »
 Puis qui reprend sa route avec la tête basse,
 Comme si d'un fardeau son épaule était lasse ?
 Ah ! c'est que des points noirs troublent un ciel vermeil,
 Quand nos yeux éblouis ont vu trop de soleil...

Le travail ! le travail, et le pain sans aumône,
 Dieu l'a semé pour tous ! on nous prend ce qu'il donne.
 Hélas ! hélas ! ma mère a pleuré pour du pain !
 Hélas ! j'ai vu mourir de froidure et de faim !
 Hélas ! quand la faim gronde au cœur d'une famille,
 Quand la mère au foyer voit chanceler sa fille,
 Quand tout y devient froid, jusqu'aux pleurs de leurs yeux,
 Qu'elles n'ont plus de voix pour l'élever aux cieux,
 Quand les petits enfants bégayant leurs prières,
 Alors qu'un doigt de plomb pèse sur leurs paupières,
 Tâchent de dire encore à leur ange gardien :
 « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! »
 Mon frère, n'est-ce pas que la mère est sublime,
 Si ses flancs déchirés n'enfantent pas un crime,
 Si l'air ne bondit pas des sanglots du tocsin
 Que son remords alors ne peut plus interrompre,
 Et si comme une épée ils frappent à le rompre
 Les fibres tendus de son sein !

La misère au milieu du grand Éden ! méchante
 Au passereau qui vole, au rossignol qui chante,
 A la fleur qui veut naître et qui n'ose éclater,
 Au germe qui veut vivre et ne peut palpiter ;
 L'âpre misère enfin, cette bise inflexible,
 Qui détruit lentement ce que Dieu fit sensible,
 Dont le pâle baiser gèle l'arbre et le fruit :
 Elle pousse ma porte, où s'élève sans bruit

La prière toujours allumant son sourire,
Quand l'ange gardien passe et m'aide à la mieux dire.
Moi, j'ai toujours au cœur le répit d'un tourment
Quand ma pensée à Dieu s'envole librement !

Allez ! je vous devine, et j'ai ma soif déçue,
Ma douce royauté vainement aperçue ;
J'ai mes chants commencés qui s'écoulent en pleurs,
Mes épines au front que je croyais des fleurs !
L'amour m'a fait présent d'une tendresse amère,
Du doux remords d'aimer et d'oser être mère.
En regardant pâlir des fronts purs et charmants,
On a peur d'attirer sur eux ses châtiments,
On a peur d'égarer une âme aux blanches ailes
Dans les sentiers souillés par tant d'âmes cruelles,
Ou de les voir nager dans les flots turbulents
Qui viennent d'épuiser nos bras vains et tremblants.

Ces beaux enfants, si fiers d'entrer dans nos orages,
Rêvant leurs horizons, leurs jardins, leurs ombrages,
Moi, quand je les vois rire à ce prisme trompeur,
Je veux rire, et je fonds en larmes dans mon cœur.
Et vous, n'avez-vous pas de ces pitiés profondes
Qui vous percent le sein, comme feraient les ondes
En creusant goutte à goutte un caillou ? Mille fois
J'ai voulu les instruire, et j'ai gardé ma voix.
Que fait la chèvre errante au rocher suspendue,
Qui rêve et se repent de sa route perdue ?
Ose-t-elle effrayer, penchés sur le torrent,
Les chevreaux pris aux fleurs qu'emporte le courant ?

Qu'irions-nous raconter à leurs jeunes oreilles ?
Que sert d'en soulever les couronnes vermeilles,

Dont il plaît au printemps d'assourdir leur raison ?
Ils ont le temps, pas vrai ? tout vient dans sa saison.
Oh ! laissons-les aller sans gêner leur croissance.
Oh ! dans leur vie à jour n'ont-ils pas l'innocence ?
Au pied d'un nid chantant parle-t-on d'oiseleur ?
Tournons-les au soleil et restons au malheur !

Ou plutôt suivons-les : quelle que soit la route,
Nous montons, j'en suis sûre et jamais je ne doute ;
J'épèle, comme vous, avec humilité,
Un mot qui contient tout, poète : Éternité !
De chaque jour tombé mon épaule est légère ;
L'aile pousse et me tourne à ma nouvelle sphère.
A tous les biens ravus qui me disent adieu
Je réponds doucement : « Va m'attendre chez Dieu ! »
Qu'en ferais-je, après tout, de ces biens que j'adore ?
Rien que les adorer, rien que les perdre encore !
J'attends. Pour ces trésors donnés, repris si tôt,
Mon cœur n'est pas éteint : il est monté plus haut !



A L'AUTEUR DE MARIE

AUGUSTE BRIZEUX

Vos vers, c'est le printemps: pluie et soleil ensemble;
C'est l'orage et l'oiseau dans le chêne qui tremble.
Moi, quand je me souviens, le front sur mes genoux,
J'écoute un de vos chants, jeune et vrai comme vous.

Vous, que j'ai vu monter à la haute Italie,
Enfant plein de musique et de mélancolie,
Poète ! qu'une hysope arrêtait en chemin,
Frère, attardant son pas pour rencontrer ma main...
Quand vous alliez fervent vers le peuple qui prie,
Vous portiez dans le cœur le livre de Marie,

Vous aviez des parfums plein l'âme, et dans les yeux,
Comme au temps où l'on croit, de longs reflets des cieux.
Tout est dans ce beau livre écrit avec des flammes,
Reliquaire d'amour qui fait rêver les femmes,
Dont chaque page pure exhale une âme en fleur,
Qui se répand dans l'ombre et coule pleur par pleur !
Chaste et vivante école, où ma vague pensée
Apprit à soulever son aile embarrassée ;
Seuil du toit paternel où s'élève un berceau ;
Foi vive écoutant Dieu dans la voix du ruisseau ;
Instinct sublime et doux, qui touche une grande âme
De pitié pour l'enfant, de respect pour la femme :
Tout est dans ce beau livre où l'on vous voit passer,
Marcher seul au soleil, et sourire, et penser,
Et regarder de loin l'idole reconnue,
Comme aux nuits du pasteur l'étoile revenue,
Ou comme l'églantine au front du printemps vert,
Qui s'étonne et sourit d'avoir vaincu l'hiver.
Vos mains si sagement ont touché sa couronne,
Qu'elle ne rougit pas dans l'air qui l'environne !
Non, la vierge allaitante et ruminant le ciel,
N'a pas souri plus vierge aux mains de Raphaël !



LE SOLEIL DES MORTS

LUNE! blanche figure assise à l'horizon,
Que viens-tu regarder au fond de ma maison ?...
Dans nos chambres, vois-tu! la fiévreuse insomnie
Sur beaucoup d'oreillers se penche en ennemie;
Elle entre, et bien des yeux qui paraissent fermés
Sont par des pleurs sans bruit ouverts et consumés.
Oh! si tu n'étais, toi, qu'un beau front de Madone,
Saintement inondé de l'amour qui pardonne!
Oh! si Dieu le voulait que tes tendres clartés
Soient des pardons promis aux pauvres visités!
N'as-tu pas pour cortège un flot de jeunes âmes
Mélant à tes lueurs leurs vacillantes flammes?

Dis donc à ces enfants envolés loin de nous
De venir embrasser leurs mères à genoux,

Lune! Il en est plus d'un qui doit me reconnaître
S'il me regarde ainsi penchée à ma fenêtre,
Qui m'apparut à moi, beau, sans ailes encor,
Et qui m'a brisé l'âme en reprenant l'essor.

Nous avons mis leurs noms sous des touffes de roses.
De tes pâles fraîcheurs, ô toi qui les arroses,
Qui plus forte que nous visites leur sommeil,
Lune, merci! je t'aime autant que le soleil!
Merci! toi qui descends des divines montagnes
Pour éclairer nos morts épars dans les campagnes.
Dans leur étroit jardin tu viens les regarder,
Et contre l'oubli froid tu sembles les garder.

Je me souviens aussi, devant ton front qui brille,
Douce lampe des morts qui luis sur ma famille!
Au bout de tes rayons promenés sur nos fleurs,
Comme un encens amer prends un peu de mes pleurs:
Nul soleil n'a séché ce sanglot de mon âme,
Et tu peux le mêlant à ton humide flamme,
L'épancher sur le cœur de mon père endormi,
Lui, qui fut mon premier et mon plus tendre ami!

Quel charme de penser, en te voyant si pure
Et cheminant sans bruit à travers la nature,
Que chaque doux sépulcre où je ne peux errer,
En m'éclairant aussi tu vas les éclairer!
A ma bouche confuse enlève une parole
Pour la sanctifier dans ta chaste auréole;
Et de ta haute Église, alors, fais-la tomber
Loin, par delà les mers, * où j'ai vu se courber

* A la Guadeloupe, où sa mère est morte.

Ma tige maternelle enlacée à ma vie,
Puis, mourir sur le sable où je l'avais suivie.

Son sommeil tourmenté par les flots et le vent
Ne tressaille jamais au pas de son enfant.
Jamais je n'ai plié mes genoux sur ma mère ;
Ce doux poids balancé dans une vague amère,
Lune ! il m'est refusé de l'embrasser encor :
Porte-lui donc mon âme avec ton baiser d'or !



LE DIMANCHE DES RAMEAUX

JOUR cher au pèlerin qui demande sa voie,
Dont l'aube à tout calvaire allume un peu de joie,
Beau jour, où les enfants, des rameaux dans leurs mains,
Se promènent bénis entre tous les humains !...

De sonores enfants les stalles étaient pleines,
Qui roulaient dans la nef d'innocentes haleines ;
Et Dieu seul entendit une plus humble voix
Qui chantait dans la foule et pleurait à la fois :

« Par le vent de l'exil de partout balayée,
Vraiment, je ne sais plus où je suis envoyée.

Oh ! les arbres du moins, ont du temps pour fleurir,
Pour répandre leurs fruits, pour monter, pour mourir ;
Moi, je n'ai pas le temps ; ma tâche est trop pressée.
Dieu ! laissez-moi goûter la halte commencée ;
Dieu ! laissez-moi m'asseoir à l'ombre du chemin ,
Mes enfants à mes pieds et mon front dans ma main !
Je ne peux plus marcher. Je viens... j'ai vu... je tombe.
Je n'ai pris qu'une fleur là-haut sur une tombe,
Des chapelets bénits pour ceux que nous aimons,
Et j'ai blessé mes pieds aux cailloux des grands monts.

« Dieu ! si je suis l'oiseau rasant la terre et l'onde,
Laissez-moi de mon fils presser la tête blonde ;
Mon fils ! grandi sans moi qui l'ai fait tout amour,
Sans moi, qui lui donnai tant d'âme avec le jour !
Dieu des faibles, mon Dieu ! si je suis votre fille,
Relevez mon passé dans ma jeune famille,
A mes tendres terreurs ne donnez pas raison,
Laissez-nous dans un port contempler l'horizon,
Dans ma précoce nuit allumez une aurore,
Défendez aux chemins de m'emmener encore,
Marquez de votre doigt une place pour nous,
Et ralliez le père aux enfants à genoux ! »

L'orgue se tut ; l'église éteignit sa lumière ;
Ma pensée en mon sein retomba prisonnière ;
Mais je ne sais quel charme en coulant à mon cœur
L'inonda de l'espoir qui brûlait dans le chœur.
Un vieillard me donna, tout ruisselant d'eau sainte,
L'un des mille rameaux dont verdoyait l'enceinte,
Et, riche de ce buis qui riait dans ma main,
Du monde et de l'hiver je repris le chemin...



LES FLEURS

DE JEAN PAUL RICHTER

SUR UN ENFANT

SEMEZ sur lui des fleurs, des fleurs, jeunes pleureuses !
Il les emportera sur ses ailes heureuses.
De sa cage entr'ouverte il s'envole vivant :
Chantez ! c'est aujourd'hui la fête de l'enfant !



L'AUMONE

TOUTE fleur bénit sur la terre
L'eau qui tombe pour la nourrir.
L'aumône est l'eau qui désaltère :
Sois béni, toi qui peux l'offrir !

Fais tant et si souvent l'aumône
Qu'à ce doux travail occupé
La mort te trouve et te moissonne,
Comme un lys pour le ciel coupé.





POÉSIES POSTHUMES

LES ÉCLAIRS

Orages de l'amour, nobles et hauts orages,
Pleins de nids gémissants blessés sous les ombrages,
Pleins de fleurs, pleins d'oiseaux perdus, mais dans les cieux,
Qui vous perd ne voit plus, éclairs délicieux !

18;0.



POÉSIES POSTHUMES

UNE LETTRE DE FEMME

LES femmes, je le sais, ne doivent pas écrire ;
J'écris pourtant,
Afin que dans mon cœur au loin tu puisses lire
Comme en partant.

Je ne tracerai rien qui ne soit dans toi-même
Beaucoup plus beau ;
Mais le mot cent fois dit, venant de ce qu'on aime,
Semble nouveau.

Qu'il te porte au bonheur ! Moi, je reste à l'attendre,
 Bien que, là-bas,
Je sens que je m'en vais, pour voir et pour entendre
 Errer tes pas.

Ne te détourne point s'il passe une hirondelle
 Par le chemin,
Car je crois que c'est moi qui passerai, fidèle,
 Toucher ta main.

Tu t'en vas, tout s'en va ! tout se met en voyage,
 Lumière et fleurs ;
Le bel été te suit, me laissant à l'orage,
 Lourde de pleurs.

Mais si l'on ne vit plus que d'espoir et d'alarmes
 Cessant de voir,
Partageons pour le mieux : moi, je retiens les larmes,
 Garde l'espoir.

Non, je ne voudrais pas, tant je te suis unie,
 Te voir souffrir :
Souhaiter la douleur à sa moitié bénie,
 C'est se haïr.



JOUR D'ORIENT

C E fut un jour pareil à ce beau jour
Que, pour tout perdre, incendiait l'amour !

C'était un jour de charité divine
Où dans l'air bleu l'éternité chemine,
Où dérobée à son poids étouffant
La terre joue et redevient enfant.
C'était partout comme un baiser de mère,
Long rêve errant dans une heure éphémère,
Heure d'oiseaux, de parfums, de soleil,
D'oubli de tout... hors du bien sans pareil.

Nous étions deux!... C'est trop d'un quand on aime
Pour se garder... Hélas! nous étions deux.
Pas un témoin qui sauve de soi-même!
Jamais au monde on n'eut plus besoin d'eux
Que nous l'avions! Lui, trop près de mon âme,
Avec son âme éblouissait mes yeux;
J'étais aveugle à cette double flamme,
Et j'y vis trop quand je revis les cieux.
Pour me sauver, j'étais trop peu savante;
Pour l'oublier... je suis encor vivante!

C'était un jour pareil à ce beau jour
Que, pour tout perdre, incendiait l'amour!



ALLEZ EN PAIX

ALLEZ en paix, mon cher tourment,
Vous m'avez assez alarmée,
Assez émue, assez charmée...
Allez au loin, mon cher tourment,
Hélas ! mon invisible aimant !

Votre nom seul suffira bien
Pour me retenir asservie ;
Il est alentour de ma vie
Roulé comme un ardent lien :
Ce nom vous remplacera bien.

Ah ! je crois que sans le savoir
J'ai fait un malheur sur la terre ;
Et vous, mon juge involontaire,
Vous êtes donc venu me voir
Pour me punir, sans le savoir ?

D'abord ce fut musique et feu,
Rires d'enfants, danses rêvées ;
Puis les larmes sont arrivées
Avec les peurs, les nuits de feu...
Adieu danses, musique et jeu !

Sauvez-vous par le beau chemin
Où plane l'hirondelle heureuse :
C'est la poésie amoureuse ;
Pour ne pas la perdre en chemin
De mon cœur ôtez votre main.

Dans votre prière tout bas,
Le soir, laissez entrer mes larmes ;
Contre vous elles n'ont point d'armes.
Dans vos discours n'en parlez pas !
Devant Dieu pensez-y tout bas.

6 juin 1857.



LES CLOCHES ET LES LARMES

SUR la terre où sonne l'heure,
Tout pleure, ah! mon Dieu! tout pleure.

L'orgue sous le sombre arceau,
Le pauvre offrant sa neuvaine,
Le prisonnier dans sa chaîne
Et l'enfant dans son berceau;

Sur la terre où sonne l'heure,
Tout pleure, ah! mon Dieu! tout pleure.

La cloche pleure le jour
Qui va mourir sur l'église,
Et cette pleureuse assise
Qu'a-t-elle à pleurer?... L'amour.

Sur la terre où sonne l'heure,
Tout pleure, ah ! mon Dieu ! tout pleure.

Priant les anges cachés
D'assoupir ses nuits funestes,
Voyez aux sphères célestes
Ses longs regards attachés.

Sur la terre où sonne l'heure,
Tout pleure, ah ! mon Dieu ! tout pleure.

Et le ciel a répondu :
« Terre, ô terre, attendez l'heure !
J'ai dit à tout ce qui pleure,
Que tout lui sera rendu. »

Sonnez, cloches ruisselantes !
Ruisselez, larmes brûlantes !
Cloches qui pleurez le jour !
Beaux yeux qui pleurez l'amour !



UN CRI

HIRONDELLE ! hirondelle ! hirondelle !
Est-il au monde un cœur fidèle ?
Ah ! s'il en est un, dis-le moi,
J'irai le chercher avec toi.

Sous le soleil ou le nuage,
Guidée à ton vol qui fend l'air,
Je te suivrai dans le voyage
Rapide et haut comme l'éclair.
Hirondelle ! hirondelle ! hirondelle !
Est-il au monde un cœur fidèle ?
Ah ! s'il en est un, dis-le moi !
J'irai le chercher avec toi.

Tu sais qu'aux fleurs de ma fenêtre
Ton nid chante depuis trois ans,
Et quand tu viens le reconnaître
Mes droits ne te sont pas pesants.
Hirondelle ! hirondelle ! hirondelle !
Est-il au monde un cœur fidèle ?
Ah ! s'il en est un, dis-le moi !
J'irai le chercher avec toi.

Je ne rappelle rien, j'aspire
Comme un des tiens dans la langueur,
Dont la solitude soupire
Et demande un cœur pour un cœur.
Hirondelle ! hirondelle ! hirondelle !
Est-il au monde un cœur fidèle ?
Ah ! s'il en est un, dis-le moi !
J'irai le chercher avec toi.

Allons vers l'idole rêvée,
Au Nord, au Sud, à l'Orient :
Du bonheur de l'avoir trouvée
Je veux mourir en souriant.
Hirondelle ! hirondelle ! hirondelle !
Est-il au monde un cœur fidèle ?
Ah ! s'il en est un, dis-le moi !
J'irai le chercher avec toi !



LA FEUILLE VOLÉE

V A-T-IL écrire à sa maîtresse,
L'oiseau vainqueur, le moineau franc,
Sur ce larcin que son bec presse,
Sur ce lambeau de vélin blanc ?

Il me l'a pris. J'allais moi-même,
Trempe de pardon et d'espoir,
L'envoyer à l'absent que j'aime,
Et l'appeler... s'il veut me voir.

Souffle hardi qui viens de naître
Parmi les souffles de l'été,
Je t'avais ouvert ma fenêtre,
Et tu voles ma pauvreté !

Oiseau, le fragment d'une page
Peut contenir tant de bonheur !
Ah ! si tu le sais, sois mon page,
Et ne t'en va pas sans mon cœur.

Ce cœur, souvent, révèle à peine
Le trouble enfermé de mon sort :
Ma voix ardente est sans haleine,
Mon âme en pleurs est sans essor.

Et tes ailes me font envie
Quand ta volonté frappe l'air.
Ton cri rapide est une vie !
Ton vol, un innocent éclair !

O flèche amoureuse lancée,
Aussi prompt que ton désir,
L'objet de ta fuite empressée,
Dieu ! que tu dois bien le saisir !

Toi, chez qui le printemps allume
L'audace et l'élan de l'amour,
Remets ce papier sous ma plume
Puisqu'il va promettre un beau jour.

Mais tu t'enfuis, charmante chose,
En me regardant de travers ;
Car tu hais la cellule close,
Toi dont la cage est l'univers !



LES ROSES DE SAADI

J'AI voulu ce matin te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;

La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encore en est toute embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.



LA JEUNE FILLE ET LE RAMIER

LES rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir ;
Tout tressaille, averti de la prochaine ondée ;
Et toi qui ne lis plus, sur ton livre accoudée,
Plains-tu l'absent aimé qui ne pourra te voir ?

Là bas, pliant son aile et mouillé sous l'ombrage,
Banni de l'horizon qu'il n'atteint que des yeux,
Appelant sa compagne et regardant les cieux,
Un ramier, comme toi, soupire de l'orage.

Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux !
Sous l'orage qui passe il renaît tant de choses.
Le soleil sans la pluie ouvrirait-il les roses ?
Amants, vous attendez ! de quoi vous plaignez-vous ?



L'ENTREVUE AU RUISSEAU

L'EAU nous sépare ; écoute bien :
Si tu fais un pas, tu n'as rien.

Voici ma plus belle ceinture,
Elle embaume encor de mes fleurs.
Prends les parfums et les couleurs,
Prends tout... Je m'en vais sans parure.

L'eau nous sépare ; écoute bien :
Si tu fais un pas, tu n'as rien.

Sais-tu pourquoi je viens moi-même
Jeter mon ruban sur ton sein ?
C'est que tu parlais d'un larcin,
Et l'on veut donner quand on aime.

L'eau nous sépare ; écoute bien ;
Si tu fais un pas, tu n'as rien.

Adieu ! ta réponse est à craindre,
Je n'ai pas le temps d'écouter ;
Mais quand je n'ose m'arrêter,
N'est-ce donc que toi qu'il faut plaindre ?

Ce que j'ai dit, retiens-le bien :
Pour aujourd'hui, je n'ai plus rien !

1857.



L'AMI D'ENFANCE

UN ami me parlait et me regardait vivre :
Alors, c'était mourir... Mon jeune âge était ivre
De l'orage enfermé dont la foudre est au cœur ;
Et cet ami riait, car il était moqueur.

Il n'avait pas d'aimer la funeste science.
Son seul orage à lui, c'était l'impatience.
Léger comme l'oiseau qui siffle avant d'aimer,
Disant : « Tout feu s'éteint, puisqu'il peut s'allumer ; »
Plein de chants, plein d'audace et d'orgueil sans alarme,
Il eût mis tout un jour à comprendre une larme.
De nos printemps égaux lui seul portait les fleurs ;
J'étais déjà l'ainée, hélas ! par bien des pleurs.

Décorant sa pitié d'une grâce insolente,
Il disputait, joyeux, avec ma voix tremblante.
A ses doutes railleurs, je répondais trop bas...
Prouve-t-on que l'on souffre à qui ne souffre pas ?

Soudain, presque en colère, il m'appela méchante
De tromper la saison où l'on joue, où l'on chante :
« Venez, sortez, courez où sonne le plaisir !
Pourquoi restez-vous là navrant votre loisir ?
Pourquoi défier vos immobiles peines ?
Venez, la vie est belle, et ses coupes sont pleines !...
Non ? Vous voulez pleurer ? Soit ! J'ai fait mon devoir :
Adieu ! — Quand vous rirez, je reviendrai vous voir. »

Et je le vis s'enfuir comme l'oiseau s'envole ;
Et je pleurai longtemps au bruit de sa parole.
Mais quoi ? la fête en lui chantait si haut alors
Qu'il n'entendait que ceux qui dansent au dehors.

Tout change. Un an s'écoule, il revient... Qu'il est pâle !
Sur son front quelle flamme a soufflé tant de hâle ?
Comme il accourt tremblant ! Comme il serre ma main !
Comme ses yeux sont noirs ! Quel démon en chemin
L'a saisi ? — C'est qu'il aime ! Il a trouvé son âme.
Il ne me dira plus : « Que c'est lâche ! une femme. »
Triste, il m'a demandé : « C'est donc là votre enfer ?
Et je riaais... Grand Dieu ! vous avez bien souffert ! »



LA VOIX D'UN AMI

Si tu n'as pas perdu cette voix grave et tendre
Qui promenait mon âme au chemin des éclairs
Ou s'écoulait limpide avec les ruisseaux clairs,
Éveille un peu ta voix que je voudrais entendre.

Elle manque à ma peine, elle aiderait mes jours.
Dans leurs cent mille voix je ne l'ai pas trouvée.
Pareille à l'espérance en d'autres temps rêvée,
Ta voix ouvre une vie où l'on vivra toujours !

Souffle vers ma maison cette flamme sonore
Qui seule a su répondre aux larmes de mes yeux.
Inutile à la terre, approche-moi des cieux.
Si l'haleine est en toi, que je l'entende encore !

Elle manque à ma peine, elle aiderait mes jours.
Dans leurs cent mille voix je ne l'ai pas trouvée.
Pareille à l'espérance en d'autres temps rêvée,
Ta voix ouvre une vie où l'on vivra toujours !



TROP TARD

IL a parlé. Prévoyante ou légère,
Sa voix cruelle et qui m'était si chère
A dit ces mots qui m'atteignaient tout bas :
« Vous qui savez aimer, ne m'aimez pas !

« Ne m'aimez pas si vous êtes sensible ;
Jamais sur moi n'a plané le bonheur.
Je suis bizarre et peut-être inflexible.
L'amour veut trop : l'amour veut tout un cœur.
Je hais ses pleurs, sa grâce ou sa colère ;
Ses fers jamais n'entraveront mes pas. »

Il parle ainsi, celui qui m'a su plaire...
Qu'un peu plus tôt cette voix qui m'éclaire
N'a-t-elle dit, moins flatteuse et moins bas :
« Vous qui savez aimer, ne m'aimez pas !

« Ne m'aimez pas ! l'âme demande l'âme.
L'insecte ardent brille aussi près des fleurs :
Il éblouit, mais il n'a point de flamme ;
La rose a froid sous ses froides lueurs.
Vaine étincelle échappée à la cendre,
Mon sort qui brille égarerait vos pas. »

Il parle ainsi, lui que j'ai cru si tendre.
Ah ! pour forcer ma raison à l'entendre,
Il dit trop tard, ou bien il dit trop bas :
« Vous qui savez aimer, ne m'aimez pas »



DERNIÈRE ENTREVUE

ATTENDS, nous allons dire adieu :
Ce mot seul désarmera Dieu.

Les voilà ces feuilles brûlantes
Qu'échangèrent nos mains tremblantes,

Où l'amour répandit par flots
Ses cris, ses flammes, ses sanglots.

Délivrons ces âmes confuses,
Rendons l'air aux pauvres recluses.

Attends, nous allons dire adieu :
Ce mot seul désarmera Dieu.

Voici celle qui m'a perdue...
Lis ! Quand je te l'aurai rendue,

De tant de mal, de tant de bien,
Il ne me restera plus rien.

Brûlons ces tristes fleurs d'orage,
Moi, par effroi ; toi, par courage.

Elles survivraient trop d'un jour
Au naufrage d'un tel amour.

Par pitié, sois-nous inflexible !
Pour ce sacrifice impossible,

Il fallait le secours des cieux,
Et les regarder dans tes yeux !

Contre toi le sort n'a plus d'armes ;
Oh ! ne pleure pas... bois mes larmes !

Lève au ciel ton front abattu ;
Je t'aime à jamais : le sais-tu ?

Mais te voilà près de la porte...
La terre s'en va... je suis morte !...

Hélas ! je n'ai pas dit adieu...
Toi seul es sauvé devant Dieu !



LE SECRET PERDU

QUI me consolera? — « Moi seule, a dit l'étude ;
« J'ai des secrets nombreux pour ranimer tes jours. » —
Les livres ont dès lors peuplé ma solitude,
Et j'appris que tout pleure, et je pleurai toujours.

Qui me consolera? — « Moi, m'a dit la parure ;
« Voici des nœuds, du fard, des perles et de l'or. » —
Et j'essayai sur moi l'innocente imposture,
Mais je parais mon deuil, et je pleurais encor.

Qui me consolera? — « Nous, m'ont dit les voyages ;
Laisse-nous t'emporter vers de lointaines fleurs. » —
Mais, toute éprise encor de mes premiers ombrages,
Les ombrages nouveaux n'ont caché que mes pleurs.

Qui me consolera? — Rien, plus rien, plus personne!
Ni leurs voix, ni ta voix; mais descends dans ton cœur;
Le secret qui guérit n'est qu'en toi. Dieu le donne:
Si Dieu te l'a repris, va ! renonce au bonheur !



FIERTÉ, PARDONNE-MOI !

F IERTÉ, pardonne-moi !
Fierté, je t'ai trahie !...
Une fois dans ma vie,
Fierté, j'ai mieux aimé mon pauvre cœur que toi :
Tue, ou pardonne-moi !

Sans souci, sans effroi,
Comme on est dans l'enfance,
J'étais là sans défense ;
Rien ne gardait mon cœur, rien ne veillait sur moi :
Où donc étais-tu, toi ?

Fierté, pardonne-moi !
Fierté, je t'ai trahie !...
Une fois dans ma vie,
Fierté, j'ai mieux aimé mon pauvre cœur que toi :
Tue, ou pardonne-moi !



AU LIVRE DE LÉOPARDI

IL est de longs soupirs qui traversent les âges
Pour apprendre l'amour aux âmes les plus sages.
O sages ! de si loin que ces soupirs viendront,
Leurs brûlantes douceurs un jour vous troubleront.

Et s'il vous faut garder parmi vos solitudes
Le calme qui préside aux sévères études,
Ne risquez pas vos yeux sur les tendres éclairs
De l'orage éternel enfermé dans ces vers,

Dans ces chants, dans ces cris, dans ces plaintes voilées,
Tocsins toujours vibrant de douleurs envolées.
Oh ! n'allez pas tenter, d'un courage hardi,
Tout cet amour qui pleure avec Léopardi !

Léopardi ! Doux christ oublié de son père,
Altéré de la mort sans le ciel qu'elle espère,
Qu'elle ouvre d'une clé pendue à tout berceau,
Levant de l'avenir l'insoulevable sceau.

Ennemi de lui seul ! Aimer, et ne pas croire !
Sentir l'eau sur sa lèvre, et ne pas l'oser boire !
Ne pas respirer Dieu dans l'âme d'une fleur !
Ne pas consoler l'ange attristé dans son cœur !

Ce que l'ange a souffert chez l'homme aveugle et tendre,
Ce qu'ils ont dit entre eux sans venir à s'entendre,
Ce qu'ils ont l'un par l'autre enduré de combats,
Sages qui voulez vivre, oh ! ne l'apprenez pas !

Oh ! la mort ! ce sera le vrai réveil du songe !
Liberté ! ce sera ton règne sans mensonge !
Le grand dévoilement des âmes et du jour !
Ce sera Dieu lui-même... Oh ! ce sera l'amour !



L'ESCLAVE ET L'OISEAU

OUVRE ton aile au vent, mon beau ramier sauvage,
Laisse à mes doigts brisés ton anneau d'esclavage !
Tu n'as que trop pleuré ton élément, l'amour ;
Sois heureux comme lui : sauve-toi sans retour !

Que tu montes la nue, ou que tu rases l'onde,
Souviens-toi de l'esclave en traversant le monde :
L'esclave t'affranchit pour te rendre à l'amour ;
Quitte-moi comme lui : sauve-toi sans retour !

Va retrouver dans l'air la volupté de vivre !
Va boire les baisers de Dieu, qui te délivre !
Ruisselant de soleil et plongé dans l'amour,
Va-t-en ! va-t-en ! va-t-en ! sauve-toi sans retour !

Moi, je garde l'anneau ; je suis l'oiseau sans ailes.
Les tiennes vont aux cieux ; mon âme est devant elles.
Va ! je les sentirai frissonner dans l'amour !
Mon ramier, sois béni ! Sauve-toi sans retour !

Va demander pardon pour les faiseurs de chaînes ;
En fuyant les bourreaux, laisse tomber les haines.
Va plus haut que la mort, emporté dans l'amour ;
Sois clément comme lui... Sauve-toi sans retour !



DANS L'ÉTÉ

UN danger circule à l'ombre,
Au chant de l'oiseau
Qui descend, dès qu'il fait sombre,
Se plaindre au roseau.
Alors tout ce qui respire
Se prend à rêver ;
Et le ruisseau qui soupire
Semble l'éprouver.

Partout les nids et les ailes
Tremblent doucement,
Dénonçant des tourterelles
L'entretien charmant ;

L'été brûle avec mystère
Dans les lits en fleurs
Des seuls amants de la terre
Sans blâme et sans pleurs.

Été, si trop jeune encore
Pour fuir un danger,
L'enfant rêveur que j'adore
S'attarde au verger,
Laisse dans l'errante nue
Ton charme cruel,
Et sauve l'âme ingénue
Du plaisir mortel !



SIMPLE HISTOIRE

TU m'as connue au temps des roses,
Quand les colombes sont écloses ;
Tes yeux alors pleins de soleil
Ont brillé sur mon teint vermeil.
Souriant à ma destinée,
Par ta douce force entraînée,
Je ne t'aimai pas à demi,
Mon jeune ami, mon seul ami !

A l'étonnement de nos âmes
Tout jetait des fleurs et des flammes ;
Une feuille, un bruit de roseaux
Nous semblaient des hymnes d'oiseaux.

Quand ce beau temps sur notre tête
Sonnait à chaque heure une fête,
Nous n'étions mortels qu'à demi,
Mon jeune ami, mon seul ami !

Puis, tu t'en allas vers ta mère,
Et la vie eut une ombre amère ;
Autour de mon sort languissant
L'été même allait pâlissant.
Les roses me paraient encore ;
Mais déjà, pleurant l'autre aurore,
Je n'aimai plus rien qu'à demi,
Sans mon ami, mon seul ami !

Un jour, l'invincible Espérance
Poussa ton vaisseau vers la France :
Tu me ranimas sur ton cœur...
Jeune, on ne meurt pas de bonheur !
Mais la guerre appelait tes armes...
Sous tant de baisers et de larmes
Je ne t'ai revu qu'à demi,
Mon jeune ami, mon seul ami !

Plus tard, un enfant du village
Accourut, tout pâle au visage,
Disant : « Voulez-vous le revoir ?
Demain, ce sera sans espoir.
Déjà les prières sont faites,
Venez vite, comme vous êtes... »
Et je revins morte à demi,
Mon pauvre ami, mon seul ami !



LA JEUNE COMÉDIENNE

A FONTENAY-LES-ROSES

LÉGÈRE, on la portait ! C'était comme une fête :
Chaque fleur, pour la voir, semblait lever la tête,
Le soleil à pleins feux ruisselait dans les champs,
Une église allumait ses flambeaux et ses chants,
Les cieus resplendissaient sans nuage, sans blâme,
De la morte charmante ils laissaient passer l'âme,
Et les hommes en bas marchaient silencieux,
La rêverie au cœur et l'espérance aux yeux.
Plus loin, des moissonneurs penchés sur leur faucille,
Devinaient et plaignaient ce poids de jeune fille
Au deuil blanc ; car, pressé de vivre et de souffrir,
L'homme partout s'attarde à regarder mourir.

Jamais le mois brûlant n'avait vu tant de roses.
Pour de plus doux emplois elles semblent écloses.
Le chemin les jetait sous les pieds de l'enfant
Couché, qu'on enlevait de ce sol triomphant.
Cet immobile enfant venait d'être Laurence,
Que sa crédule mère appelait *Espérance*.
Oui, la mère est crédule en regardant le jour
Flotter au fond des yeux de l'enfant, son amour !
C'est trop peu d'une vie à cette âme qui s'ouvre :
C'est une éternité que la mère y découvre.
L'éternité fuyait pour ne plus revenir ;
Laurence avait changé de route et d'avenir.

La veille, elle avait dit : « Six vierges couronnées,
Dont les âmes au mal ne se sont pas données,
Demain, le long des bleds, mèneront le convoi,
Tendront mon dernier voile et prieront Dieu pour moi.
Pour moi, s'il est un coin, parmi les hautes herbes,
Que ne visitent pas les charités superbes,
Un coin vert où jamais on n'entend rien gémir,
J'y voudrais bien aller ! j'y voudrais bien dormir !
S'il vous plaît, qu'on m'y porte ! Il me faut du silence,
Un saule au doux frisson, que l'air baigne et balance.
Sur nous, si Dieu le veut, l'aurore passera,
Et parmi le vent frais l'oiseau seul chantera.
Tant de bruits sur la terre ont étourdi mon âme !
Oui, c'est une pitié d'y naître pauvre et femme.
Ne me démentez pas, corrupteurs !... Ah ! pardon !
Vivez ! j'ai pris sur moi la faute et l'abandon.
J'ai bien assez souffert pour que Dieu vous pardonne !
Vivez ! tous mes pardons à moi, je vous les donne.
Mais si quelque autre enfant, la voix pleine de pleurs,
Vient chanter devant vous, ne souillez plus ses fleurs.

Paix ! Éloignez d'ici cette musique affreuse...
Fermez tout... Là, c'est bien... O Vierge généreuse,
Je ne veux plus entendre et regarder que vous :
Oh ! que vous êtes calme !... Oh ! que vous suivre est doux !...

Puis elle regarda fixe et droit devant elle,
Tandis que de ses yeux la mémoire infidèle
S'effaçait, comme on voit, aux approches du soir,
Par degrés se ternir les clartés d'un miroir.
Un sourire y passa, mais un sourire étrange :
On eût dit qu'auprès d'elle, invisible, un autre ange
Détournait de sa bouche, où la vie hésitait,
Une coupe inutile à l'espoir qui mentait.
— « Non ! je ne veux plus boire ; assez ! cria Laurence,
Assez ! je n'ai plus soif. » Et tout devint silence.

Les pauvres sur leurs doigts comptaient ses jeunes jours,
Disant qu'elle était sainte, ayant donné toujours.
Toujours elle donnait, cette belle indigente,
Madeleine insultée et comme elle indulgente.
Dans son rêve fuyant sillonné d'un peu d'or,
Elle étendait les mains, croyant donner encor.

Mais quoi ! le rossignol soulevé dans la brise
S'en retournait à Dieu par l'arceau d'une église,
Et sous tant de bouquets jetés sur son départ,
Seul, de tout ce printemps, ne prenait plus sa part.

Et comme s'en allait ce lumineux cortège
En chantant : « Que le Dieu qui mourut la protège ! »
Prise d'un souvenir qui me serrait la voix,
Je criai, sans parler : « Qu'est-ce donc que je vois ? »

Alors, posant ma main où la douleur s'élance,
Je ressentis au cœur comme un grand coup de lance,
Tel que le recevra tout pauvre cœur humain
Devant ces corps d'enfants tombés par le chemin.
Appelant par son nom la douce pardonnée,
Presque sans le vouloir je marchais consternée ;
Puis, rêvant son front pâle et naguère adoré,
La force abandonna mon corps... et je pleurai.

Pourtant l'atome ailé, dont le vol se déploie,
Traçait au fond de l'air mille cercles de joie,
L'hirondelle au bec noir acclamait son retour,
Le cri des coqs lointains sonnait l'heure et l'amour,
Là-bas, des ramiers blancs flottaient à longues voiles
Et semblaient, en plein jour, de filantes étoiles :
L'arrêt n'avait frappé que sur un jeune sort
Qui, soumis, s'éteignait sous les doigts de la mort.

Dans ce grand requiem formé par la nature,
Six voix d'enfants poussaient leurs élans sans culture,
Au fond des bois ombreux mille oiseaux s'ébattaient,
Et l'on eût dit au loin que les arbres chantaient.

Quand la nuit s'étendit sur l'ardent paysage,
Quand tout bruit s'effaça, l'astre au tendre visage
Vers une croix nouvelle allongea ses fils d'or,
Comme un baiser de mère à son enfant qui dort.

Dormez, dormez, jeunesse, apaisez vos orages !
Que tout vous soit repos sous ces chastes ombrages !
Nuls vices ne viendront vous tenter en ce lieu :
Germez dans l'espérance, et laissez faire à Dieu !



CROIS.. MOI

SI ta vie obscure et charmée
Coule à l'ombre de quelques fleurs,
Ame orageuse mais calmée
Dans ce rêve pur et sans pleurs,
Sur les biens que le ciel te donne,
Crois-moi :
Pour que le sort te les pardonne,
Tais-toi !

Mais si l'amour d'une main sûre
T'a frappée à ne plus guérir,
Si tu languis de ta blessure
Jusqu'à souhaiter d'en mourir,

Devant tous, et devant toi-même,
Crois-moi :
Par un effort doux et suprême,
Tais-toi !

Vois-tu ! les profondes paroles
Qui sortent d'un vrai désespoir
N'entrent pas aux âmes frivoles
Si cruelles sans le savoir !
Ne dis qu'à Dieu ce qu'il faut dire,
Crois-moi :
Et couvrant ta mort d'un sourire,
Tais-toi !



POURQUOI ?

QUAND vous suiviez ma trace,
J'allais avoir quinze ans,
Puis la fleur, puis la grâce,
Puis le feu du printemps.

J'étais blonde et pliante
Comme l'épi mouvant,
Et surtout moins savante
Que le plus jeune enfant.

J'avais ma douce mère,
Me guidant au chemin,
Attentive et sévère
Quand vous cherchiez ma main.

C'est beau la jeune fille
Qui laisse aller son cœur
Dans son regard qui brille
Et se lève au bonheur !

Vous me vouliez pour femme,
Je le jurais tout bas.
Vous mentiez à votre âme,
Moi, je ne mentais pas.

Si la fleur virginale
D'un brûlant avenir,
Si sa plus fraîche annale
N'ont pu vous retenir,

Pourquoi chercher ma trace
Quand je n'ai plus quinze ans,
Ni la fleur, ni la grâce,
Ni le feu du printemps ?



CIGALE

DE l'ardente cigale
J'eus le destin,
Sa récolte frugale
Fut mon festin.
Mouillant mon seigle à peine
D'un peu de lait,
J'ai glané graine à graine
Mon chapelet.

« J'ai chanté comme j'aime
Rire et douleurs ;
L'oiseau des bois lui-même
Chante des pleurs ;

Et la sonore flamme,
Symbole errant,
Prouve bien que toute âme
Brûle en pleurant.

« Puisque Amour vit de charmes
Et de souci,
J'ai donc vécu de larmes,
De joie aussi.
A présent, que m'importe !
Faites à souffrir,
Devant, pour être morte,
Si peu mourir. »

La chanteuse penchée
Cherchait encor
De la moisson fauchée
Quelque épi d'or,
Quand l'autre Moissonneuse,
Forte en tous lieux,
Emporta la glaneuse
Chanter aux cieux.



AMOUR, DIVIN RODEUR

AMOUR, divin rôdeur, glissant entre les âmes,
Sans te voir de mes yeux, je reconnais tes flammes.
Inquiets des lueurs qui brûlent dans les airs,
Tous les regards errants sont pleins de tes éclairs...
C'est lui ! Sauve qui peut ! Voici venir les larmes !..
Ce n'est pas tout d'aimer : l'Amour porte des armes.
C'est le roi, c'est le maître, et pour le désarmer
Il faut plaire à l'Amour : ce n'est pas tout d'aimer !



LE NID SOLITAIRE

V A, mon âme, au-dessus de la foule qui passe,
Ainsi qu'un libre oiseau te baigner dans l'espace.
Va voir ! et ne reviens qu'après avoir touché
Le rêve... mon beau rêve à la terre caché.

Moi, je veux du silence, il y va de ma vie,
Et je m'enferme où rien, plus rien ne m'a suivie,
Et de mon nid étroit d'où nul sanglot ne sort,
J'entends courir le siècle à côté de mon sort,

Le siècle qui s'enfuit grondant devant nos portes,
Entraînant dans son cours, comme des algues mortes,
Les noms ensanglantés, les vœux, les vains serments,
Les bouquets purs, noués de noms doux et charmants.

Va, mon âme, au-dessus de la foule qui passe,
Ainsi qu'un libre oiseau te baigner dans l'espace.
Va voir ! et ne reviens qu'après avoir touché
Le rêve... mon beau rêve à la terre caché !



LA FILEUSE ET L'ENFANT

J'APPRIIS à chanter en allant à l'école :
Les enfants joyeux aiment tant les chansons !
Ils vont les crier au passereau qui vole ;
Au nuage, au vent, ils portent la parole,
Tout légers, tout fiers de savoir des leçons.

La blanche fileuse à son rouet penchée
Ouvrait ma jeune âme avec sa vieille voix,
Lorsque j'écoutais, toute lasse et fâchée,
Toute buissonnière en un saule cachée,
Pour mon avenir ces thèmes d'autrefois.

Elle allait chantant d'une voix affaiblie,
Mélant la pensée au lin qu'elle allongait,
Courbée au travail comme un pommier qui plie,
Oubliant son corps d'où l'âme se délie,
Moi, j'ai retenu tout ce qu'elle songeait :

— « Ne passez jamais devant l'humble chapelle
Sans y rafraîchir les rayons de vos yeux.
Pour vous éclairer c'est Dieu qui vous appelle,
Son nom dit le monde à l'enfant qui l'épèle,
Et c'est, sans mourir, une visite aux cieux.

« Ce nom comme un feu mûrira vos pensées,
Semblable au soleil qui mûrit les bleds d'or ;
Vous en formerez des gerbes enlacées,
Pour les mettre un jour sous vos têtes lassées
Comme un faible oiseau qui chante et qui s'endort.

« N'ouvrez pas votre aile aux gloires défendues ;
De tous les lointains juge-t-on la couleur ?
Les voix sans écho sont les mieux entendues ;
Dieu tient dans sa main les clefs qu'on croit perdues
De tous les secrets lui seul sait la valeur.

« Quand vous respirez un parfum délectable
Ne demandez pas d'où vient ce souffle pur :
Tout parfum descend de la divine table ;
L'abeille en arrive, artiste infatigable,
Et son miel choisi tombe aussi de l'azur.

« L'été, lorsqu'un fruit fond sous votre sourire,
Ne demandez pas : « Ce doux fruit, qui l'a fait ? »

Vous direz : « C'est Dieu, Dieu par qui tout respire ! »
En piquant le mil l'oiseau sait bien le dire,
Le chanter aussi par un double bienfait.

« Si vous avez peur lorsque la nuit est noire,
Vous direz : « Mon Dieu, je vois clair avec vous :
Vous êtes la lampe au fond de ma mémoire,
Vous êtes la nuit, voilé dans votre gloire,
Vous êtes le jour, et vous brillez pour nous ! »

« Si vous rencontrez un pauvre sans baptême,
Donnez-lui le pain que l'on vous a donné,
Parlez-lui d'amour comme on fait à vous-même ;
Dieu dira : « C'est bien ! Voilà l'enfant que j'aime ;
S'il s'égare un jour, il sera pardonné. »

« Voyez-vous passer dans sa tristesse amère
Une femme seule et lente à son chemin,
Regardez-la bien, et dites : « C'est ma mère,
Ma mère qui souffre ! » — honorez sa misère,
Et soutenez-la du cœur et de la main.

« Enfin, faites tant et si souvent l'aumône,
Qu'à ce doux travail ardemment occupé,
Quand vous vieillirez, — tout vieillit, Dieu l'ordonne, —
Quelque ange en passant vous touche et vous moissonne,
Comme un lys d'argent pour la Vierge coupé. *

* Ces vers rappellent, dans un autre rythme, la seconde strophe de *l'Aumône*, page 257 : l'auteur s'est répété sans doute à dessein.

« Les ramiers s'en vont où l'été les emmène,
L'eau court après l'eau qui court sans s'égarer,
Le chêne grandit sous le bras du grand chêne,
L'homme revient seul où son cœur le ramène,
Où les vieux tombeaux l'attirent pour pleurer. »

— J'appris tous ces chants en allant à l'école :
Les enfants joyeux aiment tant les chansons !
Ils vont les crier au passereau qui vole ;
Au nuage, au vent, ils portent la parole,
Tout légers, tout fiers de savoir des leçons.



UN RUISSEAU DE LA SCARPE

QUI, j'avais des trésors... J'en ai plein ma mémoire,
J'ai des banquets rêvés où l'orphelin va boire.
Oh! quel enfant des bleds, le long des chemins verts,
N'a dans ses jeux errants possédé l'univers ?

Emmenez-moi, chemins !... Mais non, ce n'est plus l'heure,
Il faudrait revenir en courant où l'on pleure,
Sans avoir regardé jusqu'au fond le ruisseau
Dont la vague mouilla l'osier de mon berceau.

Il courait vers la Scarpe en traversant nos rues
Qu'épurait la fraîcheur de ses ondes accrues,
Et l'enfance aux longs cris saluait son retour
Qui faisait déborder tous les puits d'alentour.

Écoliers de ce temps, troupe alerte et bruyante,
Où sont-ils vos présents jetés à l'eau fuyante :
Le livre ouvert, parfois vos souliers pour vaisseaux,
Et vos petits jardins de mousse et d'arbrisseaux ?

Air natal ! aliment de saveur sans seconde,
Qui nourris tes enfants et les baise à la ronde ;
Air natal imprégné des souffles de nos champs,
Qui fais les cœurs pareils et pareils les penchants,

Et la longue innocence, et le joyeux sourire
Des nôtres, qui n'ont pas de plus beau livre à lire
Que leur visage ouvert et leurs grands yeux d'azur,
Et leur timbre profond d'où sort l'entretien sûr !...

Depuis que j'ai quitté tes haleines bénies,
Tes familles aux mains facilement unies,
Je ne sais quoi d'amer à mon pain s'est mêlé,
Et partout sur mon jour une larme a tremblé,

Et je n'ai plus osé vivre à poitrine pleine
Ni respirer tout l'air qu'il faut à mon haleine :
On eût dit qu'un témoin s'y serait opposé...
Vivre pour vivre, oh non ! je ne l'ai plus osé !

Non ! le cher souvenir n'est qu'un cri de souffrance !
Viens donc, toi, dont le cours peut traverser la France !
A ta molle clarté je livrerai mon front,
Et dans tes flots du moins mes larmes se perdront.

Viens ranimer le cœur séché de nostalgie,
Le prendre et l'inonder d'une fraîche énergie !
En sortant d'abreuver l'herbe de nos guérets,
Viens, ne fût-ce qu'une heure, abreuver mes regrets !

Amène avec ton bruit une de nos abeilles
Dont l'essaim, quoique absent, bourdonne en mes oreilles !
« Elle en parle toujours ! » diront-ils... Mais, mon Dieu,
Jeune, on a tant aimé ces parcelles de feu,

Ces gouttes de soleil dans notre azur qui brille,
Dansant sur le tableau lointain de la famille,
Visiteuses des bleds où logent tant de fleurs,
Miel qui vole émané des célestes chaleurs !

J'en ai tant vu passer dans l'enclos de mon père
Qu'il en fourmille au fond de tout ce que j'espère,
Sur toi dont l'eau rapide a délecté mes jours
Et m'a fait cette voix qui soupire toujours.

Dans ce poignant amour que je m'efforce à rendre,
Dont j'ai souffert longtemps avant de le comprendre,
Comme d'un pâle enfant on berce le souci,
Ruisseau, tu me rendrais ce qui me manque ici,

Ton bruit sourd se mêlant au rouet de ma mère,
Enlevant à son cœur quelque pensée amère,
Quand pour nous le donner elle cherchait là-bas
Un bonheur attardé qui ne revenait pas.

Cette mère, à ta rive elle est assise encore ;
La voilà qui me parle, ô mémoire sonore !
O mes palais natals qu'on m'a fermés souvent !
La voilà qui les rouvre à son heureuse enfant !

Je ressaisis sa robe, et ses mains, et son âme !
Sur ma lèvre entr'ouverte elle répand sa flamme !
Non ! par tout l'or du monde on ne me paîrait pas
Ce souffle, ce ruisseau qui font trembler mes pas !

UNE RUELLE DE FLANDRE

A MADAME DESLOGES, NÉE LEURS

DANS l'enclos d'un jardin gardé par l'innocence
J'ai vu naître vos fleurs avant votre naissance,
Beau jardin, si rempli d'œillets et de lilas
Que de le regarder on n'était jamais las.

En me haussant au mur dans les bras de mon frère
Que de fois j'ai passé mes bras par la barrière
Pour atteindre un rameau de ces calmes séjours
Qui souple s'avancait et s'enfuyait toujours !
Que de fois, suspendus aux frêles palissades,
Nous avons savouré leurs molles embrassades,

Quand nous allions chercher pour le repos du soir
Notre lait à la cense, et longtemps nous asseoir
Sous ces rideaux mouvants qui bordaient la ruelle !
Hélas ! qu'aux plaisirs purs la mémoire est fidèle !
Errant dans les parfums de tous ces arbres verts,
Plongeant nos fronts hardis sous leurs flancs entr'ouverts,
Nous faisons les doux yeux aux roses embaumées
Qui nous le rendaient bien, contentes d'être aimées !

Nos longs chuchotements entendus sans nous voir,
Nos rires étouffés pleins d'audace et d'espoir
Attirèrent un jour le père de famille
Dont l'aspect, tout d'un coup, surmonta la charmille,
Tandis qu'un tronc noueux me barrant le chemin
M'arrêta par la manche et fit saigner ma main.
Votre père eut pitié... C'était bien votre père !
On l'eût pris pour un roi dans la saison prospère...
Et nous ne partions pas à sa voix sans courroux :
Il nous chassait en vain, l'accent était si doux !
En écoutant souffler nos rapides haleines,
En voyant nos yeux clairs comme l'eau des fontaines,
Il nous jeta des fleurs pour hâter notre essor ;
Et nous d'oser crier : « Nous reviendrons encor ! »

Quand on lavait du seuil la pierre large et lisse
Où dans nos jeux flamands l'osselet roule et glisse,
En rond, silencieux, penchés sur leurs genoux,
D'autres enfants jouaient enhardis comme nous ;
Puis, poussant à la fois leurs grands cris de cigales
Ils jetaient pour adieux des clameurs sans égales,
Si bien qu'apparaissant tout rouges de courroux
De vieux fâchés criaient : « Serpents ! vous taisez-vous ! »
Quelle peur !... Jamais plus n'irai-je à cette porte
Où je ne sais quel vent par force me remporte ?

Quoi donc ! quoi ! jamais plus ne voudra-t-il de moi
Ce pays qui m'appelle et qui s'enfuit?... Pourquoi ?

Alors les blonds essaims de jeunes Albertines,
Qui hantent dans l'été nos fermes citadines,
Venaient tourner leur danse et cadencer leurs pas
Devant le beau jardin qui ne se fermait pas.
C'était la seule porte incessamment ouverte,
Inondant le pavé d'ombre ou de clarté verte,
Selon que du soleil les rayons ruisselants
Passaient ou s'arrêtaient aux feuillages tremblants.
On eût dit qu'invisible une indulgente fée
Dilatait d'un soupir la ruelle étouffée,
Quand les autres jardins enfermés de hauts murs
Gardaient sous les verroux leur ombre et leurs fruits mûrs.
Tant pis pour le passant ! A moins qu'en cette allée,
Élevant vers le ciel sa tête échevelée,
Quelque arbre, de l'enclos habitant curieux,
Ne franchît son rempart d'un front libre et joyeux.

On ne saura jamais les milliers d'hirondelles
Revenant sous nos toits chercher à tire d'ailes
Les coins, les nids, les fleurs et le feu de l'été,
Apportant en échange un goût de liberté.

Entendra qui pourra sans songer aux voyages
Ce qui faisait frémir nos ailes sans plumages,
Ces fanfares dans l'air, ces rendez-vous épars
Qui s'appelaient au loin : « Venez-vous ? Moi, je pars ! »

C'est là que votre vie ayant été semée
Vous alliez apparaître et charmante et charmée,
C'est là que préparée à d'innocents liens
J'accourais... Regardez comme je m'en souviens !

- Et les petits voisins amoureux d'ombre fraîche
N'eurent pas sitôt vu, comme au fond d'une crèche,
Un enfant rose et nud plus beau qu'un autre enfant,
Qu'ils se dirent entre eux : « Est-ce un Jésus vivant ? »

C'était vous ! D'aucuns nœuds vos mains n'étaient liées,
Vos petits pieds dormaient sur les branches pliées,
Toute libre dans l'air où coulait le soleil,
Un rameau sous le ciel berçait votre sommeil,
Puis, le soir, on voyait d'une femme étoilée
L'abondante mamelle à vos lèvres collée,
Et partout se lisait dans ce tableau charmant
De vos jours couronnés le doux pressentiment.

De parfums, d'air sonore incessamment baisée,
Comment n'auriez-vous pas été poétisée ?
Que l'on s'étonne donc de votre amour des fleurs !
Vos moindres souvenirs nagent dans leurs couleurs,
Vous en viviez, c'étaient vos rimes et vos proses :
Nul enfant n'a jamais marché sur tant de roses !

Mon Dieu ! s'il n'en doit plus poindre au bord de mes jours,
Que sur ma sœur de Flandre il en pleuve toujours !



A ROUEN, RUE ANCRIÈRE

JE n'ai vu qu'un regard de cette belle morte
A travers le volet qui touche à votre porte,
Ma sœur, et sur la vitre où passa ce regard,
Ce fut l'adieu d'un ange obtenu par hasard.

Et dans la rue encore on dirait, quand je passe,
Que l'adieu reparait à la claire surface.

Mais il est un miroir empreint plus tristement
De l'image fuyante et visible un moment :
C. miroir, c'est mon âme où, portrait plein de larmes,
Revit la belle morte avec ses jeunes charmes.



SOIR D'ÉTÉ

LE soleil brûlait l'ombre, et la terre altérée
Au crépuscule errant demandait un peu d'eau ;
Chaque fleur de sa tête inclinait le fardeau
Sur la montagne encor dorée.

Tandis que l'astre en feu descend et va s'asseoir
Au fond de sa rouge lumière,
Dans les arbres mouvants frissonne la prière,
Et dans les nids : « Bonsoir ! bonsoir ! »

Pas une aile à l'azur ne demande à s'étendre,
Pas un enfant ne rôde aux vergers obscurcis,
Et dans tout ce grand calme et ces tons adoucis
Le moucheron pourrait s'entendre.



L'INNOCENCE

BEAU fantôme de l'innocence,
Vêtu de fleurs,
Toi qui gardes sous ta puissance
Une âme en pleurs !

O toi qui devanças nos hontes
Et nos revers,
Es-tu si grand que tu surmontes
Tout l'univers !

Le reste, comme la poussière,
S'est envolé,
Devant le feu de ma paupière
Tout s'est voilé,

Tout s'est enfui, flamme et fumée,
 Tout est au vent ;
Toi seul sur mon âme enfermée
 Planes souvent.

Pour courir à ta voix qui crie :
 « Éternité ! »
Pour monter à Dieu que je prie,
 J'ai tout jeté.

La nuit, pour chasser un mensonge
 Qui me fait peur,
Ta main, plus forte que le songe,
 Étreint mon cœur.

Quelle absence est assez profonde
 Pour te braver,
Quand ton regard perce le monde
 Pour nous trouver ?

De mon âme ont jailli des âmes
 Dignes de toi :
Au milieu de ces pures flammes,
 Ressaisis-moi !

Beau fantôme de l'innocence
 Vêtu de fleurs,
Oh ! garde bien en ta puissance
 Notre âme en pleurs.



LAISSE-NOUS PLEURER

TOI qui ris de nos cœurs prompts à se déchirer,
Rends-nous notre ignorance, ou laisse-nous pleurer !

Promets-nous à jamais le soleil, la nuit même,
Oui, la nuit à jamais, promets-la-moi ! je l'aime,
Avec ses astres blancs, ses flambeaux, ses sommeils,
Son rêve errant toujours et toujours ses réveils,
Et toujours, pour calmer la brûlante insomnie,
D'un monde où rien ne meurt l'éternelle harmonie !

Ce monde était le mien quand, les ailes aux vents,
Mon âme encore oiseau rasait les jours mouvants,

Quand je mordais aux fruits que ma sœur, chère aînée,
Cueillait à l'arbre entier de notre destinée ;
Puis, en nous regardant jusqu'au fond de nos yeux,
Nous éclations d'un rire à faire ouvrir les cieux,
Car nous ne savions rien. Plus agiles que l'onde,
Nos âmes s'en allaient chanter autour du monde,
Lorsqu'avec moi, promise aux profondes amours,
Nous n'épelions partout qu'un mot : « Toujours ! toujours ! »

Philosophe distrait, amant des théories,
Qui n'ôtes ton chapeau qu'aux madones fleuries,
Quand tu diras toujours que vivre c'est penser,
Qu'il faut que l'oiseau chante, et qu'il nous faut danser,
Et qu'alors qu'on est femme il faut porter des roses,
Tu ne changeras pas le cours amer des choses.
Pourquoi donc nous chercher, nous qui ne dansons pas ?
Pourquoi nous écouter, nous qui parlons tout bas ?
Nous n'allons point usant nos yeux au même livre :
Le mien se lit dans l'ombre où Dieu m'apprend à vivre.

Toi, qui ris de nos cœurs prompts à se déchirer,
Rends-nous notre ignorance, ou laisse-nous pleurer.

Vois, si tu n'as pas vu, la plus petite fille
S'éprendre des soucis d'une jeune famille,
Éclorre à la douleur par le pressentiment,
Pâlir pour sa poupée heurtée imprudemment,
Prier Dieu, puis sourire en berçant son idole
Qu'elle croit endormie au son de sa parole :
Fière du vague instinct de sa fécondité,
Elle couve une autre âme à l'immortalité.
Laisse-lui ses berceaux : ta raillerie amère
Éteindrait son enfant... Tu vois bien qu'elle est mère.

A la mère du moins laisse les beaux enfants,
Ingrats, si Dieu le veut, mais à jamais vivants !
Sinon, de quoi ris-tu ? Va ! j'ai le droit des larmes ;
Va ! sur les flancs brisés ne porte pas tes armes.

Toi qui ris de nos cœurs prompts à se déchirer,
Rends-nous notre innocence, ou laisse-nous pleurer !



LA FIANCÉE DU VEUF

ÉPOUSE aujourd'hui fortunée,
Pour l'épouse aux cieux retournée
Pourquoi pleurez-vous à genoux ?
Qu'a-t-elle besoin de prière ?
Au sein de son Dieu, de son père,
C'est elle qui pleure sur nous.



INÈS

JE ne dis rien de toi, toi, la plus enfermée !
Toi, la plus douloureuse, et non la moins aimée !
Toi, rentrée en mon sein ! je ne dis rien de toi
Qui souffres, qui te plains, et qui meurs avec moi !

Le sais-tu maintenant, ô jalouse adorée,
Ce que je te vouais de tendresse ignorée ?
Connais-tu maintenant, me l'ayant emporté,
Mon cœur qui bat si triste et pleure à ton côté ?



L'ÂME ERRANTE

JE suis la prière qui passe
Sur la terre où rien n'est à moi;
Je suis le ramier dans l'espace,
Amour, où je cherche après toi.
Effleurant la route féconde,
Glanant la vie à chaque lieu,
J'ai touché les deux flancs du monde,
Suspendue au souffle de Dieu.

Ce souffle épura la tendresse
Qui coulait de mon chant plaintif,
Et répandit sa sainte ivresse
Sur le pauvre et sur le captif.

Et me voici louant encore
Mon seul avoir, le souvenir,
M'envolant d'aurore en aurore
Vers l'infinissable avenir.

Je vais au désert plein d'eaux vives
Laver les ailes de mon cœur,
Car je sais qu'il est d'autres rives
Pour ceux qui vous cherchent, Seigneur !
J'y verrai monter les phalanges
Des peuples tués par la faim,
Comme s'en retournent les anges,
Bannis, mais rappelés enfin...

Laissez-moi passer, je suis mère ;
Je vais redemander au sort
Les doux fruits d'une fleur amère,
Mes petits volés par la mort.
Créateur de leurs jeunes charmes,
Vous qui comptez les cris fervents,
Je vous donnerai tant de larmes
Que vous me rendrez mes enfants !



TRISTESSE

AU DOCTEUR VEYNE

Si je pouvais trouver un éternel sourire,
Voile innocent d'un cœur qui s'ouvre et se déchire,
Je l'étendrais toujours sur mes pleurs mal cachés
Et qui tombent souvent par leur poids épanchés.

Renfermée à jamais dans mon âme abattue,
Je dirais : « Ce n'est rien, » à tout ce qui me tue ;
Et mon front orageux, sans nuage et sans pli,
Du calme enfant qui dort peindrait l'heureux oubli.

Dieu n'a pas fait pour nous ce mensonge adorable,
Le sourire défaille à la plaie incurable :
Cette grâce mêlée à la coupe de fiel,
Dieu mourant l'épuisa pour l'emporter au ciel.

Adieu, sourire ! adieu jusque dans l'autre vie,
Si l'âme, du passé n'y peut être suivie !
Mais si de la mémoire on ne doit pas guérir,
A quoi sert, ô mon âme, à quoi sert de mourir ?



REFUGE

L est du moins au-dessus de la terre
Un champ d'asile où monte la douleur ;
J'y vais puiser un peu d'eau salulaire
Qui du passé rafraichit la couleur.
Là seulement ma mère encor vivante
Sans me gronder me console et m'endort.
O douce nuit, je suis votre servante :
Dans votre empire on aime donc encor !

Non, tout n'est pas orage dans l'orage ;
Entre ses coups, pour desserrer le cœur,
Souffle une brise, invisible courage,
Parfum errant de l'éternelle fleur.

Puis, c'est de l'âme une halte fervente,
Un chant qui passe, un enfant qui s'endort.
Orage, allez ! je suis votre servante :
Sous vos éclairs Dieu me regarde encor !

Béni soit Dieu ! puisqu'après la tourmente,
Réalisant nos rêves éperdus,
Vient des humains l'infatigable amante .
Pour démêler les fuseaux confondus.
Fidèle mort ! si simple, si savante,
Si favorable au souffrant qui s'endort,
Me cherchez-vous ? Je suis votre servante :
Dans vos bras nus l'âme est plus libre encor !



RETOUR DANS UNE ÉGLISE

ÉGLISE ! église où de mon âme,
Moitié de pleurs, moitié de flamme,
Et prompt comme l'eau de la mer,
Coula le flot le plus amer !

Église où ma jeunesse blonde,
Craintive ensemble et vagabonde,
Attirée aux chants du saint lieu,
N'accourait pas toute vers Dieu !

Église où chaque dalle usée,
D'un tendre poids scandalisée,
Dénonça deux ans, jour par jour,
Des pas que rejoignait l'Amour !

Église où mon heure allait vite
Pour rencontrer à l'eau bénite
Une autre âme que j'y voyais,
Une main qu'ailleurs je fuyais !

Église vainement austère,
Où le doux encens de la terre,
Ruisselant sur mes longs cheveux,
Égarait le cours de mes vœux !

Église où mon humble famille,
Moins morte aux soupirs de sa fille,
Planait sur mon sort combattu
Et criait dans l'air : « Que veux-tu ? »

Le savais-je, ô Dieu de mon père ?
Où va-t-on vers ce qu'on espère ?
Où fuit-on l'ombre de ses pas ?...
Dieu ! savais-je où l'on n'aime pas !

Dieu des larmes, le sais-je encore ?
Je n'ai su qu'un mal qui dévore,
Un mal dont on n'ose souffrir,
Ni vivre, ô mon Dieu ! ni mourir.

Église ! église, ouvrez vos portes
Et vos chaînes douces et fortes
Aux élancements de mon cœur
Qui frappe à la grille du chœur.

Ouvrez ! Je ne suis plus suivie
Que par moi-même et par la vie
Qui fait chanceler sous son poids
Mon âme et mon corps à la fois.

Ouvrez ! Je suis triste et blessée,
Seule sous mon aile abaissée ;
Il n'est plus de pas sur mes pas,
Ni d'âme qui me parle bas.

Ouvrez à mon sort sans patrie,
Flottant comme une algue flétrie !
Des deux voix tendres d'autrefois
Vous n'entendrez plus qu'une voix !



UNE NUIT DE MON ÂME

PAR un rêve dont la flamme
Éclairait mes yeux fermés,
La nuit emporta mon âme
Où dorment nos morts aimés.
Sous ma fervente lumière
Le sol tressaille et se fend,
Et je ressaisis ma mère
Qui renaît pour son enfant !

« Tu viens donc ! » dit la chère ombre
Dont la voix m'ouvre le cœur ;
« Tu sais donc qu'en ce lieu sombre
Tout spectre attend le bonheur !

Viens, ne crains pas leur silence
Ni leurs yeux ouverts sans voir :
Le sommeil qui les balance
N'a de vivant que l'espoir.

« L'espoir, ô ma bien-aimée,
Sève qui remonte à Dieu,
Vigne errante et parfumée
Qui fleurit même en ce lieu ;
L'espoir, cette étreinte immense
Qui joint tous les univers,
Ne sens-tu pas qu'il commence
D'unir au moins nos revers ?

« Comme aux chaleurs d'une serre
L'homme fait germer ses fleurs,
Le trépas qui nous enserre
Ici fait germer nos cœurs.
A travers le dernier voile
Tendu sur l'autre avenir,
Nous voyons la double étoile
De l'aube et du souvenir.

« Que de sources éternelles
Dans ces lointains toujours beaux !
Que d'arbres aux fleurs nouvelles
Sur ces routes sans tombeaux !
Vois ! que d'immortelles vies
Te recevront avec moi !
Vois ! que de mères suivies
D'enfants aimés comme toi !

« Sous une forme reprise
Et qui nous ressemblera,

Avec un cri de surprise
Chacun se reconnaîtra.
« Quoi, c'est lui ! c'est toi ! c'est elle ! »
Retentira de partout,
Et l'on proclamera belle
La mort vivante et debout !

« Jette donc loin tes colères
Contre d'innocents ingrats ;
Le flambeau dont tu t'éclaires
Te voit si tendre en mes bras !
Cesse d'essayer la haine,
Faites pour la mépriser :
C'est perdre à river ta chaîne
La force de la briser.

« Adieu, fille de mes larmes,
Revue à force d'amour !
Quand le temps rompra ses armes,
Tu me suivras au grand jour.
A ton épreuve asservie,
Va plaindre les plus souffrants,
Et pour gagner l'autre vie
Retourne avec les mourants. »

L'ombre alors pressa ma lèvre
D'un baiser lent et profond,
Qui d'une indicible fièvre
Fait encor battre mon front.
Montez, mon humble courage
Sous les insultes du sort :
J'irai plus haut que l'orage
Dans les ailes de la mort !

*
* *

QUE mon nom ne soit rien qu'une ombre douce et vaine
Qu'il ne cause jamais ni l'effroi ni la peine !
Qu'un indigent l'emporte après m'avoir parlé
Et le garde longtemps dans son cœur consolé !



LES PRISONS ET LES PRIÈRES

PLEUREZ ! comptez les noms des bannis de la France ;
L'air manque à ces grands cœurs où brûle tant d'espoir ;
Jetez la palme en deuil au pied de leur souffrance,
Et passons : les geôliers seuls ont droit de les voir !
Passons : nos bras pieux sont sans force et sans armes ;
Nous n'allons point traînant de fratricides vœux ;
Mais, femmes, nous portons la prière et les larmes,
Et Dieu, le Dieu du peuple, en demande pour eux.
Voyez vers la prison glisser de saintes âmes.
Salut ! vous qui cachez vos ailes ici-bas !
Sous vos manteaux mouillés et vos pâleurs de femmes
Que de cendre et de boue ont entravé vos pas !

Salut ! vos yeux divins rougis de larmes vives
Reviennent se noyer dans ce monde étouffant.
Vous errez, comme alors, au Jardin des Olives;
Car le Christ est en peine et Judas triomphant.
Oui, le Christ est en peine, il prévoit tant de crimes !
Lui dont les bras cloués ont brisé tant de fers,
Il revoit dans son sang nager tant de victimes,
Qu'il veut mourir encor pour fermer les enfers !
Courez, doux orphelins, montez dans la balance,
Priez pour les méchants qui vivent sans remords,
Rachetez les forfaits des pleurs de l'innocence,
Et dans un flot amer lavez nos pauvres morts !
Et nous, n'envoyons plus à des guerres impies
Nos fils adolescents et nos drapeaux vainqueurs.
Avons-nous amassé nos pieuses charpies
Pour les baigner du sang le plus pur de nos cœurs !
Pitié ! nous n'avons plus le temps des longues haines :
La haine est basse et sombre ; il fait jour ! il fait jour !
O France ! il faut aimer, il faut rompre les chaînes,
Ton Dieu, le Dieu du peuple, a tant besoin d'amour !



AU CITOYEN RASPAIL

COMME l'ardent mineur ensevelit sous terre
De ses yeux patients les rayons purs et chauds,
Brûle ta lampe au ciel, martyr humanitaire,
Toi dont le laurier d'or croît au fond des cachots.
Quand ressuscitera ta jeunesse engloutie,
Tes radieux regards plongeant dans l'avenir,
Rallumés au soleil de l'immense patrie,
Heureux d'avoir pleuré, n'auront plus qu'à bénir.



LES SÉPARÉS

N'ÉCRIS pas ! Je suis triste, et je voudrais m'éteindre ;
Les beaux étés, sans toi, c'est l'amour sans flambeau.
J'ai refermé mes bras qui ne peuvent t'atteindre ;
Et, frapper à mon cœur, c'est frapper au tombeau.
N'écris pas !

N'écris pas ! n'apprenons qu'à mourir à nous même.
Ne demande qu'à Dieu... qu'à toi si je t'aimais.
Au fond de ton silence écouter que tu m'aimes,
C'est entendre le ciel sans y monter jamais.
N'écris pas !

N'écris pas! Je te crains; j'ai peur de ma mémoire;
Elle a gardé ta voix qui m'appelle souvent.
Ne montre pas l'eau vive à qui ne peut la boire.
Une chère écriture est un portrait vivant.
N'écris pas !

N'écris pas ces deux mots que je n'ose plus lire :
Il semble que ta voix les répand sur mon cœur,
Que je les vois briller à travers ton sourire;
Il semble qu'un baiser les empreint sur mon cœur*.
N'écris pas !



* Un mot ne rime pas avec lui-même, *cœur* avec *cœur*, comme on vient de le lire dans ce *cri* qu'on a dégagé des brouillons raturés, des vers inachevés que l'auteur n'a pu revoir. Fallait-il, au nom de la prosodie, supprimer cette note vibrante et poignante, si personnelle à M^{me} Valmore, et « comme elle seule en avait? » — « C'est ainsi, ajoute Sainte-Beuve, que chantait la dernière Valmore dans le res-sentiment de ses jeunes et anciennes douleurs. »

LA COURONNE EFFEUILLÉE

J'IRAI, j'irai porter ma couronne effeuillée
Au jardin de mon père où revit toute fleur ;
J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée :
Mon père a des secrets pour vaincre la douleur.

J'irai, j'irai lui dire, au moins avec mes larmes :
« Regardez, j'ai souffert... » Il me regardera,
Et sous mes jours changés, sous mes pâleurs sans charmes,
Parce qu'il est mon père il me reconnaîtra.

Il dira : « C'est donc vous, chère âme désolée
La terre manque-t-elle à vos pas égarés ?
Chère âme, je suis Dieu : ne soyez plus troublée ;
Voici votre maison, voici mon cœur, entrez ! »

O clémence ! ô douceur ! ô saint refuge ! ô Père !
Votre enfant qui pleurait vous l'avez entendu !
Je vous obtiens déjà puisque je vous espère
Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.

Vous ne rejetez pas la fleur qui n'est plus belle ;
Ce crime de la terre au ciel est pardonné.
Vous ne maudirez pas votre enfant infidèle,
Non d'avoir rien vendu, mais d'avoir tout donné.



LOIN DU MONDE

ENTREZ, mes souvenirs, ouvrez ma solitude !
Le monde m'a troublée; elle aussi me fait peur.
Que d'orages encore et que d'inquiétude
Avant que son silence assoupisse mon cœur !

Je suis comme l'enfant qui cherche après sa mère,
Qui crie, et qui s'arrête effrayé de sa voix.
J'ai de plus que l'enfant une mémoire amère :
Dans son premier chagrin, lui, n'a pas d'autrefois.

Entrez, mes souvenirs, quand vous seriez en larmes,
Car vous êtes mon père, et ma mère, et mes cieux !
Vos tristesses jamais ne reviennent sans charmes;
Je vous souris toujours en essuyant mes yeux.

Revenez ! Vous aussi, rendez-moi vos sourires,
Vos longs soleils, votre ombre, et vos vertes fraîcheurs,
Où les anges riaient dans nos vierges délires,
Où nos fronts s'allumaient sous de chastes rougeurs.

Dans vos flots ramenés quand mon cœur se replonge,
O mes amours d'enfance ! ô mes jeunes amours !
Je vous revois couler comme l'eau dans un songe,
O vous, dont les miroirs se ressemblent toujours !



RENONCEMENT

PARDONNEZ-MOI, Seigneur, mon visage attristé,
Vous qui l'aviez formé de sourire et de charmes ;
Mais sous le front joyeux vous aviez mis les larmes,
Et de vos dons, Seigneur, ce don seul m'est resté.

C'est le moins envié, c'est le meilleur peut-être.
Je n'ai plus à mourir à mes liens de fleurs ;
Ils vous sont tous rendus, cher auteur de mon être,
Et je n'ai plus à moi que le sel de mes pleurs.

Les fleurs sont pour l'enfant ; le sel est pour la femme :
Faites-en l'innocence et trempez-y mes jours,
Seigneur ! quand tout ce sel aura lavé mon âme,
Vous me rendrez un cœur pour vous aimer toujours !

Tous mes étonnements sont finis sur la terre,
Tous mes adieux sont faits, l'âme est prête à jaillir
Pour atteindre à ses fruits protégés de mystère
Que la pudique mort a seule osé cueillir.

O Sauveur ! soyez tendre au moins à d'autres mères,
Par amour pour la vôtre et par pitié pour nous !
Baptisez leurs enfants de nos larmes amères,
Et relevez les miens tombés à vos genoux !



A MA SOEUR CÉCILE

CACHE-LES dans ton cœur, toi dont le cœur pardonne,
Ces bouquets imprudents qui fleurissaient en moi ;
C'est toute une âme en fleur qui s'exhale vers toi ;
Aux autres, je l'entr'ouvre : à toi, je te la donne.



L'AMIE

QUAND mon ombre au soleil tremble seule et s'incline,
Quand je cherche des pas à l'entour de mes pas,
Quand j'écoute attentive et que je dis tout bas :
« Personne ! » une jeune ombre éternelle, divine,
Se lève et me répond : « Me voici, Marceline !

Ne dis jamais : « Personne ! où l'abandon te prend.
Si tu montes vers Dieu, je suis sur la colline ;
Si tu descends en pleurs, je descends en pleurant. »
— Et mon âme s'écrie : Oh ! bonsoir, Albertine ! »



LES DANSES DE LORMONT*

POURSUIVANT les nuées
Dans nos chansons,
De main en main nouées,
Dansons, dansons !
Nous sommes de Lormont les blanches demoiselles.
La brise nous soulève et nous porte en avant :
On dirait qu'à nos pieds la danse met des ailes
Pour nous jeter au vent !

Poursuivant les nuées
De nos chansons,
De main en main noués,
Dansons, dansons !

(*) Les coteaux de Lormont, en face de Bordeaux.

Avec sa grande voix la mer nous accompagne.
La mer qui bat la grève et qui rompt les roseaux,
En nous voyant d'en bas planer sur la montagne,
Nous prend pour des oiseaux.

Poursuivant les nuées
De nos chansons,
De main en main nouées,
Dansons, dansons !

Allez, la mer ! Allez, navire enflé de voiles ;
La danse vous salue au fond de vos couleurs !
Allez ! Pour vous pousser vers les bonnes étoiles,
Nous vous jetons des fleurs.

Poursuivant les nuées
De nos chansons,
De main en main nouées,
Dansons, dansons !

Regardez, regardez la montagne enflammée !
C'est Lormont qui s'allume au coucher du soleil.
Regardez sur son front tourner la ronde aimée,
Comme un cercle vermeil !

Poursuivant les nuées
De nos chansons,
De main en main nouées,
Dansons, dansons !



LA PAUVRE FILLE

A toi le monde ! à toi la vie !
A toi tout ce que l'homme envie !
Mais dans l'ombre et sans me nommer,
A moi le ciel ! à moi le bonheur de t'aimer !

Tu n'en sauras rien sur la terre :
Flamme invisible en ton chemin,
Je vivrai d'un ardent mystère
Sans avoir rencontré ta main.

A toi le monde ! à toi la vie !
A toi tout ce que l'homme envie !
Mais dans l'ombre et sans me nommer,
A moi le ciel ! à moi le bonheur de t'aimer !

Jeune aigle, amour d'une hirondelle,
Qui te cache ses humbles jours,
Va planer loin d'un cœur fidèle
Dont le cri te suivra toujours.

A toi le monde ! à toi la vie !
A toi tout ce que l'homme envie !
Mais dans l'ombre et sans me nommer,
A moi le ciel ! à moi le bonheur de t'aimer !



LA VOIX PERDUE

(MA FILLE INÈS.)*

LA JEUNE FILLE.

MA mère, entendez-vous, quand la lune est levée,
L'oiseau qui la salue en veillant sa couvée?
Ne fait-il pas rêver les arbres endormis?
Pourquoi chante-t-il seul ! Il n'a donc pas d'amis ?

Inès, qui tenait de sa mère le don musical, avait une voix très sympathique. Elle la perdit pendant sa dernière maladie. On l'entendait parfois dans son lit essayer de la retrouver, et sa mère pleurait, presentant l'avenir.

LA MÈRE.

Il en a ! Des bannis il soulage la route ;
Dans tous ces nids couchés on le bénit sans doute.
Il parle à quelque mère humble et pareille à moi,
A quelque enfant sauvage et charmant comme toi.

LA JEUNE FILLE.

Que je l'aime ! Avec nous que je voudrais le prendre !
Tout ce qu'il chante à Dieu que je voudrais l'apprendre !
Lui, s'il voulait venir, heureux dans notre amour,
Nous lui ferions aimer le monde et le grand jour.

LA MÈRE.

Il mourrait. Son destin est d'être solitaire,
De jeter ses sanglots, libre, entre ciel et terre ;
D'attacher sa compagne, humble et pareille à moi,
A son doux nid sauvage et charmant comme toi.

On a dit qu'autrefois, au sein d'une famille,
Il vécut sous un front brûlant de jeune fille.
Cet être harmonieux aimait l'ombre et les fleurs ;
Nul ne pouvait l'entendre et retenir ses pleurs.
Rossignol, il chantait aux errantes étoiles ;
Jeune fille, il pleurait, dérobé sous ses voiles.

LA JEUNE FILLE.

Et la mère ?

LA MÈRE.

Était tendre et fière autant que moi
De son enfant sauvage et charmant comme toi.

LA JEUNE FILLE.

Après?...

LA MÈRE.

De ce front pâle où frissonnaient ses ailes,
L'oiseau voulait sortir et s'envoler par elles.
Un jour, forçant le voile où gémissait sa voix,
Il emporta le timbre et s'enfuit dans les bois.

LA JEUNE FILLE.

Après?...

LA MÈRE.

L'enfant rêveur n'aima plus qu'en silence,
Cherchant toujours le saule où l'oiseau se balance.

LA JEUNE FILLE.

Et la mère?

LA MÈRE.

Suivit, tendre et pareille à moi,
Son doux enfant muet et charmant comme toi.



LES OISEAUX

CARAVANE aux voix enflammées,
Légers navigateurs du vent,
Petites âmes emplumées
Qu'une fleur héberge souvent,
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Sous l'arceau de la vieille église
Ou dans l'arbre en fleur du chemin,
Le cœur au nid, l'aile à la brise,
Harmonistes du genre humain,

Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Quand vos délirantes roulades
Font sourire un morne empereur,
Vous versez les mêmes aubades
Dans l'oreille du laboureur.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Exempts de nos durs anathèmes,
Vous vous épousez dans les airs,
Et multipliant vos baptêmes
Vous peuplez gaiement l'univers.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Sans clefs, sans portes, sans ferrailles,
Sans rideau, pour y voir plus clair,
Vos loyers pendent aux murailles
Que l'homme fait payer si cher.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Jamais un triste plan de guerre
N'a rassemblé votre conseil,

Et vous ne vous attroupez guère
Que pour saluer le soleil.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Levés avec l'aube levée,
Montant vers Dieu dans sa lueur,
Au voisin de votre couvée
Vous n'allez pas chanter malheur.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Dans vos luttes d'amour sans larmes,
Musiciens toujours d'accord,
Vous rendez seulement les armes
A qui chantera le plus fort.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Si vos nids dans nos paysages
Sont menacés par les chasseurs,
Vous allez loger aux nuages,
Plus libres que vos oppresseurs !
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez même roi !

D'une divine sépulture
Honorant vos frêles débris,
Orchestre ailé de la nature,
Les cieus vous servent-ils d'abris ?
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi.

Car jamais on n'a vu la trace
De vos corps tombés dans les bois,
Où vous ne laissez que la grâce
D'un écho rempli de vos voix.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !

Ah ! je sens que je fus colombe,
En voyant vos ailes s'ouvrir ;
Et pour vous suivre par la tombe,
J'ai déjà moins peur de mourir.
Peuple d'en haut, joyeux mystère,
Donnez votre exemple à la terre,
Vous qui suivez la même loi !
Vous qui chantez le même roi !



APPENDICE

Sur ma demande, le fils du poète, le seul survivant de sa famille, mon ami des jeunes années et mon collaborateur dans cette nouvelle édition des poésies de M^{me} Valmore, a tracé de sa mère le portrait qu'on va lire. J'ai fait appel à ses souvenirs directs et si vivants toujours pour compléter de renseignements intimes ce qui pouvait manquer à mes souvenirs personnels, dans la reproduction d'une exquise et rare figure de poète, que je tenais à montrer au lecteur sous son jour vrai. La physionomie du poète et de la femme revit dans ces pages aussi exactes qu'émues, dans ces pages définitives, écrites par le témoin quotidien d'une existence qui a été la sienne propre, car Hippolyte Valmore n'a quitté sa mère qu'après lui avoir fermé les yeux et au seuil de la tombe. La place de cette esquisse était naturellement, il me semble, à la première page de notre édition; mais mon collaborateur a tenu expressément à n'en faire qu'une simple note, une sorte d'Appendice à la fin du second volume, voulant sans doute présenter l'œuvre poétique de sa mère entre un double et respectueux témoignage: celui du fils et celui de l'ami.

A. L.



MARCELINE DESBORDES

MARCELINE DESBORDES avait été très blonde dans sa première enfance et, comme telle, particulièrement fêtée à sa venue au jour, parce que, dans le sein d'une famille d'origine méridionale, elle rappelait sa mère flamande et représentait en quelque sorte son pays d'adoption*. Petite, bien faite, elle avait les mouvements harmonieux, soit qu'un sentiment vif les accélérât, soit que la rêverie les ralentît, mais le plus souvent une allure rapide et légère. En avançant en âge, elle avait pris un certain embonpoint que ne décelait pas son visage un peu maigre et accentué. Sa physionomie, habituellement grave,

* Les Desbordes, chassés de Bordeaux par la révocation de l'Édit de Nantes, se réfugièrent en Suisse. L'un d'eux est même inscrit sur le *Livre du Recteur, de l'Académie de Genève* (1562). Une partie de la famille alla chercher un abri plus lointain en Hollande et sacrifia tout à sa liberté de conscience; l'autre ne put se résoudre à renoncer à sa foi et à son pays: elle s'établit à Douai. Marceline fut un des huit enfants de Félix Desbordes et de Catherine Lucas. Elle naquit le 20 juin 1786.

était empreinte d'une profonde mélancolie ; l'apparition d'un ami, d'un enfant l'éclairait du plus charmant sourire. Ses yeux bruns clairs étaient expressifs, le regard chaud, pénétrant, loyal. Le front, moins large qu'élevé, s'encadrait de cheveux châtain et soyeux. Le nez était un peu fort, légèrement aquilin, les narines bien dessinées ; la bouche grande, mobile, le plus souvent fermée : les lèvres minces sans sécheresse n'auraient pu exprimer le dédain ni le sarcasme, si étrangers à sa nature. Son teint mat n'infirmait pas la descendance espagnole qu'elle aimait à se supposer. Ses mains étaient bien faites ; le pied petit, nerveux, souple et bien cambré posait à peine par terre jusqu'à l'époque où le fardeau des douleurs fût devenu trop lourd pour elle.

La pitié fut chez Marceline le premier mobile de la pensée. Dès l'enfance, d'ordinaire vouée à l'égoïsme le plus naïf, à l'amour emporté du plaisir et presque toujours à l'inintelligence du malheur, une fleur solitaire, une poupée informe, mutilée, puis jetée à l'oubli par de frivoles compagnes, devenaient de sa part l'objet d'un culte passionné. « A quelque chère idole en tout temps asservie, » ce tendre instinct ne lui laissait pas le loisir de s'occuper d'elle-même. Dans les moments les plus douloureux de sa vie « où l'espoir, lui-même, oubliait ses jours, » une voix avait le don de la faire sortir de son abattement et de relever son front consterné, c'était celle d'un autre malheureux. Il semblait que le ciel répondît à ses plaintes en lui confiant un infortuné

à consoler. Son angélique nature trouvait là comme un répit à ses propres tourments, et, par une grâce particulière, elle savait les mots qui touchent, qui « résolvent la sécheresse du cœur, » a dit Michelet. Une mère n'est ni plus délicate, ni plus savante. Comme instrument accordé à sa vocation de consolatrice des affligés, elle avait reçu une voix faite pour émouvoir, attendrir, persuader.*

Cette voix ouvrait les cœurs le plus sur leurs

* Qu'on veuille bien me permettre de citer ce fragment d'une lettre à elle adressée par l'une des personnes les plus spirituelles de Paris, femme aimable, franche, mais tout à fait du monde, et à qui il n'était pas facile d'en imposer quant à la sincérité, au *bon aloi* de l'amitié :

« Et moi aussi, je suis triste. Je regrette et j'ai la férocité de me plaire à vous savoir de même, ma chère Marceline (car votre *Madame* m'est odieux et je vous prie de le garder pour vos connaissances.). Oui, le souvenir de notre dernier entretien dans ce petit salon où il y avait tant de gens et personne, je le conserverai éternellement. Il m'a semblé que je vous entendais même dans ce que vous ne disiez pas et que je vous laissais voir ce que je ne m'étais pas avoué à moi-même. Jamais je ne me suis trouvée sous l'empire d'un charme pareil, et je ne voudrais pas, pour rien au monde, m'exposer à vous voir le jour où j'aurais un secret à cacher. La moindre flatterie de votre cœur vous ouvrirait le mien, et l'imbécile laisserait tomber sa proie. »

SOPHIE GAY.

Paris, ce 24 octobre 1822.

Et, dans une autre lettre :

« C'est bien vous qui avez des paroles magiques qui endorment les douleurs. Je souffre bien moins de mes peines depuis que vous m'en avez parlé. »

gardes. Parmi les humbles, les ulcérés, et les défiants, comme chez les hommes de haute intelligence qui se sont trouvés en contact avec elle, il en est peu qui aient longtemps résisté à son ascendant et ne se soient livrés naïvement, trouvant un charme inattendu à cet abandon involontaire. Elle était pourtant la moins inquisitive des femmes, la plus respectueuse de la réserve d'autrui, ne cherchant ni à savoir, ni à s'imposer; mais une fois le courant de la sympathie établi, ce qui ne tardait guère sous la chaleur de son regard, sous l'haleine de sa charité, la glace fondait, la confiance s'échappait, les douleurs s'apaisaient. On la quittait ému, consolé, reconnaissant.

D'une nature rêveuse et mélancolique, mais en même temps vive et impressionnable, Marceline se sentait facilement gagnée par la joie de ceux qui l'entouraient. Elle avait des heures du plus charmant enjouement; sa gaiété était alors celle des enfants. Dans un cercle intime, une accalmie inespérée du sort rendait la liberté aux élans les plus aimables de son caractère : c'était, disait-elle, ses jours de pardon. Douée des plus hautes vertus chrétiennes, elle croyait, en effet, avoir besoin d'être pardonnée. La peur de l'enfer a empoisonné la vie de cette sœur de charité. Elle en parle souvent, elle en appelle à Dieu :

*« S'il n'a pas dit l'enfer à l'homme épouvanté,
L'homme est donc bien méchant de l'avoir inventé! »*

La mélancolie, le détachement absolu de tout in-

térêt personnel si caractéristique chez Marceline, sa petite taille aussi l'avaient fait nommer par Grétry « son petit roi détrôné », et il la connaissait bien, lui qui, pendant plusieurs années, avait servi de père à « la petite Desbordes » alors engagée à Feydeau. Son père Félix lui avait transmis avec le sang son active charité ; sa mère, la passion. Ces deux éléments de sa vie intérieure se retrouvent dans ses actions comme dans ses écrits, alternés parfois, souvent confondus. De la femme flamande, elle possédait le goût de l'ordre, du rangement ; mais amasser, conserver même lui était impossible :

*« Le superflu, tu vois, c'est pour l'être sensible
Tout ce que les autres n'ont pas... » **

En effet, elle me disait parfois qu'un objet quelconque, précieux ou non, ne lui semblait plus être sien aussitôt qu'il avait été désiré par quelqu'un. Et elle le donnait, et elle n'a cessé de donner jusqu'à la fin. Son armoire était vide des vêtements les plus nécessaires au moment où elle cessa de vivre. *Da pe mörte* » dit le Roumain, donne jusqu'à la mort. C'était bien sa devise. Les pauvres ont été constamment l'objet des plus hautes manifestations de son âme. Il y avait de la sainte en elle dans le mouvement qui la portait dès l'enfance vers les déshérités de l'humanité. Elle s'excusait d'être ou de pa-

* L'enfant et le pauvre. — (Voir le tome III et dernier de cette édition).

raitre plus heureuse qu'eux. Eux la comprenaient souvent : j'en sais qui ont conservé d'elle le plus vivant souvenir.

Parler plus longuement de son amour pour Dieu, de sa piété filiale, de sa pitié fraternelle pour les misérables, les prisonniers, les proscrits, et de sa reconnaissance presque religieuse pour le soleil est inutile : on en retrouve l'expression dans tous ses écrits, dans toutes ses pensées. C'est le fonds même de sa poésie, poésie vierge, oserais-je dire, où l'art, s'il s'en trouve, est absolument inconscient. Elle ignorait les règles, comme en général tout ce qui s'apprend à l'école, et ne savait ni préparer, ni combiner, ni composer. Semblable à la harpe éolienne à laquelle cet aimable et généreux Dumas l'a comparée *, elle rendait des sons, harmonie et mélodie, sous un souffle venu d'ailleurs, de très haut toujours. Aussi n'a-t-elle jamais attaché de prix à des vers venus sans effort, et comme d'instinct. Son humilité naïve la laissait en même temps surprise et reconnaissante des éloges que lui décernaient les hommes les plus distingués de son temps, incrédule le plus souvent et, par suite, indifférente à tout ce qui avait trait à son talent.

Personnellement résignée, par nature, par hauteur de raison, elle n'eût guère songé à se plaindre de sa destinée si elle n'avait rencontré que des gens heureux, si elle avait vu le bien-être assuré à tout ce

* Préface du volume des *Pleurs*. (Paris. Charpentier. 1833).

qu'elle aimait. Ce qui explique également cette abondance de plaintes, dans la langue presque mystérieuse des vers, c'est le silence qu'elle gardait à la maison sur tant de peines dont il eût fallu révéler les motifs. Pour ne pas attrister les siens, elle gardait tout en elle : quelquefois, dans une lettre à quelque ami, elle laissait aller sa confiance afin d'échapper à l'étouffement du silence. « Si les hommes n'avaient le soupir, disent les nègres, (les esclaves, je suppose,) ils étoufferaient. » Sans force pour supporter les douleurs des autres, Marceline, dans les périls qui ne menaçaient qu'elle, était soutenue par un haut et vrai courage. Elle en montrait déjà sans le savoir quand, à quinze ans, en pleine tempête, elle demanda et obtint qu'on l'attachât dans les haubans du navire qui la ramenait en France : elle voulait regarder l'orage en face ; de même à Lyon, pendant les fratricides journées de septembre 1834, alors qu'épouse et mère, elle s'en allait par les rues soulevées porter des soins et des secours aux veuves des combattants. Qui l'a jamais su, si ce n'est ces pauvres femmes et nous ? Elle avait aussi ce genre de courage moins brillant et plus rare peut-être, qui la poussait à plaider près des hommes puissants, dédaigneux ou prévenus, à intercéder pour les petits ou les coupables. C'était là sa seule politique. Ceux qui lui ont prêté ce qu'on appelle une opinion se sont bien trompés. Si elle se tenait plus près du peuple que des grands, c'est qu'elle était elle-même du peuple, fille d'un peintre d'armoiries

et, par sa mère, petite-fille d'un fermier citadin, d'un censier. C'est aussi que la somme des douleurs dont toutes les classes ont leur part est, évidemment, plus considérable chez ceux qui ont à lutter jour par jour pour l'existence. Enfin, sa vie, pendant les deux dernières années, n'a été qu'un long acte de de fermeté virile. Torturée par la maladie qui devait nous l'enlever, voyant clair dans le court avenir qu'elle se savait réservé, mais toujours muette, elle ne cessa d'arrêter les cris de la souffrance physique et de cacher ses profondes terreurs afin de respecter chez ceux qui l'entouraient le repos avec l'illusion. Sentant d'ailleurs l'inutilité des secours, elle dédaignait de se plaindre. Sa raison ou sa piété l'élevait au-dessus des vains gémissements. Jamais, d'ailleurs, on ne l'a vue introduire volontairement le drame dans la vie privée : elle détestait les grands cris, les grands gestes. Le calme était au contraire chez elle un besoin de nature ; elle ne voyait pas de bonheur en dehors d'une existence humble, uniforme, cachée. Le plus modeste de ses vœux, le plus légitime eût été de fixer sa vie au même lieu, au sein des mêmes relations ; mais toujours tirée au dehors, jouet de la destinée qui avait, depuis la révocation de l'édit de Nantes, poussé sa pauvre famille sous des cieux différents, elle s'est vue sans cesse condamnée à briser les chaînes de son cœur, à quitter son foyer à peine construit, à fuir sans relâche.

Telle était cette âme humble et supérieure à la

fois, faite d'amour et d'oubli de soi-même. Elle méritait le bonheur qu'elle avait pu connaître un moment au foyer paternel : il ne fut pas longtemps son hôte. Un jour, elle vit entrer dans sa demeure natale la ruine et la désunion. Déchirée en quittant son père et ses sœurs pour la première fois, elle suivit une mère adorée qui, « plus grande encore que folle », suivant l'expression de Lafontaine, et déçue par la noblesse même de son propre cœur, s'en allait au delà de la mer chercher un appui si longtemps et si inutilement attendu dans son pays. Catherine Desbordes arriva à la Guadeloupe alors livrée à la révolte des noirs, à l'incendie, à la fièvre jaune. Les parents dont elle venait de si loin réclamer le secours étaient dispersés ou morts. Le coup fut trop violent. Épuisée par la vanité de ses efforts et par le désespoir, la mère expira jeune encore, laissant sa fille seule au monde, sans amis, sans ressources. Une âme eut pitié. Madame Guédon, femme d'un armateur de Nantes, assura à la jeune orpheline le retour en France. Mais l'orage dont la mort de sa mère avait été le premier coup de foudre et qui grondait déjà au-dessus d'elle lors du départ de Douai, l'accompagna sur l'Océan pour ne plus la quitter jamais. De nouvelles épreuves l'attendaient à son arrivée. L'abandonnée allait avoir, sans état, sans argent, à soutenir son père vieilli par le chagrin, ses sœurs aussi malheureuses qu'elle. Son frère venait de partir à seize ans sous les drapeaux afin de soulager sa famille. Il fallait vivre pour aider tout ce monde à vivre. La carrière la

moins faite pour une femme de son caractère la mit du moins à même de venir dans une certaine mesure au secours des siens : le théâtre lui offrit un asile. Elle y eut des succès dus à son naturel, à sa sensibilité, à sa décence, à la nouveauté d'un jeu sans étude, sans apprêt, donnant l'illusion la plus complète de la réalité. Marceline était trop fière pour se tromper sur l'ironie des triomphes qui attendent les femmes dans cette carrière bizarre. Aussi dès que les circonstances le lui permirent, elle quitta ces planches aussi peu fermes sous ses pieds que l'avait été le pont du navire qui la ramenait des Antilles. Mariée, mère de famille, elle pouvait enfin se croire au port. Non, pas encore ! Son mari qui n'avait pas quitté le théâtre, dut l'emmener avec lui à Bordeaux, à Lyon, à Rouen, en Italie. Un court engagement les arrêtait trois ans, deux ans, moins encore dans chaque ville, les laissant incertains du plus proche avenir. Ainsi, jamais de halte ! Pendant un séjour plus long, beaucoup plus long à Paris, un calme trompeur semblait répondre à ses vœux ardents. La mort frappe sa fille Inès à vingt et un ans, sa fille Ondine à trente et un, après trois années de mariage avec notre cher Jacques Langlais, député de la Sarthe, qui devait succomber à peu de temps de là, ministre du malheureux empereur Maximilien. Le repos demandé arrive enfin en 1859 : le 23 juillet, Marceline Valmore avait cessé de vivre.

Eh bien, c'est d'une telle âme, vouée à une telle existence, que des chants se sont élevés, jaillissant d'un

sentiment tendre, d'une blessure, de l'enthousiasme ou de la pitié. Une nuit entre autres, vers la fin de l'année 1846, après avoir veillé quatorze nuits sa fille Inès qui se mourait, la nature succomba. Jetée toute vêtue sur un lit improvisé, elle attendait le sommeil qui vint, mais sans chasser la fièvre. Un songe enleva bientôt son esprit bien loin de la réalité cruelle. Ondine, sa fille aînée, Ondine rieuse et dansante,

Mobile comme l'eau qui lui donna son nom,

apparaît au milieu d'un frais paysage de Flandre. La blonde enfant, toute de grâce, de vie et d'imprévu, apporte une trêve aux angoisses de sa mère. Des vers d'une mesure insolite se forment comme d'eux mêmes en cet esprit qui veille dans le corps endormi, et reproduisent, en la précisant, la création du rêve. * La volonté n'est certes là pour rien. Si le poète avait eu conscience de ce qui se passait autour de lui, sous l'empire des tortures éprouvées, il n'eût pas écrit ou bien, sans être beaucoup plus maître de lui, il eût cherché à donner la mesure et la rime aux tristes pensées, aux effrois qui secouaient si brutalement son cœur; il eût raconté ses tourments, peut-être consigné dans ses vers le désespoir de la jeune victime qui criait : « Je ne veux pas mourir ! Je ne veux pas mourir ! » Mais n'est-il pas à croire que dans ce moment de prostration complète, la pauvre femme ne s'appartenait pas et n'était plus là

* Rêve intermittent d'une nuit triste. (Voir le tome III et dernier de la présente édition).

qu'un instrument. Qui donc touchait les cordes de cette harpe humaine? Et ce n'est pas la seule circonstance de sa vie où ce phénomène se soit présenté, mais c'est assurément la plus frappante. Les compositions voulues, les vers de circonstance, comme on dit, ne lui ont jamais réussi. Il y avait donc un choix à faire dans les poésies qu'elle nous a laissées, mais une fois arrêtée la part due à sa seule inspiration, on se trouve en possession d'un livre merveilleux, comme a dit Michelet, du livre le plus pathétique et le plus lyrique de la muse française, du plus beau livre qui soit sorti de la plume d'une femme.

H. D. V.



TABLE

Vertical line of text on the right side of the page.

Small circular mark or stamp.



TABLE

ÉLÉGIES

La maison de ma mère.	3
Un médecin de ma mère	7
La Fleur d'eau	9
Croyance.	11
Avant toi.	13
Aveu d'une femme.	16
Je l'ai promis	18
J'avais froid.	20
A Pauline Duchambge	22
Solitude	25
L'hiver	26
Albertine.	28
Rêve d'une femme.	30
Fleur d'enfance.	32

Amour et Charité	35
Au revoir.	36
Affliction	40
Cantique des mères	44
Le Luxembourg.	48
Qu'en avez-vous fait	50
Les roseaux.	52
Un billet de femme	54
L'Augure.	56
Au Christ	59
A qui me l'a demandé.	62
Au Soleil.	63
A celles qui pleurent	65
Jours d'été	67
Ame et Jeunesse.	72
Ma chambre.	75
Merci, mon Dieu!	77
Le Grillon	79
Prière de femme	82
Au livre des consolations.	84
L'horloge arrêtée	86
Croyance populaire.	87
Dieu pleure avec les innocents	90
Départ de Lyon.	92
Dors!	96
Le mauvais jour	98
Moi, je le sais	100
Un présage	102
La ronce	104
Prison et printemps	105
L'église d'Arona.	107
Jeune fille.	109
Un arc de triomphe	111
La parole d'un soldat	113
Le rossignol et la recluse.	115
Le salut aux morts.	117
Une âme.	119
Les amitiés de la jeunesse	121

Veillée	124
Fileuse	126
Point d'adieu	128
Plus de chants	130

ROMANCES

Le portrait	135
Le réveil.	137
Le souvenir.	139
La fleur renvoyée	141
Le premier amour.	143
Le rendez-vous.	145
Le soir	147
Le pardon.	149
Un moment.	151
La reconnaissance.	153
S'il l'avait su	155
Je ne sais plus, je ne veux plus	157
Son retour	159
La piqure	161
L'espoir	163
Le dernier rendez-vous	164
Jamais adieu.	166
Ne fuis pas encore	168
Toi!	170
Où vas-tu?	172
La Fidèle	174

MÉLANGES

Le billet doux d'une amie.	179
Le papillon malade.	182
L'Amour.	185
L'églantine	187
Le rossignol aveugle	189

Le retour du marin.	193
Le rêve du mousse.	195
Le marinier.	198
Les deux jeunes marinières	200
Laly Galine seule	204
Les deux marinières.	207
Jeune homme irrité sur un banc d'école	210
A Madame ***.	212
Le soleil lointain	214
Madame Émile de Girardin	217
Le voisin blessé.	219
Dans la rue	221
Qui sera roi?	223

FRAGMENTS

L'absence.	229
On me l'a dit	230
Sans l'oublier	232
Regarde-le	233
La femme aimée.	235
A Madame A. Tastu.	237
Solitude	240
Amour	241
Prière pour mon amie.	243
Au poète prolétaire. (Le Breton)	245
A l'auteur de Marie. (Brizeux).	249
Le soleil des morts.	251
Le dimanche des rameaux	254
Les Fleurs de J-P. Richter	256
L'aumône.	257

POÉSIES POSTHUMES

Les Éclairs	260
Une lettre de femme	261
Jour d'Orient	263

Allez en paix	265
Les cloches et les larmes.	267
Un cri.	269
La feuille volée.	271
Les roses de Saadi	273
La jeune fille et le ramier.	274
L'entrevue au ruisseau.	276
L'ami d'enfance.	278
La voix d'un ami	280
Trop tard.	282
Dernière entrevue	284
Le secret perdu.	286
Fierté, pardonne-moi !	288
Au livre de Léopardi	290
L'esclave et l'oiseau	292
Dans l'été	294
Simple histoire	296
La jeune comédienne	298
Crois-moi	302
Pourquoi?	304
Cigale.	306
Amour, divin rôdeur	308
Le nid solitaire.	309
La fileuse et l'enfant	311
Un ruisseau de la Scarpe	315
Une ruelle de Flandre.	318
A Rouen, rue Ancrière	322
Soir d'été.	323
L'innocence	325
Laisse-nous pleurer.	327
La fiancée du veuf.	330
Inès	331
L'âme errante	332
Tristesse.	334
Refuge	336
Retour dans une église	338
Une nuit de mon âme.	341
Que mon nom ne soit rien.. . . .	344

Les prisons et les prières.	345
Au citoyen Raspail.	347
Les séparés	348
La couronne effeuillée	350
Loin du monde.	352
Renoncement	354
A ma sœur Cécile	356
L'Amie	357
Les danses de Lormont.	358
La pauvre fille	360
La voix perdue	362
Les oiseaux	365
APPENDICE.	369



Achevé d'imprimer

Le vingt septembre mil huit cent quatre-vingt-six

PAR

ALPHONSE LEMERRE

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS

A PARIS



PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE
(AUTEURS CONTEMPORAINS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévir)
imprimés sur papier vélin teinté
Chaque volume : 5 francs ou 6 francs

Chaque œuvre est ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte

J. CLARETIE. <i>Robert Burat</i> . 1 vol.	6 fr.
PAUL-LOUIS COURIER. <i>Pamphlets et Lettres politiques</i> , avec notice et notes par M. FR. DE CAUSSADE. 1 vol.	6 fr.
ALBERT GLATIGNY. <i>Poésies complètes</i> . — <i>Les Vignes folles</i> . — <i>Les Flèches d'or</i> . — <i>Gilles et Pasquins</i>	6 fr.
EDMOND ET JULES DE GONCOURT. <i>Sœur Philomène</i>	6 fr.
— — — <i>Germinie Lacerteux</i>	6 fr.
LÉON GOZLAN. <i>Aristide Froissard</i> . 1 vol.	6 fr.
— — <i>Polydore Marasquin, etc.</i> 1 vol.	6 fr.
— — <i>Nouvelles</i> . 1 vol.	6 fr.
VICTOR HUGO. <i>Poésies</i> . 13 vol. Chaque vol.	6 fr.
— — <i>Théâtre</i> . 4 vol. Chaque vol.	6 fr.
— — <i>Notre-Dame de Paris</i> . 2 vol.	12 fr.
A. DE LAMARTINE. <i>Poésies</i> . 6 vol. Chaque vol.	6 fr.
— — <i>Poésies inédites</i> . 1 vol.	6 fr.
— — <i>Les Confidences</i> . — <i>Graziella</i> . 1 vol.	6 fr.
— — <i>Voyage en Orient</i> , 2 vol.	12 fr.
— — <i>Le Tailleur de pierres</i> . 1 vol.	6 fr.
— — <i>Raphaël</i> . 1 vol.	6 fr.
— — Tirage sur papier vergé à 500 exemplaires. Chaque vol.	6 fr.
ANDRÉ LEMOYNE. <i>Poésies (1855-1870)</i> . <i>Les Char- meuses</i> . — <i>Les Roses d'Antan</i> . 1 vol.	6 fr.
— — <i>Poésies (1871-1883)</i> . <i>Légendes des Bois et Chansons marines</i> . — <i>Paysages de Mer et Fleurs des Prés</i> . — <i>Soirs d'Hiver et de Printemps</i> . 1 vol.	6 fr.
— — <i>Une Idylle normande</i> . — <i>Le mou- lin des Prés</i> . — <i>Pensées d'un paysagiste</i> . 1 vol.	6 fr.
LE LIVRE DES SONNETS, avec préface, par CH. ASSE- LINEAU. 1 vol.	6 fr.

Paris. — Imp. A. Lemerre, 25, rue des Grands-Augustins.



